ISSN 0038-7665 SPIRITUS 204

Communautés en mission

2011

Revue d'expériences et recherches missionnaires

Spiritus

Actualité missionnaire

- Indonésie
- Chapitre général CICM

Dossier

Communautés en mission

Chroniques

- Verbum Domini
- Séminaire SEDOS 2011
- RDC : religieux et politique

N° 204
Septembre 2011

Sommaire

Édito : Transhumance

Actualité missionnaire

Ignatius Suharyo
Communauté espérance
L'Église qui est à Jakarta, Indonésie **263**
Dans un entretien accordé à la revue *Spiritus* en juin 2011, Mgr Ignatius Suharyo, archevêque de Jakarta, livre sa lecture de la réalité indonésienne et ses nombreux défis. Le plus souvent en partenariat, les catholiques, infime minorité, participent généreusement à l'effort en vue du « bien commun ». Aussi, évoquant la vie et le témoignage des fidèles de son diocèse, Mgr I. Suharyo ne cache pas sa confiance et sa joie de voir les communautés être « communautés d'espérance ».

Tim Atkin
Reconnaissants pour le passé, confiants dans l'avenir
Le XIV^e^ Chapitre général de la CICM **273**
Tenu à Rome, du 1 au 28 juin 2011, le XIV^e^ Chapitre général de la CICM avait pour tâche d'approfondir le thème du précédent Chapitre « Revitaliser notre identité ». Outre une confirmation dans la foi au charisme du Fondateur, la vocation religieuse et missionnaire *ad extra* ainsi que la place de la CICM dans la mission de Dieu dans le monde, ce Chapitre a souligné toute l'importance d'une bonne vie de communauté.

Dossier : Communautés en mission

Paulin Poucouta
La mission, un déplacement incessant **277**
Relisant le discours ecclésial de Matthieu (Mt 18) et la parabole de la Fête du mariage (Mt 22, 1-14), l'auteur fait découvrir l'expérience missionnaire des communautés matthéennes. Elle est marquée par un triple déplacement : de la maison-communauté vers Israël, puis vers les Nations, enfin vers l'universel dans la tolérance et l'humilité en se gardant de la tentation de l'arrogance comme du particularisme. Une dynamique de transhumance, « d'exode incessant qui pourrait être comme le paradigme de la mission dans notre monde en profondes mutation et interrogation ».

Josée Ngalula
Une dynamique missionnaire. La mission d'une Église locale selon le cardinal Joseph-Albert Malula **296**
Quels chemins emprunter avec créativité pour que la mission chrétienne réussisse dans un terroir, celui de l'Afrique ? Pour le cardinal Joseph-Albert Malula, il faut qu'au plan individuel s'effectue une « christification en profondeur » de l'homme africain, et que surgisse, au plan collectif, une Église authentiquement africaine et authentiquement catholique où les communautés ecclésiales de base auront une place essentielle.

André Joguet
Témoignage d'amour au nom du Christ
Communauté catholique au Maroc **302**
Outre l'histoire de sa présence jusqu'à ce jour dans un pays du Maghreb, la multiplicité d'origine de ses 30 000 fidèles donne à cette communauté un visage original. Vivant l'interculturel et l'interreligieux au quotidien, elle se veut être une communauté offrant « sa pierre à la rencontre » entre tous.

François Ponchaud
Au Cambodge, témoignage et communauté **309**
L'Église du Cambodge s'est engagée dans un vaste chantier d'acculturation touchant tous les aspects de sa vie. C'est un processus communautaire qui demande de l'audace et du discernement mais aussi de la liberté dans l'initiative pour exprimer une foi chrétienne si « redevable de la culture méditerranéenne où elle s'est développée presque exclusivement durant seize siècles ! ».

Annick Bach
Communautés en mission amérindienne **320**
Une Église missionnaire est une Église en chemin, arpentant des chemins d'incarnation à la suite de Jésus le Christ : chemins de convivialité, d'accueil, de libération et de salut, chemins parcourus dans la communion avec l'Église universelle. L'auteure nous livre ici avec conviction son vécu au sein de l'Église équatorienne où l'apôtre venant de l'extérieur est appelé à être un « hôte missionnaire » participant à la tâche pastorale en toute docilité à l'Esprit.

Loudeger Mazile
Communautés en mission, expérience en Haïti **333**
L'auteur invite à relire le passage d'une « communauté de présence » immergée dès 1984 dans un des plus grands bidonvilles de Port-au-Prince, à une « communauté de mission » assumant une vaste charge pastorale. Quelles qualités essentielles ont été décisives pour la communauté qui l'a vécu et les gens avec lesquels elle a été amenée à partager le témoignage ? La communion entre ses membres et leur ouverture à la catholicité entendue dans sa signification la plus large.

Valérie Goubier
Communauté nouvelle en mission
La Communauté du Chemin Neuf **342**
Communauté catholique à vocation œcuménique, la Communauté du Chemin Neuf est née à Lyon en 1973. Des chrétiens de différentes confessions l'ont rejointe pour vivre leur vocation à la vie communautaire et partager la grâce du Christ qu'ils ont découverte et qui est leur joie. Point de départ pour le service des autres, la communauté déploie sa façon d'être en mission en suivant quatre chemins intimement reliés entre eux : la communion, l'annonce du kérygme, l'unité chrétienne et la passion pour la justice.

Chroniques

Helmut Renard
L'exhortation apostolique *Verbum Domini*
Quelques annotations en provenance d'Amérique latine **353**
Publiée deux ans après le synode de 2008 sur « La Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église », l'exhortation apostolique post synodale *Verbum Domini* du Pape Benoît XVI est maintenant entrée dans le temps de sa réception par le Peuple de Dieu qu'est l'Église. Voici un regard critique en provenance d'Amérique latine.

Bernard Keradec
Les Asiatiques parmi nous
Défis et opportunités pour la mission *inter gentes*
Séminaire résidentiel du *Sedos*, Ariccia, 17-21 mai 2011 **364**
Tourné principalement vers l'Asie, le Séminaire du *Sedos* 2011 a donné lieu à une réflexion missiologique de fond. Dans le sillage de Vatican II, en particulier la Déclaration *Nostra aetate*, une nouvelle compréhension de la mission vue en termes de réciprocité, d'échanges et accueil mutuel, fait son chemin interpellant en tout premier lieu les agents de cette mission. Ce sont les concepts de mission *inter gentes* et *cum gentibus* qui semblent la caractériser au mieux.

Ignace Ndongala Maduku
Religieux et politique en RDC
Colloque à l'Université catholique de Leuven, 19-21 mai 2011 **370**
Organisé sur le thème de l'interférence du religieux et du politique en République Démocratique du Congo (RDC), ce colloque a cherché à dégager les grandes lignes de la mission de l'Église catholique dans le processus de démocratisation en cours. Compte tenu de ses propres faiblesses, doit-elle poursuivre sine die le rôle de suppléance qu'elle joue dans l'espace public et à quelles conditions ?

Livres

Recensions **373**

Olivier Bobineau, e.a., *Une société en quête de sens politique.*
Dominique Barthélemy, *Le pauvre choisi comme Seigneur.*
Gill Daudé, *Prier 15 jours avec Calvin.*
Vito Del Prete, *La Bonne Terre.*
Luis Martinez Saavedra, *La conversion des Églises latino-américaines.*
Madeleine Delbrêl, *La sainteté des gens ordinaires.*
Madeleine Delbrêl, *Athéismes & évangélisation.*
Maurice Borrmans et Françoise Jacquin (dir.), *Louis Massignon : Badaliya, au nom de l'autre (1947-1962).*

Une remise en cause

La possibilité et la nécessité de la mission en tant que telle ne doivent pas être remises en cause, mais plutôt le fait qu'elle soit trop unilatéralement une *missio ad gentes* et pas en premier lieu une *missio inter gentes.* Le but de la mission ne devrait pas être l'intégration des *gentes* dans l'Église telle qu'elle existe aujourd'hui. En effet, cette Église avec ses croyances, ses rites, ses institutions, est structurellement trop petite et trop étroite pour fournir aux *gentes* une demeure vivable. Elle est en outre trop limitée et provinciale (« romaine », « occidentale », etc.) dans ses vues théologiques et ses dirigeants sont trop imparfaits, voire pécheurs…

Avant que nous invitions qui que ce soit dans notre demeure, ne serait-ce que pour une courte visite, mais à plus forte raison s'il s'agit de quelqu'un qui vient y vivre, il nous faut, en hôtes de qualité, la nettoyer et la rendre belle, peut-être même la restructurer et la reconstruire afin que nos invités s'y sentent vraiment chez eux. Nous devons en faire autant avec l'Église, tout en acceptant volontiers l'aide des *gentes,* un peu comme la maîtresse de la maison qui s'informe sur d'éventuels tabous alimentaires de ses invités et sur leurs plats préférés […]. Si nous adoptons la même attitude à l'égard des *gentes* […], notre Église pourrait devenir la maison de Dieu pour tous les peuples. C'est de cette manière seulement que seront atteints les buts profonds […] de la *missio ad gentes*. Bien sûr, il n'est pas garanti que le *nombre* de conversions soit nécessairement plus élevé, mais il n'y a pas de doute que l'on assistera à une croissance en *qualité* de la foi, c'est-à-dire à une foi plus profonde et plus authentique. Et ainsi l'Église elle-même correspondra davantage à ce que Dieu veut qu'elle soit.

Peter C. Phan
(Extraits de sa conférence au séminaire résidentiel du *Sedos,* cf. *infra,* p. 364-369).

Transhumance

À bien des égards, le dossier de ce numéro s'inscrit en continuité avec celui de décembre 2010 qui traitait de missiologie en général. L'objectif du présent dossier est de donner la parole à des communautés en mission dans divers continents. En quelque sorte donner une saveur de « terroir » à l'aperçu général qu'offrait ce précédent dossier. Écouter comment ces communautés incarnent leur relation à Dieu en Christ dans l'histoire, celle de leurs peuples et de leurs sociétés. C'est ce que souhaite Timothy Radcliffe à des jeunes se préparant aux JMJ 2011 de Madrid : « Mon espérance, c'est que vous incarniez le Christ aujourd'hui. Vous êtes appelés à être son visage, ses oreilles, sa bouche, son toucher ».

Cette dynamique d'incarnation a été soulignée par le concile Vatican II : « l'Église […] doit s'insérer en tous [les] groupements humains du même mouvement dont le Christ lui-même, par son incarnation, s'est lié aux conditions sociales et culturelles déterminées des hommes avec lesquels il a vécu » (AG, 10)*. Et elle doit aussi se laisser traverser par la dynamique de la communion en ouverture et unité avec l'Église universelle. Une unité que l'Église tire « de l'unité du Père et du Fils et du Saint-Esprit », une « unité dans la communion et le service »* (LG 4)*.*

Notons tout d'abord que pour ces deux dossiers en continuité, ce sont deux biblistes qui en posent « la première pierre ». Dans le premier, le P. Claude Tassin avait mis en évidence qu'à ses débuts, la mission chrétienne « relève plus d'une sollicitation à témoigner que d'une volonté de propagande ». Il s'agissait alors pour les chrétiens de discerner l'intérêt de l'autre pour leur témoignage et d'accepter son hospitalité. Cette fois, c'est le P. Paulin Poucouta qui prend le relais en convoquant l'expérience missionnaire des communautés matthéennes où s'exprime une série de ruptures et de déplacements non seulement géographiques ou d'aréopages mais aussi d'attitudes.

La communauté chrétienne « va d'Israël à l'Église judéo-chrétienne, de l'Église à Israël et aux Nations, des Nations à la communauté des invités revêtus de la tenue de fête ». Une transhumance dans la foi et l'espérance devient ainsi son lot. Elle est servante d'une mission qui ne lui appartient pas et à laquelle bien d'autres seront appelés à prendre part dans l'histoire. Ce sont des horizons auxquels nous ouvre le théologien Peter C. Phan dans son intervention lors du Séminaire résidentiel du Sedos *2011 que nous relatons dans les Chroniques. Parlant principalement pour l'Asie, Phan élargit cependant son propos pour nous inviter à considérer la mission non pas d'abord en termes de mission* ad gentes*, mais de mission* inter gentes *et bien plus encore de mission* cum gentibus*. Il s'agit là d'un autre déplacement : le but de la mission n'est pas l'expansion de l'Église mais l'avènement du Royaume « quels que soient les noms que l'on donne dans chaque religion à cette réalité ».*

Continuité encore entre ces deux dossiers avec ces « vertus missionnaires » qu'évoquait E. Manhaeghe dans son éditorial : l'humilité du cœur, la confiance inébranlable dans l'Esprit et surtout l'hospitalité. L'épisode du « vêtement de fête » dans la parabole des invités (Mt 22, 11-13) laisse entrevoir un déplacement d'attitude. En effet, les pagano-chrétiens devenus majoritaires dans les communautés matthéennes sont tentés par l'arrogance vis-à-vis de leurs frères judéo-chrétiens en se prenant pour le véritable Israël… D'où l'interpellation solennelle : aucune origine n'est gage de salut ! Il ne faut donc pas se laisser aller à l'arrogance et au triomphalisme mais vivre la foi dans la modestie et l'humilité du cœur. Ce sont là des vertus missionnaires que vivent les communautés en mission appelées au témoignage dans ce numéro. « Communautés d'espérance », elles vivent la transhumance au service du Royaume. Elles font l'expérience de ce que reconnaît l'Éminence du dernier ouvrage d'O. Le Gendre, L'espérance du cardinal *: « Ce n'est pas la richesse et la puissance qui évangélisent les cœurs mais la pauvreté et la tendresse » (p. 231).*

Tous nos remerciements au P. Paulin Poucouta pour avoir accepté de coordonner ce dossier et à toutes celles et ceux qui y ont généreusement contribué. Bonne lecture à tous !

Bernard Keradec

Communauté espérance

L'Église qui est à Jakarta, Indonésie

Ignatius Suharyo

Mgr Ignatius Suharyo est archevêque de Jakarta, Indonésie. Plusieurs années professeur d'Écriture Sainte puis recteur du Grand séminaire de Kentungan (Yogyakarta), il est nommé archevêque de Semarang (Java central) en 1997. En juillet 2009, il est nommé coadjuteur de l'archevêque de Jakarta, le cardinal Julius Darmaatmadja auquel il a succédé le 28 juin 2010. Les propos qui suivent ont été recueillis par Bernard Keradec.

Capitale de l'Indonésie, Jakarta compte 20 496 358 habitants tandis que l'ensemble de la population de l'Archipel indonésien dépasse actuellement les 240 millions d'habitants. L'archidiocèse de Jakarta compte 466 638 fidèles répartis en 61 paroisses. Il y a eu 11 428 baptêmes en 2010, dont un bon nombre d'adultes. Chaque paroisse est desservie par 2 ou 3 prêtres, les laïcs exerçant un rôle de première importance. Sont aussi présents un grand nombre d'instituts religieux œuvrant dans l'éducation, la santé et les services sociaux.

B. K. : ***Quels sont les défis auxquels l'Indonésie doit faire face à l'heure actuelle, en particulier la capitale Jakarta ?***

Mgr I. S. : C'est une question à laquelle il est difficile de répondre de manière exhaustive vu la complexité de la situation. Depuis 2003, la Conférence épiscopale indonésienne (KWI) a mentionné à

maintes reprises dans ses lettres pastorales et ses messages adressés jusqu'au Président de la République les trois défis majeurs que sont la pauvreté, la corruption et la destruction de l'environnement. Il faut maintenant y ajouter l'intolérance grandissante entre ethnies et groupes religieux. Enfin, depuis quelque temps la violence a pris des proportions inquiétantes. La population ne se sent plus en sécurité.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est que les fondements même de la nation sont mis en cause. En effet, depuis 1998, le *Pancasila*[1] est pratiquement ignoré. Et cela concerne l'essence même de la nation indonésienne. En 1945, lors de la déclaration d'indépendance, un compromis a été trouvé entre deux tendances : ou bien faire de l'Indonésie une république démocratique ou bien en faire un état religieux musulman. C'est finalement la première tendance qui a prévalu non sans soulever de violents conflits dans les années qui ont suivi. Aujourd'hui apparaissent à nouveau des mouvements « fondamentalistes », de plus en plus influents, visant à faire de l'Indonésie un état musulman régi par la *Charî'a*. C'est là une question fondamentale car toutes les autres affaires peuvent y être ramenées. Lorsque le fondement d'un pays ne fait pas l'unanimité de ses citoyens, tout fait alors problème. Et des sommes d'énergie considérables qui pourraient être utilisées ailleurs sont englouties pour tenter de régler les conséquences de ce différend fondamental.

Ces groupes radicaux, très divers entre eux et très autonomes, n'hésitent pas à utiliser la violence. Actuellement, Ils ont pris la police comme cible : tirs sur des policiers en service, bombes dans des commissariats, etc. Ces groupes ont cependant en commun de refuser l'Indonésie comme république démocratique. Il faut en outre compter avec ceux qui, en fait, ne cherchent que leur propre intérêt, un intérêt d'ailleurs souvent financier. De son côté, le gou-

[1] Le *Pancasila* est la philosophie de l'État indonésien. Formé à partir des mots sanskrit *panca* (cinq) et *sila* (précepte), le terme désigne les cinq principes suivants : 1) la croyance en un Dieu unique ; 2) une humanité juste et civilisée ; 3) l'unité de l'Indonésie ; 4) une démocratie sagement guidée à travers la délibération et la représentation ; 5) la justice sociale pour tout le peuple indonésien.

vernement ne sait trop que faire face à des mouvements qu'il a laissés se développer.

Et qu'en est-il de l'économie ? L'Indonésie est généralement présentée comme un pays jouissant d'un indice de croissance relativement élevé.

Il y a quelque temps, une analyse de la situation socioéconomique a été effectuée par le P. Heri Priyono SJ. Il est vrai que l'indice de croissance de l'Indonésie est élevé (6 à 7%), mais comment se fait-il alors que les pauvres y soient de plus en plus nombreux ? Deux faits sont à relever : d'abord, la politique économique suivie par l'Indonésie ne tient pas compte des « petits » ; ensuite, la grosse industrie, favorisée par le gouvernement, ne fournit du travail qu'à 3% de la population au moment où les petites entreprises et les particuliers en emploient plus de 94%. Ainsi, c'est en fait le petit peuple qui fait tourner l'économie indonésienne et il le fait pratiquement uniquement à travers son effort pour survivre.

Actuellement, on estime qu'en Indonésie 60% de la finance est entre des mains étrangères et il y a lieu de craindre qu'il en aille de même pour l'ensemble de la grosse industrie. À cela s'ajoute une énorme corruption, omniprésente dans tout le système économique comme en politique. Il y a là un effet accumulatif destructeur : une administration gouvernementale très faible ; des projets et des réformes annoncés mais jamais réalisés ; un sabotage en règle de toute mesure envisagée à cause de la mentalité dominante d'avidité sans scrupules. Et le petit peuple n'a aucune chance de se faire entendre.

Si la mondialisation a des effets positifs indéniables, son impact sur les cultures locales est souvent destructeur. Constatez-vous le même phénomène en Indonésie ?

Il est clair que la culture – je considère la culture comme un ensemble systémique de valeurs dans lesquelles nous nous reconnaissons – tend à disparaître. Prenons comme exemple le 4ème principe du *Pancasila* selon lequel les décisions doivent être prises à travers des délibérations afin de parvenir ensemble à un accord. Or, ce principe n'est plus jamais mis en pratique. Les débats au-

tour de la Constitution ou de certaines lois seraient pourtant de bonnes occasions pour le pratiquer. Mais dans les faits, l'argent et le pouvoir règnent en maîtres. On peut y voir de façon très concrète la destruction de notre système de valeurs et de notre culture.

On constate une perte de confiance grandissante parmi la population à l'égard des autorités de l'État et des politiciens. Il suffit de consulter les statistiques pour mesurer combien a diminué la confiance envers le Président, et bien plus encore envers les députés. Beaucoup estiment que la situation actuelle n'est guère meilleure que durant la période du Président Soeharto[2]. Et il n'est pas rare d'entendre des gens donner une autre version du 1er principe du *Pancasila* : non plus la « Foi en un Dieu unique et suprême » mais la « Foi en l'Argent tout-puissant » !

Une telle situation pourrait-elle favoriser l'arrivée au pouvoir d'un régime autoritaire, militaire par exemple ? ou bien d'un autre type, religieux ?

C'est difficile à prévoir. Il est peu probable cependant que la population accepte un régime militaire comme elle en a connu par le passé. Par contre, la deuxième éventualité est déjà en train de se réaliser devant nos yeux. Les mouvements fondamentalistes musulmans le répètent à qui veut l'entendre : l'Indonésie ne pourra se développer que sous le régime de *Charî'a*. La pression est si forte que dans bon nombre de provinces et départements, des lois et des décrets en ce sens sont établis en contradiction flagrante avec les lois nationales. Le gouvernement central le sait mais par peur de la réaction aucune mesure n'est prise. Les lois et décrets qui sont revus et corrigés concernent uniquement l'économie, mais on ne touche pas à ceux qui sont en relation avec les droits des personnes en matière religieuse par exemple. Des ONG ont mené une enquête à ce sujet et ont noté plus d'une centaine de lois/décrets en contradiction flagrante avec la loi du pays.

---

[2] M. Sœharto a été président de la République d'Indonésie de 1967 à 1998 (démission le 21 mai 1998 au terme de plusieurs journées d'émeutes et de pillages ayant fait environ 12 000 victimes).

Quelle est la participation des catholiques dans l'effort de la nation pour affronter de tels défis ?

Les catholiques n'occupent pas une position politique qui leur permettrait de jouer un rôle majeur face à de tels défis. À Jakarta, ils ne représentent qu'un peu plus de 2% de la population, mais ce n'est pas une minorité timide. Leurs réalisations, limitées certes et trop mal connues, sont nombreuses dans trois domaines : la protection de l'environnement, la violence et la pauvreté.

Depuis 2005, une prise de conscience pour la protection de l'environnement s'est développée et actuellement presque toutes les paroisses ont établi une commission à cet effet. C'est un début, encore limité, mais qui va son chemin.

La pauvreté aux multiples visages et la défense des droits des personnes recouvrent un domaine très vaste. Nous avons choisi le monde des travailleurs bien que nous ne soyons pas en mesure de nous opposer à toutes sortes de pratiques en cours. Prenons l'exemple du mouvement des femmes catholiques (WKRI)[3]. Elles ont mené une enquête et une analyse de la situation des familles ouvrières du district de Tangerang (Jakarta ouest). L'enquête a montré que la majorité de la population était composée de jeunes familles où les parents, tous deux au travail, ne pouvaient s'occuper des enfants en bas âge durant la journée. C'est pourquoi ont été mises sur pied des crèches. Et c'est une réalisation qui continue de se développer. Une attention particulière est aussi portée aux employées de maison. Une information sur leurs droits, des cours d'alphabétisation et de formation professionnelle leur sont proposés. Mais le problème est souvent du côté de leurs patrons qui ne voient pas d'un très bon œil cette initiative, craignant des revendications et des situations conflictuelles avec leurs employées. À vrai dire, ce sont les employeurs qui devraient être éduqués, mais jusqu'à présent bien peu d'entre eux ont voulu participer aux rencontres organisées pour eux.

[3] WKRI (Wanita Katolik Republik Indonesia) est une organisation officielle, très structurée et reconnue par l'État.

Le carême est toujours le moment d'une prise de conscience plus aiguë de la nécessité du partage. La dernière campagne de carême avait pour devise « Allons, partageons ! ». Elle a eu un impact considérable. Dernièrement, j'ai réuni plusieurs avocats catholiques pour qu'ils entendent les résultats d'une enquête menée par une ONG à propos des budgets de quelques départements et grandes villes d'Indonésie. Ils se sont alors rendu compte par eux-mêmes des dysfonctionnements : ainsi dans tel département où le budget alloué au poste « alimentation pour les jeunes mamans » n'était que de 100 millions de roupies alors que celui alloué à la « réception des fonctionnaires du gouvernement central » atteignait les 5 milliards ! Et on pourrait citer bien d'autres exemples… Je leur ai alors demandé d'ouvrir les yeux à ces réalités , de prendre les initiatives pour les dénoncer et, si possible, y remédier.

Dans votre livre* The Catholic Way*, vous utilisez l'expression « communauté d'espérance »[4] pour désigner l'Église que vous souhaitez voir grandir ici. Pourriez-vous en donner un exemple ?

Je prendrai l'exemple de la paroisse Cilincing (Jakarta nord) que j'ai visitée il y a trois mois. C'est une paroisse pauvre mais qui n'a jamais demandé d'aide de l'archidiocèse. Ce qui a fait mon admiration, ce sont les personnes et leurs activités dans un complexe baptisé « Rumah Atmabrata » (Maison de l'amour pour tous). L'initiative est venue de la paroisse, mais c'est maintenant un rassemblement de personnes de toutes religions et croyances se prenant en charge pour assurer un mieux-être à tous. J'y ai rencontré trois groupes : un groupe recyclant des plastics (lavage, séchage, assemblage) pour en faire des sacs multicolores à commercialiser ; un groupe de femmes se formant à la coopérative et au microcrédit (celui qui les enseigne est un jeune sorti major de sa promotion dans une grande école de commerce et qui a laissé un premier travail très bien rémunéré pour venir instruire ces femmes) ; trois femmes portant le *jilbab* préparant des repas. Lorsque je leur ai demandé à qui étaient destinés ces repas, elles m'ont dit que depuis une année, ces repas étaient portés à domicile à 86 personnes âgées seules et démunies. Toute une population déjà pauvre s'est

[4] I. Suharyo, *The Catholic Way – Kekatolikan dan Keindonesiaan kita*, Yogyakarta, Kanisius, 2009, p. 143 ss.

ainsi mise en chemin, dépassant l'intolérance pour prêter attention à l'humanité et à la dignité des plus pauvres parmi elle. Et leur conviction est forte ; ce sont des personnes qui ne se laissent plus manipuler par des gens qui viendraient prêcher la violence au nom d'une religion ou d'une quelconque idéologie. Voilà une manière d'être Église, d'être « communauté d'espérance ».

Et parmi les plus riches, y a-t-il de telles démarches de solidarité ?

C'est plus difficile certes mais je suis très heureux de constater l'attention de certains d'entre eux envers les plus pauvres. On pourrait citer ici deux réalisations assez nouvelles dans le domaine de l'éducation et de l'entreprise. La première, dont l'action s'étend maintenant à l'ensemble de l'Indonésie, a débuté grâce à quelques hommes d'affaires catholiques ; elle a pour but de promouvoir l'accès à une éducation de bonne qualité pour des enfants de familles pauvres. La seconde réunit des entrepreneurs soucieux de promouvoir et mettre en pratique une spiritualité d'entrepreneurs catholiques. Ils ont choisi les régions à l'Est du pays comme champ d'action, des régions laissées pour compte depuis toujours par les gouvernements successifs. Il faut se réjouir aussi de l'apparition de plus d'une centaine de « communautés » qui se rassemblent pour prier et réfléchir sur leur pratique de l'Évangile dans la vie courante. Sur une des avenues les plus fréquentées du quartier d'affaires, l'avenue Sudirman, une dizaine de ces groupes se rassemblent soit à la pause de midi ou en soirée. Il y a là une tâche importante d'accompagnement qu'il nous faut assurer.

Dans une telle situation, quelles sont les qualités exigées de ceux à qui a été confiée la charge pastorale des paroisses essentiellement ?

Le document sur la visée pastorale de l'archidiocèse a défini les qualités du service pastoral : pratiquer la spiritualité du « bon berger » ; offrir un service généreux ; assurer un service de type participatif et transformatif. Encore faut-il se demander comment mettre en œuvre cet idéal et le rendre crédible. Je parlerais d'un professionnalisme dans l'accomplissement de la tâche pastorale. Il s'agit de devenir vraiment responsable dans ce que nous faisons

au regard de critères objectifs, et non plus de faire chacun à sa façon.

C'est pourquoi nous organisons des sessions de formation à la gestion pour les prêtres en activité dans l'archidiocèse. Ce sont des sessions où les prêtres apprennent à penser et à rédiger une stratégie pastorale, un budget ou un rapport financier, mais aussi à parler en public, à transmettre un message important, etc. Certes, ce n'est pas aux curés de paroisse à tout faire, mais encore faut-il qu'ils sachent lire et comprendre par ex. le rapport financier qu'ils signent chaque mois !... Pour assurer cette formation, nous avons fait appel à une équipe de professionnels de l'entreprise Kompas Gramedia.

L'enjeu est important car si nous voulons être des « communautés d'espérance » au sein de notre société gangrénée par la corruption, encore faut-il être nous-mêmes des exemples de transparence, de responsabilité et de probité dans la gestion des affaires et de l'argent d'autrui. Il s'agit donc de mettre en pratique un idéal sur lequel nous nous sommes mis d'accord bien que pour bon nombre de prêtres il s'agit là d'un véritable changement de mentalité.

Bien que musulmane à une écrasante majorité, l'Indonésie est connue pour être plurielle au plan culturel et religieux. Qu'en est-il du dialogue interreligieux, en particulier avec l'islam, dans l'archidiocèse de Jakarta ?

Il faut savoir que Jakarta est aussi le siège de la Conférence épiscopale indonésienne avec toutes ses commissions dont les responsables sont souvent des prêtres en activité dans les paroisses de la ville. Il est alors difficile de faire la différence entre ce qui vient de la Conférence et ce qui est réalisé par l'archidiocèse lui-même. Mais il faut toutefois reconnaître que nous n'avons guère fait de progrès en ce domaine.

Il y a des endroits où les relations personnelles entre le curé de la paroisse et l'un ou l'autre des responsables religieux musulmans sont excellentes comme par ex. dans la paroisse de Cikarang (Jakarta est). En général les relations sont bonnes avec les représentants des deux grandes organisations musulmanes indoné-

siennes, la NU et la Muhammadiyah[5], mais il en va tout autrement avec les autres dénominations, d'ailleurs très diverses et autonomes. Le P. Magnis Suseno SJ., spécialiste des relations avec le monde musulman, nous recommande toujours la prudence car, dit-il, l'avenir du pays dépend pour une bonne part de ce que deviendront les relations entre musulmans et chrétiens.

Il faut aussi tenir compte d'un élément nouveau : l'apparition en Indonésie d'un « islam transnational » comme le nomment aussi bien la NU que la Muhammadiyah. Ses adeptes se réclament de deux centres : l'un au Moyen-Orient et l'autre en Afghanistan. Son influence se déploie à travers un parti politique, le PKS[6], et une organisation, la Jemaah Islamiyah[7], qui n'hésite pas à recourir à la terreur. Même la NU et la Muhammadiyah qui sont de tradition modérée subissent leur influence et les craignent. Le but déclaré de cet « islam transnational » est bien sûr de faire de l'Indonésie un État religieux musulman.

En fin de compte, quel modèle d'Église pour l'Indonésie aujourd'hui, Jakarta en particulier ?

Réunie à Bandung (Indonésie) en 1990, la 5ème Assemblée plénière de la Fédération des Conférences épiscopales d'Asie (FABC) a exploré la question d'un modèle d'Église à promouvoir en Asie. L'année suivante, la commission théologique de la FABC estimait « la construction de l'Église locale comme l'objectif actuel de la mission de l'Église en Asie ». On parlait beaucoup à ce moment-là des communautés ecclésiales de base (CEB) bien connues en Amérique latine.

Personnellement, je pense que le développement de l'Église en Indonésie, en particulier à Java où la densité de la population est élevée, dépend de la dynamique mise en place par celui qui deviendra le premier archevêque de Semarang, Mgr A.

---

[5] La Nahdatul Ulama (NU) a été fondée en 1926 et représente l'islam indonésien traditionnel tandis que la Muhammadiyah, fondée en 1912, est plus réformiste.

[6] Le parti PKS (Partai Keadilan Sejahtera) qui s'est reconstitué en 2002 en parti pour « une justice prospère », a été fondé en 1998.

[7] La Jemaah Islamiyah a été fondée en 1993. On la tient pour responsable de plusieurs attentats sanglants en Indonésie à partir d'octobre 2002.

Sugyopranoto[8]. En 1934, à Yogyakarta, il rassembla des prêtres dans l'église de Bintaran et non pas celle de Kidul Loji qui était alors réservée aux colons néerlandais. C'est à cette occasion qu'il lança l'idée de communautés de quartier ou « cercles »[9] pour au moins deux raisons : 1) afin que pour prier, les catholiques ne se rassemblent pas seulement à l'Église, mais aussi au milieu de la population ; 2) pour que durant ces rencontres, ils parlent entre eux de leurs préoccupations et de celles des gens avec qui ils vivent. C'est ainsi qu'un système de petits « cercles » à l'intérieur des paroisses s'est développé, devenant l'une des caractéristiques de l'Église catholique à Java.

Je préfère l'expression « cercle » ou « ensemble » à celle de « communauté de base » ou « communauté ecclésiale de base » qui suscite toujours des débats. Dans ces petites unités, ce sont les laïcs qui ont le rôle le plus important. Lors de mes visites pastorales, j'aime rappeler le rôle primordial de ces « cercles » ou unités pastorales et de leurs responsables. À mon sens, ce ne sont pas les prêtres et les curés de paroisses qui sont déterminants pour la vie et le développement de l'Église en Indonésie, au moins à Java, mais bien les responsables de ces petits ensembles.

C'est mon message quand je visite les paroisses : Notre Église qui est à Jakarta a déjà énoncé sa visée, ses orientations et ses directives pastorales… Cherchons ensemble comment tout cela peut être concrétisé de telle manière que soit garantie notre unité et respectés nos particularismes. En tout il nous faut « rester attentifs à [nous]-mêmes et à tout le troupeau dont l'Esprit Saint [nous] a établis gardiens pour paître l'Église de Dieu, qu'il s'est acquise par le sang de son propre Fils » (Ac 20, 28).

Mgr Ignatius Suharyo
Propos recueillis par Bernard Keradec

---

[8] Mgr Albertus Sugyopranoto fut le premier Vicaire apostolique de Semarang de 1940 à 1961, puis archevêque de Semarang de 1961 à 1963.

[9] A. Sugyopranoto utilisa le terme néerlandais « kring » qui signifie groupement, cercle, ensemble. Actuellement, c'est le terme indonésien « lingkungan » qui est employé.

Reconnaissants pour le passé, confiants dans l'avenir

Le XIV^e^ Chapitre général de la CICM

Tim Atkin

Né à Jackson, Michigan (États-Unis) en 1948, l'auteur est prêtre CICM. Il a d'abord exercé comme missionnaire en Haïti et ensuite comme formateur des jeunes membres de la Congrégation aux États-Unis et au Mexique. Rentré en Haïti, il assuma successivement les fonctions de curé, Économe et Supérieur provincial. Il fut élu Conseiller général en 2005 et vient d'être élu Supérieur général en 2011.

Le XIVe Chapitre général de la CICM[1] a eu lieu à Rome du 1er au 28 juin 2011. Comptant 38 participants de 9 nationalités différentes à l'œuvre dans 15 pays, l'assemblée capitulaire était caractérisée par une très grande diversité. Elle était aussi relativement jeune (plus de la moitié avait moins de 50 ans) et nourrissait de grands espoirs par rapport à cette expérience nouvelle (27 confrères participaient pour la première fois à un Chapitre général). On peut même affirmer que la composition de cette assemblée marquait un tournant dans l'histoire de la congrégation. En effet, la vaste majorité des participants étaient issus de pays qui recevaient traditionnellement des missionnaires : République Dé-

[1] La Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (CICM) a été fondée en 1862 à Scheut (d'où le nom populaire « scheutistes ») par Théophile Verbist, un prêtre belge du diocèse de Malines-Bruxelles. Au début de l'année 2011, elle comptait 892 membres de 19 nationalités et travaillant dans 21 pays d'Afrique, des Amériques, d'Asie et d'Europe.

mocratique du Congo (34%) ; Philippines (18%) ; États-Unis, Cameroun, Haïti, Indonésie et Singapour (25%). Les membres originaires des anciens pays d'envoi (Belgique et Pays-Bas) ne constituaient plus que 23% de l'ensemble… Autre fait remarquable : les participants maîtrisaient suffisamment les deux langues officielles de la CICM (anglais et français) pour célébrer ensemble la liturgie et s'entretenir avec les confrères des deux groupes linguistiques à table ou lors des moments de récréation. Le niveau des connaissances linguistiques n'a cependant pas permis de faire l'économie des services de traduction en assemblée.

La préparation directe du Chapitre avait déjà commencé en 2009. Après consultation, il fut décidé d'approfondir davantage le thème du Chapitre de 2005 : « Revitaliser notre identité ». Par ailleurs, le vaste programme d'action initié par ce Chapitre était encore bien loin de son accomplissement. Il fallait en assurer la continuation, quitte à rectifier le tir ici et là. D'où la formulation plutôt longue du thème de 2011 : *À la suite de Jésus-Christ et enracinés dans notre tradition CICM, pour la mission de demain. Rendre grâce pour le passé… Embrasser l'avenir avec confiance*. La première partie renvoie au programme susmentionné centré sur la vie spirituelle des membres, la qualité de la vie religieuse, la tradition missionnaire de la CICM et son engagement continu au service de la mission *ad gentes*. La seconde partie invite à penser déjà au 150ème anniversaire de la congrégation en 2012. À l'aide de documents proposés à l'ensemble de la congrégation, les confrères ont réfléchi à ce thème et communiqué leurs points de vue aux instances compétentes qui ont finalement rédigé les documents préparatoires pour les participants au Chapitre.

Les deux premières journées de la célébration du Chapitre furent consacrées à la prière et la réflexion. Les participants ont ainsi eu l'occasion de prendre de la distance par rapport à leurs occupations habituelles et de se situer pleinement dans la perspective du discernement en commun au service de toute la congrégation. Les élections ont été également précédées d'une journée de prière et un temps d'intériorisation en silence fut observé à la fin du Chapitre. Les vingt-huit jours passés ensemble ont renforcé les liens

fraternels entre les participants et cela malgré les grandes différences culturelles, d'expériences et de tempérament.

Au cours des débats, certains préféraient s'exprimer clairement et succinctement tout en insistant sur les conclusions qui s'imposaient « logiquement ». D'autres s'efforçaient continuellement de tout inclure dans leurs interventions pour proposer ensuite des solutions fondées sur l'harmonisation d'idées parfois disparates. Cela ne favorisait évidemment pas la rédaction d'un document final, mais le processus a attiré l'attention de ceux qui seront en charge de l'exécution des décisions sur des aspects qu'on aurait pu perdre de vue en se limitant à l'approche dite « logique ». L'échange d'idées entre membres de cultures très différentes exige une écoute attentive, un grand respect pour la façon de s'exprimer de chacun, une patience infinie… Cette approche, parfois laborieuse, a le grand avantage d'inclure explicitement les sentiments des participants dans l'échange, ce qui constitue un atout important dans la phase de la genèse du consensus.

Les thèmes abordés furent ceux déjà entamés par le Chapitre précédent et dont la réalisation demande un effort revigoré de chaque membre : la spiritualité, la vie religieuse des membres, l'identité et les traditions CICM, l'animation dans le cadre de Justice, Paix et Intégrité de la Création (JPIC) et le dialogue interreligieux comme parties intégrantes de la mission CICM. Le thème de la restructuration de la congrégation ne figurait pas à l'ordre du jour. Résultat de la Conférence générale de 2008[2], elle comprend, entre autres, une réduction draconienne du nombre des Provinces et des maisons de formation. Plusieurs propositions tenaient explicitement compte de ce développement. Bien sûr, on notait ici et là quelques résistances à la restructuration en cours, mais personne ne la contestait comme telle. Il serait évidemment illusoire d'interpréter cela comme un soutien unanime au plan élaboré par le Conseil général, mais on peut néanmoins y voir une acceptation graduelle de celui-ci.

[2] Lire à ce propos Charles Phukuta-Khonde, « Conférence générale CICM. Kinshasa, 6-27 juillet 2008 », dans *Spiritus*, n° 193, 2008, p. 391-396.

De toute évidence, il est trop tôt pour dire quel impact ce Chapitre aura sur la vie des membres de la congrégation. Je crois cependant que l'on peut affirmer que le Chapitre de 2011 a clairement confirmé notre foi dans le charisme de notre Fondateur, notre vocation religieuse et missionnaire *ad extra*, notre place dans la mission de Dieu dans le monde. Le Chapitre a également mis en lumière le rôle de la spiritualité dans le processus de revitalisation. Dans ce contexte, l'assemblée a souligné l'importance de la formation continue et de l'accompagnement spirituel. En dernier lieu, le Chapitre a insisté sur la nécessité absolue d'une bonne vie de communauté. Un groupe de travail a fait remarquer qu'il « est dangereux de vivre tout seul et qu'il est difficile de se soutenir les uns les autres quand tous les confrères vivent seuls ». La mission est l'affaire de tous, elle s'accomplit le mieux en communauté.

Selon les *Constitutions CICM*, un des objectifs du Chapitre général est de « renouveler l'élan apostolique [… et d']encourager les membres dans la fidélité à leur vocation […] » (110). Je crois pouvoir dire que les 38 participants se sont sentis renouvelés et encouragés !

Tim Atkin

Merci !

Au nom de tous les lecteurs, des membres du Comité et du Conseil de rédaction et de l'Assemblée générale, un grand merci à Mme Marie-Victoire Caillot, associée spiritaine, qui a généreusement servi la revue pendant six ans comme Secrétaire !

La mission, un déplacement incessant

Paulin Poucouta

***Prêtre du diocèse de Pointe-Noire, Paulin Poucouta est professeur du Nouveau Testament et de Grec biblique à la Faculté de Théologie de l'Institut Catholique de Yaoundé. Il est l'auteur de plusieurs travaux et publications dont* Quand la Parole de Dieu visite l'Afrique. Lectures plurielles de la Bible, *Paris, Karthala, 2011*.**

La mission chrétienne est une longue et riche histoire dont Claude Tassin nous esquisse la préhistoire. À ses origines, elle relève essentiellement d'une sollicitation au témoignage venant des gens qui accueillaient les chrétiens : « Ces invitations à domicile ont fait prendre conscience peu à peu aux groupes chrétiens de la dimension universelle du message de leur Maître disparu, en sorte que la mission, en ses origines, relève plus d'une sollicitation à témoigner que d'une volonté de propagande »[1]. Pourtant, progressivement, tout en conservant les acquis théologiques et spirituels des premiers moments, la mission sort de la maison pour la rue et la place publique. Cet exode se vivra et se pensera différemment selon les Églises. Nous voulons, ici, convoquer l'expérience missionnaire des communautés matthéennes.

[1] Cl. Tassin, « Au commencement était "la maison". Regard socio-théologique sur la préhistoire de la mission chrétienne », dans *Spiritus,* 201, 2010, p. 14.

Écrit autour des années 80-85, probablement à Antioche de Syrie, le premier évangile s'adresse à des communautés qui étaient essentiellement judéo-chrétiennes en ces débuts, avant l'entrée massive des païens, nombreux dans la région. Comme sa rivale Alexandrie, Antioche est une grande cité hellénistique, centre commercial et foyer de culture, devenue un des pôles du christianisme ancien. Dans cette ville cosmopolite se pose avec acuité le problème du rapport entre christianisme et judaïsme. On comprend que l'évangile du scribe Matthieu se situe en balancement entre la volonté de montrer, d'une part, que Jésus est la continuité de la tradition vétérotestamentaire, du neuf et de l'ancien, et que, d'autre part, il « a apporté toute nouveauté, en apportant sa propre personne annoncée par avance […] »[2]. De plus, selon le mot de L. Ska : « le premier évangile est une ''cantate à deux voix'' parce qu'il se développe simultanément le long de deux axes : il raconte, d'une part, les événements les plus importants de la vie de Jésus ; et il en propose, de l'autre, une interprétation basée sur les Écritures »[3].

Enfin, la tradition matthéenne héritera de la tension dynamique entre la mission centripète du judaïsme palestinien et la mission centrifuge du judaïsme hellénistique. Dans la première perspective, les Nations doivent venir en pèlerinage à Jérusalem rencontrer le vrai Dieu. Dans la seconde, par contre, on estime qu'il est bon de proposer la foi à ceux qui le souhaitent, quitte à traverser les mers. Cette tension amène la mission chrétienne à un déplacement incessant : d'Israël à l'Église judéo-chrétienne, de l'Église à Israël et aux Nations, des Nations à la communauté des invités revêtus de la tenue de fête. Cet exode incessant n'est-il pas le paradigme de la mission dans notre monde en profondes mutation et interrogation ?

Tout au long de son évangile, Matthieu traduit cette transhumance de manières diverses. Nous appuyant sur une méthodologie plu-

---

2 Irénée de Lyon, *Contre les hérésies*, IV, 34, 1.

3 J.-L. Ska, *De l'ancien et du nouveau. Pages choisies de l'évangile de Matthieu*, Bruxelles, Lumen Vitae, 2004, p. 14.

rielle[4], alliant approches diachroniques et synchroniques, nous avons choisi de prêter attention au discours ecclésial (Mt 18) et à la parabole des invités (Mt 22, 1-14). Dans l'optique du deuxième synode africain, Matthieu ne nous invite-t-il pas à une dynamique missionnaire qui est enfouissement et rayonnement ?

Des communautés en mission : Mt 18

La mission chrétienne s'enracine dans l'expérience de Jésus lui-même : « Ce qui transparaît massivement dans les gestes et les paroles de Jésus, paroles et gestes souvent paradoxaux ou provocants, est la proposition d'une nouvelle manière de vivre ensemble, en frères, une nouvelle manière de se situer vis-à-vis d'un Dieu Père »[5]. C'est ce vivre ensemble que traduit Mt 18.

Une communauté prophétique

Le livre de Matthieu est souvent appelé l'Évangile de l'Église (*ekklèsia*). Jésus annonce le Royaume, mais il prépare un groupe qui en sera le sacrement, le signe visible et efficace, le ferment. Le terme grec *ekklèsia* signifie assemblée. C'est par ce mot que la Septante a traduit l'hébreu *qâhâl* qui évoque le rassemblement liturgique d'Israël. Les moines de Qumran se présentent comme cette communauté liturgique par excellence, pure, fondée sur l'alliance du Sinaï. Les chrétiens, eux, se veulent la communauté de la nouvelle alliance, ouverte à l'universel. Mais, pour Matthieu, cette démarcation n'est pas rupture. L'Église et sa mission ne se comprennent que dans l'expérience paradigmatique des fils d'Abraham.

---

[4] L'évangile de Matthieu peut s'aborder de diverses manières. Certains critiques utilisent les méthodes diachroniques, d'autres les méthodes synchroniques. Des commentateurs préfèrent les approches sociopolitiques, socioculturelles ou féministes. Cf. M. A. Powell (dir.), *Methods for Matthew,* Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

[5] Cl. Tassin, art. cit., p. 13.

En effet, l'alliance est le terme-clé qui résume l'histoire d'Israël. Sa particularité, ce n'est pas la force politique, militaire ou culturelle. C'est son rapport unique à son Dieu qui a fait alliance avec lui :

> Si Yahvé s'est attaché à vous et vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples : car vous êtes le moins nombreux d'entre tous les peuples. Mais c'est par amour pour vous et pour garder le serment juré à vos pères, que Yahvé vous a fait sortir à main forte et t'a délivré de la maison de servitude, du pouvoir de Pharaon, roi d'Égypte. Tu sauras donc que Yahvé ton Dieu est le vrai Dieu, le Dieu fidèle qui garde son alliance et son amour pour mille générations à ceux qui l'aiment et gardent ses commandements […]. Tu garderas donc les commandements, lois et coutumes que je te prescris aujourd'hui de mettre en pratique (Dt 7, 7-11)[6].

Avec Israël, Dieu se choisit un *peuple-pilote* qui montrera à tous les hommes le type de rapports qu'il veut établir avec eux. L'expérience biblique est essentiellement communautaire. L'alliance est communion avec Dieu et avec les autres membres du peuple.

Investissement pour le bien commun

De diverses manières, les prophètes bibliques redisent les exigences de cette alliance. Ils se veulent les témoins de l'absolu de Dieu et du vivre ensemble entre fils d'Israël. C'est pourquoi leur passion pour le Seigneur est également passion pour leurs compatriotes. Il est vrai que les prophètes viennent des milieux les plus divers. Certains sont paysans (Amos). D'autres appartiennent à l'aristocratie et aux milieux politiques (Isaïe). D'autres sont fils de prêtres (Jérémie) ou prêtres (Ézéchiel). Pourtant, quelles que soient leurs origines et leurs situations socioprofessionnelles, ces envoyés de Dieu sont profondément solidaires de leur peuple, particulièrement dans les moments difficiles. Ainsi, Ézéchiel ira en exil en Babylonie, Jérémie en Égypte.

En raison de cette solidarité, le prophète s'investit dans l'avènement d'une société idéale où il fera bon vivre pour tous, quitte à s'engager dans le combat sociopolitique. La conversion à la sain-

[6] Les textes bibliques sont cités selon la traduction de la Bible de Jérusalem.

teté et à la tendresse de Dieu doit se traduire dans des structures de justice. Dans un monde d'égoïsme et de prédation, la mission prophétique d'Israël est de témoigner d'une communion à Dieu qui ouvre à la fraternité. Il doit porter, au milieu des nations, l'utopie d'une société où la culture de la paix sera tellement prégnante, que les académies militaires se muteront en écoles d'agriculture, les champs de guerre en plantations verdoyantes :

> Il arrivera dans la suite des temps que la montagne de la maison de Yahvé sera établie en tête des montagnes et s'élèvera au-dessus des collines. Alors toutes les nations afflueront vers elle, alors viendront des peuples nombreux qui diront : « Venez, montons à la montagne de Yahvé, à la maison du Dieu de Jacob, qu'il nous enseigne ses voies et que nous suivions ses sentiers. » Car de Sion vient la Loi et de Jérusalem la parole de Yahvé. Il jugera entre les nations, il sera l'arbitre de peuples nombreux. Ils briseront leurs épées pour en faire des socs et leurs lances pour en faire des serpes. On ne lèvera plus l'épée nation contre nation, on n'apprendra plus à faire la guerre. Maison de Jacob, allons, marchons à la lumière de Yahvé. L'éclat de la majesté de Yahvé (Is 2, 2-5).

Une communauté missionnaire

En Mt 18, l'évangéliste nous propose une ecclésiologie prophétique de témoignage héritée certes de l'expérience vétérotestamentaire, mais qui s'en démarque également, annonçant ainsi un premier déplacement dans la mission. Le texte est coincé entre deux controverses, celle sur l'impôt (Mt 16, 24-28) et celle sur le divorce (Mt 19, 1-12). Cette ambiance de tension traduit la dégradation des relations entre Jésus et les responsables juifs. C'est également le reflet de la rupture entre les chrétiens et la synagogue, après la destruction du temple. Des scribes de Judée, autour de Rabbi Yohanan ben Zakkaï, disciple d'Hillel, se rencontrent à Jamnia pour consolider et réorganiser le judaïsme fortement ébranlé. Les tendances hétérodoxes, comme celle du christianisme naissant, sont officiellement exclues de la synagogue. Qui plus est, les chrétiens sont atteints dans leur vie familiale et professionnelle. Ce qui explique la dureté de ton de Matthieu à l'encontre des autorités de Judée. L'ensemble de l'évangile porte les traces de cette exclusion que l'on pourrait situer aux alentours des années 80. Nous

comprenons, alors, que la catéchèse ambulante de Jésus qui accompagne la montée vers Jérusalem, le lieu de la passion, soit ponctuée de références à la croix. Cette ambiance permet également de mieux saisir la radicalité des exigences de la vie communautaire des premiers chrétiens, qui se démarquent de leurs frères et sœurs ainés dans la foi. « En lisant le chapitre 18, on prendra donc soin de ne pas oublier les annonces de la Passion qui le précèdent (16, 21-28 ; 17, 12b.22-23). La même note réapparaîtra dans la dernière section de l'évangile, en termes un peu différents, dont il faut tenir compte dès maintenant (20, 26-27 ; 23, 8-12) »[7].

Le discours de Jésus forme un bloc isolable avec des enseignements éthiques sur la vie en communauté. L'auteur insiste sur les termes « enfants » et « petits » qui courent l'ensemble du passage. Les exégètes discutent pour savoir si le texte concerne les responsables de l'Église, dans la foulée des chapitres 16 et 17, ou tous les croyants. Deux éléments peuvent plaider en faveur de l'adresse à l'ensemble des baptisés. D'abord, le contenu des directives ne demande pas un auditoire spécifique : l'humilité, la bonté, le pardon… sont exigés de tous, comme le montre le sermon sur la montagne. Ensuite, contrairement au chapitre 10 où Jésus cible explicitement les douze, envoyés en mission, ici, il s'adresse à tous. En visant ainsi l'ensemble de la communauté, Matthieu rappelle la vocation missionnaire de tout chrétien.

Mais, comment s'organise le texte ? Pour certains critiques, Matthieu, comme Luc, suivrait l'évangile de Marc, selon la théorie des deux sources. Pourtant, il convient de rappeler la tendance de Matthieu aux regroupements, certainement pour des raisons catéchétiques. Alors, il faudrait convenir avec la plupart des commentateurs, que l'évangéliste a rassemblé des éléments isolés par le moyen de sutures littéraires[8]. Comme à son habitude, il a regroupé des *logia* que Marc et Luc ont dispersés ailleurs dans leurs évangiles. Du texte assez désordonné de Marc, que Luc a suivi de plus près, Matthieu a fait un ensemble bien gradué qui culmine

---

7 P. Bonnard, *L'évangile selon saint Matthieu*, Genève, Labor et Fides, 1982, p. 267.

8 Cf. P. Benoît et M. E. Boismard, *Synopse des quatre évangiles en français*, Paris, le Cerf, 1972, p. 263-269.

dans la parabole du serviteur impitoyable, qui lui est propre. Pour l'étude historique de ce chapitre, qui constitue une véritable règle disciplinaire à l'usage des communautés chrétiennes, il est indispensable d'avoir présent à l'esprit la Règle essénienne de Qumrân[9].

Les six piliers de la maison-communauté

Ainsi, Matthieu a retenu et planté six piliers qui constituent pour lui le support de la maison Église et de son témoignage missionnaire : l'humilité et le service (Mt 18, 1-4), l'entraide à la conversion (Mt 18, 5-11), le souci des autres (Mt 18, 12-14), la correction fraternelle (Mt 18, 15-17), la prière communautaire (Mt 18, 19-20), le pardon (Mt 18, 21-35).

1. *L'humilité et le service*. Le discours ecclésiastique s'ouvre sur une question des disciples, à savoir qui est le plus grand dans le Royaume. Jésus propose des critères de grandeur qui n'ont rien à voir avec ceux du monde. Pour lui, le plus grand, si l'on peut parler ainsi, c'est celui qui a la simplicité et la disponibilité d'un enfant. Les baptisés doivent rivaliser d'humilité et non pas d'orgueil ou de jalousie. Plus loin, en Mt 20, 20-28, alors que Jésus vient d'annoncer pour la troisième fois sa passion, ses compagnons, avec la complicité de leur famille, se disputent le pouvoir. Or, l'Église, comme sacrement du Royaume, doit être une communauté de service, car « c'est ainsi que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude » (Mt 20, 28).
2. *L'entraide à la conversion*. Jésus s'élève contre ceux qui sèment le scandale au sein de la communauté, désorientant ainsi les frères, particulièrement les plus fragiles. Le terme grec *skandalon* signifie en effet « occasion de chute ». Les chrétiens ne forment pas une communauté de purs, mais de pécheurs appelés à la conversion. C'est pourquoi, au lieu d'être occasion de chute les uns pour les autres, il faut se stimuler à aller de l'avant, s'entraider à la conversion permanente.

[9] Cf. *ibidem.*

3. *Le souci des autres*. La parabole matthéenne des brebis rappelle celle de Luc (Lc 15, 3-7) et celle de Jean (Jn 10, 1-21), qui elles-mêmes évoquent le prophète Ézéchiel invitant les dirigeants à imiter la sollicitude paternelle de Dieu (Ez 34, 1ss). Les responsables de l'Église, à l'exemple de Jésus, bon et véritable pasteur, doivent avoir le souci des brebis plus fragiles de la communauté. Mais pour Matthieu, cette sollicitude est celle de tous les croyants, les uns envers les autres, tous fragiles.

4. *La correction fraternelle*. Jésus condamne l'hypocrisie. Il invite à vivre dans la vérité qui rend réellement libre. Mais, à condition qu'elle se réalise dans l'amour. C'est pourquoi, de même qu'il ne faut pas abandonner les brebis égarées, ainsi il faut savoir se corriger fraternellement, avec beaucoup de patience et de tact, avec l'unique souci de construire la communauté.

5. *Une communauté de prière.* L'Église n'est pas qu'une association, même à but non lucratif ! Elle est une communauté de foi, rassemblée autour du Maître qui lui donne sens et consistance. Enracinés en Lui, les chrétiens vivent pleinement leur mission, dans la prière, l'écouté de la parole, la fraction du pain : « là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18, 20).

6. *Le pardon.* L'Église, comme une mère éducatrice, secoue, réprimande fortement pour en appeler à la conversion, tout en respectant la liberté de chacun. Mais tout chrétien est un débiteur gracié. Il ne peut se comporter comme le serviteur impitoyable de la parabole. L'Église est le témoin de la tendresse infinie du Père symbolisé par le roi. Elle est une communauté de pardon, qui est un don de Dieu qu'à notre tour nous communiquons aux autres. Le pardon n'est pas simple oubli. Il s'agit d'un nouveau départ et d'un geste d'espérance. Alors personne ne peut être considéré comme définitivement perdu ; aucune situation n'est désespérée. L'offense bloque et tue. Le pardon, lui, régénère. Il est le moteur de la vie de l'Église et de l'humanité. C'est pour cela qu'on ne peut le limiter. Il doit être infini, à la dimension de l'amour infini de Dieu. Dans une société marquée par la violence, la haine, la vengeance, l'Église propose le témoignage d'un Royaume fondé sur la force d'un pardon désarmant et sans cesse donné : « Alors Pierre, s'avançant, lui dit : ''Seigneur, com-

bien de fois mon frère pourra-t-il pécher contre moi et devrai-je lui pardonner ? Irai-je jusqu'à sept fois ? Jésus lui dit : ''Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois'' » (Mt 18, 21-22).

De la maison à la rue : Mt 22, 1-14

Pourtant, le témoignage communautaire des chrétiens n'a rien d'un repli sur eux-mêmes, à la manière des moines de Qumrân. Ils doivent entendre l'appel de Celui qui les invite à sortir de la maison et les envoie d'abord vers Israël selon la chair (malgré le contentieux qui les sépare), puis vers les Nations, avant de leur rappeler les exigences de l'universalité et de la pluralité. De manière imagée, la parabole de la Fête du mariage nous dépeint ce triple déplacement de la mission (Mt 22, 1-14).

Vers les premiers invités

Plus que le discours ecclésial, la parabole du Festin nous situe dans une ambiance d'opposition entre Jésus et les responsables de son peuple, opposition qui prépare la passion. C'est dans ce contexte que s'insère une série de quatre paraboles : les ouvriers de la dernière heure (Mt 20, 1-16), la parabole des deux enfants (Mt 21, 28-32), celle des vignerons homicides (Mt 21, 33-46), et celle du festin nuptial (Mt 22, 2-14). La première parabole montre que les juifs n'ont à revendiquer aucun privilège. Les ouvriers de la dernière heure, les païens, ont les mêmes droits qu'eux. Dans la seconde, Jésus va un peu plus loin dans la provocation. Israël est comme le premier fils qui s'est rétracté dans son engagement, alors que les païens, figurés par le deuxième fils, auparavant loin de Dieu s'en sont rapprochés. Les deux dernières paraboles sont encore plus dures : Jésus a non seulement été rejeté, mais exécuté. Le Fils de la parabole de la Fête rappelle bien celui qui est tué dans la parabole des vignerons. De même, on note plusieurs envois de serviteurs. Dans les deux cas, certains d'entre eux sont maltraités ou tués.

La parabole du Festin s'ouvre par un avant-propos de l'auteur (Mt 22, 1) et une introduction : « Le Royaume des cieux est comparable » (Mt 22, 2a). Puis suit la comparaison sous forme de récit. Elle annonce l'objet : il s'agit d'une fête de mariage (Mt 22, 2b). Ensuite, la parabole se développe en trois parties. La première est constituée par la série initiale d'invitations rythmées par le verbe *apostellô* (Mt 22, 3.4). Chacune d'elles est suivie du refus gradué des invités, qui va du simple refus au meurtre, en passant par l'indifférence. Au mépris des convives répond la colère du roi (Mt 22, 7). La seconde partie commence par l'adverbe *tote,* alors (Mt 22, 8). Ce tournant du texte est marqué par le passage de l'aoriste au présent historique. Les serviteurs sont envoyés ramener à la fête des multitudes de gens pris aux carrefours des rues. Enfin, le troisième moment du récit débute au v. 11. Venu saluer ses hôtes improvisés, le roi constate que l'un d'eux n'a pas de tenue de fête. Il le fait jeter dans les ténèbres extérieures. Cette expulsion brutale est amenée de manière solennelle par l'adverbe grec *tote,* alors. La parabole se termine par la morale introduite par la conjonction *gar,* car.

Une relecture missiologique

Contrairement aux textes parallèles de Luc (Lc 14, 15-24) et de l'évangile de Thomas (*Logion* 64) qui ne comportent qu'une seule pointe, le passage de Matthieu en a deux. La première est constituée par le contraste entre les invités qui refusent de venir, et ceux que l'on va chercher sur la place. Ensuite, nous avons le contraste entre les convives qui ont l'habit de noces et celui qui ne l'a pas. La deuxième pointe est certainement la plus importante pour Matthieu. Elle est comme un pressant correctif à l'idée du passage d'Israël à l'Église, idée qu'il partage avec Luc. De plus, le premier évangile relit le texte initial dans une perspective missiologique que révèle l'étude autant diachronique, actantielle que sémantique.

On remarque, en effet, que le travail rédactionnel de Matthieu a profondément modifié la parabole commune à Luc et l'évangile de Thomas, avec une forte référence à l'histoire d'Israël. Il s'agit dé-

sormais d'un roi, symbole de Dieu lui-même. Le grand repas de Luc se transforme en festin de noces, avec des connotations vétérotestamentaires. La mission d'inviter aux noces du salut relève bien de l'initiative de Dieu. Ce que confirme le vocabulaire grec de l'envoi : *apostellô, pempô* et *kaleô.* Ainsi, le verbe *apostellô* signifie « envoyer, envoyer en mission » (Mt 22, 3.4), terme qui indique une relation particulière entre envoyeur et envoyé, avec l'idée de mission, de députation, d'ambassade. C'est bien le sens qu'il a dans le texte. Le verbe *pempô,* lui, a la même portée (Mt 22, 7), mais il est plus profane même si Jean et Paul l'emploient au sens théologique. Le terme *kaleô* signifie « appeler par son nom, nommer, convoquer, inviter ». Il a également la connotation éthique de « convoquer à, inviter à, inviter à adhérer ». Ici, il veut dire « inviter aux noces ».

La thématique de l'invitation est récurrente dans l'Ancien Testament. Dieu appelle à lui certaines personnes, hommes ou femmes, pour sa mission. Mais, il convoque aussi l'ensemble de son peuple, ainsi que tous les hommes. C'est ce terme que Matthieu avait déjà utilisé pour parler de l'appel des disciples par Jésus (Mt 4, 21). Or, l'évangéliste « christologise » la parabole en y insérant la figure du fils dont il n'est plus question dans la suite du texte. Manifestement, l'allusion lapidaire au fils évoque Jésus. C'est en lui que le Royaume messianique est réalisé. L'Ancien Testament avait promis l'union nuptiale entre Dieu et son peuple. Matthieu présente Jésus comme l'Époux des noces tant attendues. La mission n'est pas seulement celle du Père, mais aussi celle du Fils, nous faisant ainsi passer de l'Ancien au Nouveau Testament, de la première à la deuxième alliance.

La figure des serviteurs

L'insistance sur la figure des serviteurs est également un signe de l'accent mis sur la mission. En effet, alors qu'en Luc et dans l'évangile de Thomas, il est question d'un seul envoyé, Matthieu en présente plusieurs. Pour les désigner, il utilise indifféremment les termes grecs *douloi,* esclaves (Mt 22, 3.4.6.8.10) ou *diakonoi,* serviteurs (Mt 22, 13). Ces serviteurs serviles ne parlent pas. Ils obéis-

sent aux ordres du roi. Ils vont chercher les invités (Mt 22, 3.4.), puis les passants (Mt 22, 10), ils reçoivent l'ordre de mettre dehors celui qui n'avait pas l'habit des noces (Mt 22, 13). Ils symbolisent, en fait, les prophètes de l'Ancien Testament, envoyés en mission par Dieu vers Israël. La relecture christologique fait d'eux les missionnaires de l'Évangile de Jésus.

La mission des serviteurs s'exerce dans un contexte difficile. En effet, non seulement ils essuient un refus, mais encore quelques-uns sont maltraités et tués (Mt 22, 5). Matthieu reprend la pointe lucanienne du rejet, mais il l'accentue et le dramatise, en utilisant quasiment les mêmes expressions que pour la parabole du meurtre du fils héritier (Mt 21, 33-46). Alors que, dans les textes parallèles de Luc et de l'évangile de Thomas, les conviés s'excusent poliment, chez Matthieu nous avons un déferlement de violence. Ce qui est d'ailleurs incohérent. Pourquoi frapper et assassiner des émissaires qui ne venaient que pour inviter ? La réaction du roi est également très violente. Cette brutalité évoque, d'une part, la destruction du temple de Jérusalem et, d'autre part, les vexations que subissent les chrétiens. Comme les prophètes, comme Jésus lui-même, les chrétiens sont appelés à une mission difficile, « comme des brebis au milieu des loups » (Mt 10, 16).

À la croisée des chemins

Le refus des invités de la Parabole évoque très certainement les résistances de la synagogue à accueillir le message de Jésus et son opposition à l'Église. Pour J.-L. Ska, deux raisons essentielles peuvent expliquer cette opposition : le refus de prendre part à la lutte armée pour des raisons certainement d'option pour la non-violence, et la volonté de marquer leur originalité et leur universalité dans la foi en Jésus-Christ[10]. Ces difficultés, loin de décourager les chrétiens, vont amener la mission à un autre déplacement. Ils prennent ces obstacles comme une occasion providentielle de se tourner vers l'ailleurs de Dieu.

[10] Cf. J-L. Ska, *Cose nove et cose antiche. Pagine scelte del vangelo di Matteo*, Bologna, EDB, 2004, p. 9-14.

En effet, la mission se heurte certes à la liberté humaine, mais celle-ci ne peut l'arrêter. C'est ce que montre l'image des serviteurs de la Parabole qui, après l'échec de la première mission, sont appelés à sortir du palais, à rejoindre les carrefours et les portes de la ville, à la rencontre des gens dans leurs occupations quotidiennes. Lors de la première mission, ils avaient les adresses des convives. Cette fois-ci, ils doivent quitter les lieux communs pour se livrer aux bourrasques de l'histoire. Au-delà de la sortie du judaïsme pour aller à la rencontre des peuples païens, les routes et les places expriment l'universalité de l'Église, regroupant des hommes et des femmes venus de toutes les nations « aussi nombreuses que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer […] » (Gn 22, 17). Acceptant l'aventure de foi de notre ancêtre commun Abraham, les chrétiens formeront au cœur des nations ce que Helder Camara appelait des minorités abrahamiques, des communautés d'espérance, continuellement en marche vers des horizons toujours nouveaux[11].

De manière schématique, Vincent Mora distingue dans l'évangile de Matthieu trois groupes : celui de la foi, celui du refus et les foules[12]. Dans la parabole, à côté du bloc des fidèles (les serviteurs) et celui des opposants (les premiers invités), nous avons également les foules. Leur présence montre la destination universelle du message de Jésus. Mais elles sont prises entre la foi et l'incrédulité. Elles sont certes sympathiques, mais elles n'adhèrent pas nécessairement. Il n'est pas sûr qu'elles aient rejoint le bloc de la foi. Alors, les serviteurs envoyés sur les routes à la rencontre des foules ne partent pas en territoire conquis. Ils courent le risque de l'universel et de l'inconnu. Pourtant, cette aventure porte du fruit : la salle de fête est comble.

Un accent résolument universaliste

Cet accent universaliste est confirmé par la théologie matthéenne du Royaume. Dans la parabole, Matthieu, s'inspirant du proto-

[11] Cf. H. Camara, *Le Désert est fertile - Feuilles de route pour les minorités abrahamiques,* Paris, le Seuil, 1977.
[12] Cf. V. Mora, *La symbolique de Matthieu,* II, Les groupes, Paris, le Cerf, 2001.

Isaïe (Is 25, 6-9), le dépeint comme un banquet messianique. C'est l'image de la plénitude de vie à laquelle Dieu convie l'homme et qui est offerte à tous. Pour contrer les idées marcionistes, Irénée de Lyon mettra l'accent sur l'universalité à laquelle invite la parabole. Dieu est autant celui de l'Ancien que du Nouveau Testament : « Ainsi donc, le Dieu qui nous a appelés de partout par les apôtres, c'est celui qui appelait les anciens par les prophètes, comme le montrent les paroles du Seigneur. Les prophètes ne venaient pas de la part d'un Dieu et les apôtres de la part d'un autre, même s'ils prêchaient à des peuples différents ; mais, de la part d'un seul et même Dieu […] »[13].

Cet éclatement du particularisme, Matthieu le clame tout au long de son évangile. Ce seul et même Dieu n'est pas seulement Celui des juifs et des chrétiens. Il est le Père de tous les hommes. Le Dieu de Jésus-Christ donne et pardonne sans mesure et sans discrimination : « Eh bien ! Moi je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes » (Mt 5, 44-45). L'universalité de la mission se traduira de manière plus nette encore dans la finale de l'évangile (Mt 28, 16-20). Celle-ci exprime la compréhension matthéenne de la résurrection. Ressuscité, Jésus confirme qu'il est bien le Fils de l'homme, l'Emmanuel, le Dieu avec nous jusqu'à la fin des temps. Ainsi, la mission se dilate au souffle de l'exaltation du Seigneur de tout l'univers et de l'ensemble de l'humanité.

Des bons et des mauvais

Mais à la croisée des chemins, les serviteurs ne rencontrent pas que de braves gens. Les invités qu'ils ramènent ne sont pas tous vertueux : il y a des bons et des mauvais (Mt 22, 10). Comme dans la parabole de l'ivraie, coexistent la mauvaise herbe et le bon grain (Mt 13, 24-30). Nous retrouvons ici l'attention du publicain Matthieu pour les pécheurs. Son métier de douanier l'avait exposé

[13] Irénée de Lyon, *Contre les hérésies,* IV, 36, 5.

à l'exclusion, pris pour un pécheur public. C'est pourquoi, à l'époque où la généalogie permettait de s'assurer de la pureté des origines, Matthieu introduit dans la lignée de Jésus des femmes à première vue peu recommandables d'un point de vue moral : Rahab la prostituée et la femme d'Urie, la mère adultérine de Salomon. Jésus vient pour tous, et même d'abord pour les pécheurs. Dans l'esprit du prophète Osée, il est solidaire de l'humanité dans sa fragilité. Il chemine avec elle et lui ouvre des espaces nouveaux. Il n'exclut personne de sa tendresse, ni les infirmes, ni les publicains ni les pécheurs. C'est pourquoi, aux pharisiens qui s'étonnent de son attitude, Jésus répond : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez donc apprendre ce que signifie : C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mt 9, 12-13).

Ainsi, Matthieu, malgré le conflit avec le judaïsme officiel, reste attaché à l'héritage juif. D'ailleurs, son évangile est toujours soucieux de montrer Jésus fidèle aux traditions de son peuple. Néanmoins, aux communautés chrétiennes plus soucieuses de tradition que d'ouverture[14], Matthieu demande d'accueillir les païens comme des frères dans l'Israël des temps eschatologiques inaugurés en Jésus. Israël selon la chair était les prémices de l'Israël universel. Désormais, les chrétiens sont les témoins et les hérauts d'une mission *ad gentes,* sans exclusive ethnique, raciale ou éthique. Les invités inattendus rappellent que c'est en convives que nous participons tous au festin du Royaume de Dieu et de son Fils. C'est pourquoi, « à la croisée des chemins, au cœur de la diversité humaine, les serviteurs s'en vont convier aux noces tous les hommes, sans distinction, rassemblés désormais en une communauté de convives en attente du repas, image de l'Église »[15].

[14] On se souvient de l'expérience de Pierre en Ac 10-11. Cf. P. Djomhoue *Étranger dans la maison de Dieu ? Étude narrative d'Actes 10, 1-11, 18 et essai d'actualisation,* Yaoundé, CLE, 2006.

[15] J. Rademakers, *Au fil de l'évangile de Matthieu*, T. 2, Bruxelles, Institut d'Études Théologiques, 1972, p. 278.

Le vêtement de fête

La dernière partie de la parabole comporte un élément propre à Matthieu : le vêtement de fête (Mt 22, 11-13). Il s'agit d'une addition incohérente. En effet, comment des personnes conviées par surprise auraient-elles eu le temps de porter l'habit qui convient pour le mariage ? Pourtant, cette incongruité donne du piquant à la parabole et attire l'attention. Nous pressentons ici un autre déplacement de la mission, celui de la tolérance, de l'unité dans la diversité.

Luc et l'évangile de Thomas, qui ne comportent pas ce passage matthéen, utilisent la parabole comme mise en garde contre l'attachement aux biens de ce monde qui serait la cause du refus des invités. Ils rejoignent ainsi les paraboles rabbiniques qui célèbrent la bonté du Seigneur, et en appellent à sa crainte et à la conversion comme condition d'accès à ses bienfaits. Jésus, lui-même, prêche le renversement de la hiérarchie des valeurs. L'attachement idolâtrique aux activités légitimes de ce monde éloigne de Dieu.

En reprenant de manière maladroite cet aspect éthique de la parabole, Matthieu voulait tirer la sonnette d'alarme. Il ne suffit pas d'être le nouveau peuple de Dieu pour être sauvé, il faut revêtir l'habit des noces. Ne pourront participer aux noces du Christ que ceux qui auront vécu dignement, les autres seront rejetés dans les ténèbres extérieures. La symbolique du vêtement rejoint celle de l'habit de fête dont parle rabbi Yohanan ben Zakkaï. Il est symbole de la pureté retrouvée grâce à la conversion. Si Dieu invite au Royaume gratuitement et largement, il faut se montrer digne de cet appel et y répondre avec générosité. En Égypte et au désert, Israël constituait une assemblée de tribus, toute frêle dans la main de son Dieu. Installé en terre de Canaan, devenu un royaume avec lequel les voisins devaient compter, il se met à rêver de grandeur. Il est gagné par la tentation du triomphalisme, mêlant Dieu à ses rêves de puissance. L'expérience de l'exil lui rappellera la gratuité et les exigences de l'élection. Le choix de Dieu n'est donc pas un privilège ni pour Israël, ni pour l'Église. Il est don, témoignage de vie et mission universelle.

La tentation de l'arrogance

Matthieu entend donc attirer l'attention d'une Église où la situation s'est quelque peu inversée. Les pagano-chrétiens, devenus majoritaires, sont tentés de développer un complexe de supériorité vis-à-vis du judaïsme. Ils sont, à leur tour, arrogants, prétendant constituer le véritable Israël. Ils marginalisent les judéo-chrétiens, désormais minoritaires. Les tendances antisémites commencent également à voir le jour. D'ailleurs, certains groupes judéo-chrétiens tels les Ébionites[16] vivent très mal cette marginalisation progressive. Malheureusement, ceux-ci s'excluent et de la Synagogue (puisque disciples de Jésus) et de l'Église (dont ils ne partagent ni l'universalisme ni la foi en la divinité de Jésus). Morcelés en plusieurs groupuscules, ils finiront par disparaître au V^e^ siècle. Et leurs écrits et doctrines ne nous sont connus que par leurs contradicteurs, les Pères de l'Église. Ainsi, du fait, d'une part, d'un triomphalisme arrogant peu attentif aux minorités et, d'autre part, d'une réaction de repli identitaire, l'Église universelle a perdu un courant qui aurait pu l'enrichir et éviter son hellénisation forcenée.

Fort heureusement, la tradition matthéenne a permis d'éviter une perte irrémédiable. En s'ouvrant au souffle universaliste des prophètes, Matthieu a empêché sa communauté de se transformer en conventicule tout en mettant en garde contre les risques d'arrogance des pagano-chrétiens. Ni la filiation abrahamique ni l'origine païenne ne sont des gages de salut. Ce qui distingue l'Église, ce ne sont pas les origines de ses membres, mais l'accueil de l'amour de Dieu auquel il faut répondre en portant des fruits de conversion. L'évocation du jugement est ici appel à l'engagement, avec sa portée eschatologique.

La conclusion de la parabole est encore plus interpellante : « Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus » (Mt 22, 14). Matthieu distingue entre l'appel initial au salut et la persévérance dans la réponse à cet appel qui ne garantit pas l'élection. Personne ni aucun groupe n'y sont prédestinés. D'ailleurs, comme le note P. Bonnard, les appelés sont les chrétiens de la communauté mat-

[16] Cf. J. Daniélou, *Théologie du judéo-christianisme*, Paris, Desclée/le Cerf, Collection « Bibliothèque de Théologie », 1991, p. 88-96.

théenne, autant les juifs que les non juifs[17]. En d'autres termes, l'Église ne se confond pas avec le Royaume. Elle n'est pas le rassemblement eschatologique des élus, mais celui des appelés. Le choix final, l'élection, n'appartient qu'à Dieu. Les chrétiens sont les premiers interpellés à une mission de témoignage et de conversion permanente.

Conclusion : enfouissement et rayonnement

Ainsi, l'Église à sa naissance est un petit troupeau que son Seigneur doit rassurer. En butte à l'incompréhension de sa sœur aînée, Israël, et de ses frères venus des Nations, elle doit vivre sa foi dans la modestie et le service. Mais, peu à peu, elle épouse le triomphalisme, l'arrogance et l'intolérance des pouvoirs de la terre. Or, la *Missio Dei* ne doit pas succomber aux pesanteurs sociologiques qu'impose le tri par le nombre, la culture ou le portemonnaie. L'élection est don de Dieu à tous les hommes, en particulier à ceux qui en semblent exclus.

C'est pourquoi, Matthieu rappelle que la mission, témoignage communautaire dans la maison ou sur les places, est un déplacement permanent dont on trouve l'écho dans l'ensemble de l'évangile, particulièrement dans la tension entre Mt 10 et Mt 28 : « Matthieu convie sa communauté à un déplacement. Mt 1-2 ouvre la narration en posant à la fois l'enracinement de Jésus dans la tradition juive et l'ouverture aux nations. Mt 10 atteste ensuite un moment symbolique où, dans la parole de Jésus, la communauté matthéenne se déplace à l'intérieur de sa propre histoire : la limite particulariste n'est qu'un effet de "trompe-l'œil". En Mt 15, 21-28, Mt inscrit ce déplacement dans les parcours du Jésus historique lui-même : ce qui est arrivé à Jésus fait mémoire et paradigme du parcours de la communauté elle-même. Mt 28, 16-20 est l'aboutissement d'un parcours qui entre-temps, a fait le détour du Golgotha »[18].

C'est à ce déplacement incessant que l'Esprit du Ressuscité invite toute communauté chrétienne. La Bonne Nouvelle doit s'enraciner

---

[17] P. Bonnard, *o.c.*, p. 321.

[18] E. Cuvillier, *Naissance d'un dieu. Jésus-Christ dans l'évangile de Matthieu*, Paris, Bayard, 2005, p. 177-178.

dans une communauté. Elle se propage au rythme de la patience de Dieu, et non des fébrilités humaines. La mission n'est ni propagande ni conquête, mais amour gratuit. Plongée dans la mort et la résurrection du Christ, elle peut se purifier de toute ambiguïté idéologique. L'Église dans son histoire et son déploiement géographique est appelée non pas à reproduire l'expérience des communautés matthéennes, mais à explorer sans cesse les déplacements de la mission, comme elle essaie de le faire tout au long des âges. C'est ce qu'avait compris le cardinal Joseph Malula, un des témoins africains d'une mission marquée du sceau de la créativité[19].

De même, le premier Synode africain avait repéré cinq lieux de mission pour l'Église du XXIe siècle : l'évangélisation, l'inculturation, le dialogue avec les autres religions, les moyens de communication sociale, la justice et la paix. Le deuxième Synode africain, lui, prend en compte la quête de la réconciliation, de justice et de paix, avec son corollaire, à savoir une soif mondialisée de démocratie, de formation, de partage équitable des richesses, de respect des ressources écologiques, d'éthique et de spiritualité. Dans un contexte interculturel, à la croisée des valeurs et des propositions de salut, l'Église doit redire sa mission, sans fanatisme aucun mais également sans peur. En convoquant la double parabole du sel et de la lumière (Mt 5, 13-14), les Pères synodaux situent cette mission dans la dynamique fécondante de l'enfouissement (que suggère le sel) et du rayonnement (que symbolise la lumière). Les chrétiens sont invités à fertiliser et à éclairer l'histoire des hommes, à lui donner goût et sens. Entre l'exhibition et la pudeur, il y a la traçabilité de l'engagement quotidien, à la fois modeste et audacieux[20].

Paulin Poucouta

---

[19] Cf. *infra,* p. 296-301 et C. Masiala, « Le cardinal Joseph-Albert Malula. Un missionnaire *ad intra* à rayonnement *ad gentes*. Une lecture de son épiscopat à la lumière de l'encyclique *Redemptoris missio* », dans *Revue Africaine des Sciences de la Mission,* 15(2010), n°28.

[20] Cf. P. Poucouta, « L'Église d'Afrique : entre malaise et dynamisme », dans Collectif, *Qu'arrive-t-il à l'Église aujourd'hui ?,* Bruxelles, Lumen Vitae, 2011, p. 51-82.

Une dynamique missionnaire
La mission d'une Église locale selon le cardinal Joseph-Albert Malula

Josée Ngalula

Religieuse de Saint André, la Sœur Josée Ngalula est titulaire d'un doctorat en théologie (Université Catholique de Lyon – UCL). Elle enseigne la théologie dogmatique à l'Institut St Eugène de Mazenod à Kinshasa (RDC), à l'Institut Africain des Sciences de la Mission et à l'Université Catholique du Congo (ex. FCK). Parmi ses domaines de recherche : les théologies africaines et les nouveaux mouvements religieux en Afrique.

Dans l'histoire du catholicisme en Afrique, le nom du cardinal Joseph-Albert Malula est lié au combat pour un christianisme africain, car il avait fait de la réussite de la mission *ad intra* son cheval de bataille. Quelques spécialistes de sa pensée ont démontré que cette passion était, chez lui, intimement liée à celle pour la mission *ad gentes*[1]. Nous inscrivant dans cette dynamique, nous allons essayer de comprendre sa conception de la mission d'une Église locale et des communautés chrétiennes à la base, en deux temps.

---

[1] Voir notamment Césarine Masiala, « Le cardinal Joseph-Albert Malula. Un missionnaire *ad intra* à rayonnement *ad gentes*. Une lecture de son épiscopat à la lumière de l'encyclique *Redemptoris missio*, dans *Revue Africaine des Sciences de la Mission*, n°28, 2010. Aux pages 62-63, l'auteure signale deux thèses de doctorat ayant mis en lumière la dynamique missionnaire de la pensée et de l'œuvre du cardinal Malula. Rodhain Kasuba, *L'Église et sa mission dans l'œuvre du cardinal J.A. Malula*. Thèse défendue en 2007 à l'Université saint Paul d'Ottawa. Marco Moerschbacher, *Volk Gottes in Afrika. Die Rolle der Laien in der pastoralen Erneuerung von Kardinal Malula.* L'auteur y met en lumière la « conception missionnaire de la pastorale » dans la pensée du cardinal Malula.

Conception « malulienne » de la mission de l'Église locale

Encore jeune prêtre, Joseph-Albert Malula avait la ferme conviction qu'on ne pourra parler de mission réussie en Afrique tant qu'on n'aura pas touché l'âme des cultures africaines. Il avait en effet remarqué que « l'âme noire n'a pas été touchée. La vie de l'homme noir nous offre une dualité : l'évangile d'un côté et la vie même de l'autre côté. Là où il fallait la compénétration, il n'y a eu que la superposition; au lieu de l'incarnation, on a la juxtaposition »[2]. Pour réussir cette mission, il faut, lui semblait-il, « accrocher le christianisme au substrat de l'âme bantoue » (III, 36).

Le concile Vatican II, auquel il participa comme jeune évêque, le confirma dans cette intuition. En effet, pour justifier ses intuitions et innovations, il se référait régulièrement au décret conciliaire *Ad gentes*, et spécialement à ce qui y était dit sur la responsabilité missionnaire de l'Église locale. Voici, par exemple, comment il se présenta lui-même lors de la réception de son doctorat honoris causa : « Le sens exact de ma lutte pour le surgissement en terre africaine d'une Église à visage africain rejoint l'enseignement de Vatican II concernant l'activité missionnaire. On ne saurait trop méditer ce passage du Concile Vatican II : "La semence qui est la Parole de Dieu, venant à germer dans une bonne terre arrosée de la rosée divine, puise la sève, la transforme et l'assimile pour porter enfin un fruit abondant. Certes, à l'instar de l'économie de l'Incarnation, les jeunes Églises enracinées dans le Christ et construites sur le fondement des apôtres, assument pour un merveilleux échange toutes les richesses des nations qui ont été données au Christ en héritage. Elles empruntent aux coutumes et aux traditions de leurs peuples, à leur sagesse, à leur science, à leurs arts, à leurs disciplines, tout ce qui peut contribuer à confesser le Sauveur et ordonner comme il faut la vie chrétienne […]". C'est pourquoi, à la lumière de l'enseignement du concile Vatican II concernant l'activité missionnaire, les Églises d'Afrique travaillent non seulement à l'élabo-

[2] Léon de Saint-Moulin, *Œuvres complètes du Cardinal Malula (OCCM)*, vol. 3, Kinshasa, Facultés Catholiques de Kinshasa, 1997, p.27. Les références à cet ouvrage se trouvent dorénavant entre parenthèses dans le texte : volume en chiffres romains, les pages en chiffres arabes, donc : (III, 27).

ration d'une pensée chrétienne assumant valablement l'expérience spirituelle africaine, mais aussi à la promotion de ministères et services. Telle est notre conviction : nos Églises particulières d'Afrique ne seront vraiment et réellement autonomes que si elles jouissent de la plénitude de leurs moyens de salut. Parmi ces moyens, nous tenons à signaler notamment des ministères propres et adaptés aux besoins de nos Églises respectives » (II, 60).

« Christification » en profondeur de l'homme africain

Avant les années 70, le cardinal Malula utilisait les concepts de « compénétration », d'« accrochage » pour exprimer la réussite de la mission chrétienne dans un terroir. Ce n'est que plus tard qu'il préférera parler d'« africanisation » ou d'« incarnation »[3] du message chrétien dans tous les aspects de la vie de l'Église locale en Afrique.

Et comment cela va-t-il se faire concrètement ? Il synthétisa sa réponse lors de la célébration du centenaire de l'évangélisation de la RDC : « le deuxième siècle de notre évangélisation sera le siècle de l'évangélisation en profondeur, le siècle de l'inculturation. Éclairés par le concile Vatican II, nous voulons surtout reprendre et approfondir l'enseignement du décret *Ad gentes* en vue d'une christification en profondeur de l'homme africain et du surgissement d'une Église authentiquement africaine et authentiquement catholique » (II, 280). Et de s'expliquer: « J'emploie ce néologisme christification, créé à dessein pour exprimer l'opération par laquelle l'Esprit Saint modèle en nous l'image du Christ en imprégnant notre humanité de la divinité du Christ »[4]. Comme le fait remarquer Césarine Masiala, « la spécificité du cardinal Malula réside dans la contextualisation de cette imitation du Christ dans l'univers socioculturel négro-africain. La grande question qui le préoccupait était : comment le chrétien africain doit ou peut-il suivre le

[3] Pour plus de détails, voir Josée Ngalula, « La spécificité de la mission dans une Église locale selon le cardinal Malula », dans *Revue Africaine des Sciences de la Mission*, n°12, 2000, p. 20-22 et 25-31.

[4] Pour un commentaire, lire Césarine Masiala dans *Revue Africaine des Sciences de la Mission, n°*14-15, 2001, p. 49-71.

Christ dans une Afrique accablée de tant de misère ? Pour le cardinal Malula, tout Africain qui suit le Christ de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force doit aboutir à la « christification ». Peu importe les schémas et la méthode adoptés dans cette suite du Christ, le résultat demeure le même: le désir de rester à la fois fidèle au Christ et à l'Afrique. La fidélité à l'Afrique signifie ici que l'Africain chrétien authentique ne se reposera pas tant que la nouvelle personnalité façonnée en lui par la « christification » ne le mobilisera pas pour la transformation de son milieu, pour concilier la foi au Christ et l'amour de sa culture à évangéliser »[5].

Vers une Église plus missionnaire

Et cette « christification », fruit d'une évangélisation en profondeur qui façonnera l'Église en Afrique, aura un impact sur la dimension missionnaire de l'Église locale. En effet, cette évangélisation en profondeur « devra toucher davantage le fond de l'âme africaine, elle devra transformer davantage le fond de l'âme africaine, elle devra transformer davantage la vie de nos fidèles et leur comportement au sein de la société profane. Cette évangélisation devra s'exprimer davantage aussi dans les catégories de la pensée africaine, et créer des formes concrètes de vie chrétiennes, de "coutumes" chrétiennes, en même temps plus pleinement évangéliques et plus pleinement négro-africaines. Cette "deuxième évangélisation" transformera notre Église de Kinshasa […] en une Église plus apostolique et plus missionnaire » (II, 339). Et de préciser : « il nous revient, à nous évêques africains, de rechercher la spécificité de notre culture en vue de l'émergence d'une Église particulière négro-africaine et de l'enrichissement dans la diversité de l'unique Corps du Christ qui est l'Église. L'apport de nos communautés chrétiennes vivantes est le service que nous avons à rendre à l'Église de Dieu » (III, 97).

---

[5] Id, *La mystique de la christificiation. Fidélité au Christ et à l'Afrique*. Kinshasa, Mont Sinaï, 2010, p. 19.

L'impératif d'organiser des petites communautés chrétiennes au service de la mission

Étant donné que la réussite de la mission sur le continent africain a la double dimension individuelle (christification) et collective (surgissement d'une Église locale authentiquement africaine et authentiquement catholique), le cardinal Malula a accordé beaucoup d'importance à la pastorale des laïcs.

Il y a d'abord, pour tout laïc, la tâche individuelle d'être un « levain dans la pâte » dans toutes les situations où il se trouve. D'où la grande place accordée à la promotion du laïcat, pour « prendre en charge véritablement le bien de l'Église, […] donner son avis et son temps pour la réalisation d'une action christianisante dans le pays » (II, 161).

Chez notre prélat, cela va de pair avec l'épanouissement des communautés ecclésiales de base : « Il nous faut permettre au plus grand nombre possible de fidèles de prendre des responsabilités réelles dans leur Église. Nous avons dès lors aussi repensé les structures ecclésiales en les basant sur des entités plus petites que les paroisses. C'est ainsi que sont en train de naître les communautés chrétiennes de quartiers, petites entités à taille humaine où les hommes peuvent se connaître et se rencontrer plus facilement; où ils peuvent mieux voir et mieux sentir les besoins et les problèmes de tous et de chacun; où ils sont sensibilisés pour chercher et organiser eux-mêmes les réponses à ces besoins » (III, 67-68). Et, pour ce grand prélat, la communion visée et entretenue dans les petites communautés ecclésiales de base à taille humaine n'a pas pour objectif ultime la seule charité fraternelle, mais bien en définitive la mission *ad intra* : « Le principe fondamental de la pastorale des petites communautés chrétiennes est de chercher et de travailler ensemble, prêtres et laïcs, en se partageant les différentes responsabilités chacun selon sa vocation, pour porter de manière plus actuelle le message du Christ en plein dans la vie des gens là où ils sont, spécifiquement ici dans leurs quartiers de résidence » (III, 67-68).

Communautés de base et théologie africaine

Et c'est parce que les communautés ecclésiales de base sont une des pièces maîtresses de l'activité missionnaire de l'Église telle qu'il la comprenait que le cardinal Malula, qui était convaincu qu'un « christianisme africain ne se conçoit pas sans théologie africaine » (III, 85), répétait à plusieurs reprises que « les communautés ecclésiales de base joueront un rôle très important dans l'élaboration de la théologie africaine » (IV, 69). C'est que, pour lui, « elles constituent des lieux par excellence de l'expérience spirituelle africaine. C'est là en effet, que l'âme africaine noire accueille la Parole de Dieu, la relit, la médite, l'assimile, l'expérimente, l'interprète à sa façon et l'exprime aussi à sa façon. Cette réponse de l'âme africaine noire à la Parole de Dieu qui l'interpelle dans son milieu socioculturel propre sera vraisemblablement tout autre, une réponse inédite. C'est ce "tout autre" qui fera notre discours théologique africain » (IV, 70), une fois que les théologiens de métiers l'auront systématisé (cf. III, 143).

Conclusion

On l'aura remarqué, cette conception de la mission de l'Église locale n'est pas une particularité du seul diocèse autrefois placé sous la sollicitude pastorale du cardinal Malula, ni non plus du continent africain : c'est chez tous les peuples de la terre que ce processus appelé tour à tour « compénétration » ou « accrochage » de l'Évangile dans la culture, « incarnation » du message chrétien dans la culture, etc. doit réussir. Quelle partie du monde et quelle Église locale pourrait dire aujourd'hui qu'elle échappe à cet impératif missionnaire ? Le cardinal Malula aurait certainement renchéri : si vous vous en êtes rendu compte, qu'est-ce qui vous empêche de donner toute leur place au laïcat et aux petites communautés chrétiennes à la base, quelle que soit la forme qu'on pourrait leur donner ?

Josée Ngalula

Témoignage d'amour au nom du Christ

Communauté catholique au Maroc

André Joguet

Le P. André Joguet est originaire du diocèse de Luçon (France). Ordonné prêtre en 1972, il fait un premier séjour au Maroc comme prêtre* fidei donum *de 1979 à 1987. Après un temps au PISAI (*Pontificio Istituto di Studi Arabi e d'Islamistica*), il revient dans sa Vendée natale puis repart au Maroc en 1992. Curé à Casablanca de 1992 à 2001, puis Vicaire général de l'archidiocèse de Rabat jusqu'à ce jour.

Le Maroc, pays de plus de 30 millions d'habitants, est un pays où l'islam est religion d'État et où le Roi est avant tout chef religieux comme « commandeur des croyants ». Mais la liberté de culte est reconnue pour les autres religions. Présente bien avant l'islam dans le pays, la communauté juive, dont les membres sont citoyens marocains, ne compte plus actuellement que 4000 personnes (alors qu'ils étaient plus de 200.000 en 1956, moment de l'indépendance). Quant aux chrétiens de différentes confessions, officiellement, ils sont tous étrangers. Sont reconnues juridiquement : l'Église catholique, l'Église évangélique (réformée), l'Église anglicane, les Églises orthodoxes russe et grecque. L'Église catholique a été reconnue comme personne morale par une lettre du Roi Hassan II au Pape Jean-Paul II en 1983. Elle a droit de posséder des biens, de gérer ses affaires et d'avoir des œuvres éducatives et caritatives. Mais les Églises savent qu'elles doivent s'abstenir de tout prosélytisme. Cependant on parle de plus en plus de petites communautés chrétiennes de Marocains,

fruit du zèle de « missionnaires » américains d'origine évangéliste complètement indépendants des Églises officiellement reconnues.

En recherche de proximité, un long chemin

Les communautés chrétiennes se sont formées au Maroc au moment des protectorats français et espagnol en 1912. Peu à peu des Français, des Espagnols et des Italiens sont venus s'installer au Maroc et des paroisses ont vu le jour dans les villes mais aussi dans les « bleds » (campagnes). Pour tout le Maroc, le vicariat apostolique de Tanger avait été érigé en 1908 mais en 1923, la partie du pays sous protectorat français devint le vicariat apostolique de Rabat. Pendant toute cette période, les paroisses ont fonctionné avec les services et les mouvements tels qu'on les connaissait en Europe. En 1956, on comptait près de 500 000 chrétiens. Même si l'Église, par les religieuses surtout, assurait des services (santé, formation féminine) auprès de la population marocaine, les liens avec les musulmans étaient bien distants. Cependant des personnalités comme le P. Albert Peyriguère (du diocèse de Bordeaux) ou le P. Charles-André Poissonnier (franciscain), disciples de Charles de Foucauld, vivaient une présence amicale au milieu des Berbères (dans l'Atlas marocain). Dans un souci de vivre une plus grande proximité avec tous, des franciscains aussi se formaient à la langue arabe et à l'islamologie.

Au moment de l'indépendance, en 1956, les deux vicariats apostoliques devinrent archidiocèses. Mais très vite le nombre de chrétiens diminua, beaucoup rentrant en Europe. En 1973 (à la suite des attentats de Skhirat et de Kénitra), la marocanisation des terres, des commerces et des entreprises accéléra le nombre de départs… Et beaucoup d'églises durent fermer. De cette époque restent dans les grandes villes ceux que nous appelons les « pieds-noirs », nés au Maroc et restés dans ce pays qu'ils aiment et où ils ont leurs entreprises, certains de leurs enfants ayant pris le relais. Ces familles sont une partie de la communauté catholique actuelle qui se manifeste en particulier à l'occasion des grandes étapes de la vie ou des grandes fêtes de l'année liturgique.

Un nouveau visage d'Église

L'Église trouva un autre visage dans les années 1960-80 avec la présence nombreuse des coopérants travaillant surtout dans l'enseignement public et la santé. C'étaient souvent des jeunes, quelquefois en famille, qui ont dynamisé les communautés en cherchant à vivre un vrai dialogue avec des amis musulmans. Même si de nombreux coopérants vivaient en ville, ils étaient aussi présents en zone rurale. Mais ce groupe a disparu avec l'évolution de l'enseignement et l'arabisation progressive de tous ces postes.

En 1993-1995, un synode diocésain a cherché à répondre à la question : « Quelle Église au Maroc aujourd'hui ? » La préparation et le déroulement de ce synode suscitèrent beaucoup d'enthousiasme et de dynamisme, et permirent de donner une âme commune au diocèse avec des orientations qui concernaient à la fois la vie des communautés et le témoignage à porter dans le pays. Il ne s'agit pas de nous compter, mais aujourd'hui nous devons être une communauté chrétienne de 30 000 personnes venant de 90 pays différents !

Une nouvelle donne, les migrants

Mais depuis lors, notre Église a encore changé de visage avec l'arrivée progressive des étudiants subsahariens venant poursuivre leurs études en français dans les facultés ou instituts dans l'une des 17 villes universitaires du Maroc. Ils sont arrivés au Maroc à cause de difficultés dans certains de leurs pays et parce que l'Europe a fermé doucement ses frontières. Ils sont actuellement majoritaires dans nos communautés chrétiennes ; ils donnent un témoignage de vie de foi et de sérénité qui dynamise toute la communauté. Dans certaines villes, ils constituent la totalité de la communauté et s'ils n'y étaient pas présents, il n'y aurait plus de vie chrétienne.

D'autres subsahariens sont aussi présents et certains depuis plusieurs années, ce sont des migrants clandestins. Ils sont pris au piège du Maroc, ne pouvant aller plus avant vers l'Europe, sinon

en prenant de très grands risques. Ne voulant ou ne pouvant plus retourner en arrière vers leurs pays d'origine, ils restent là. Jusqu'en 2005 le Maroc était considéré comme un pays de transit vers l'Europe ; mais il est devenu désormais une souricière.

Apporter sa pierre à la rencontre

Pour être complet, il faut mentionner aussi plusieurs autres catégories de chrétiens : les « expatriés », surtout dans les grandes villes. Européens pour la plupart, ils sont venus pour leur travail au sein d'entreprises multinationales et souvent avec leurs familles quand il y a la possibilité de scolariser les enfants jusqu'à l'université dans des écoles internationales, et dans des conditions de sécurité satisfaisantes. Ils sont de passage pour quelques années. Dans plusieurs villes, les Philippins forment des communautés très vivantes. Il y a aussi les membres permanents de nos communautés que sont les épouses chrétiennes de Marocains. Elles continuent de vivre leur vie chrétienne au sein de leurs familles musulmanes et ont une place importante dans nos communautés.

Beaucoup de membres de nos communautés chrétiennes s'engagent aussi dans des associations civiles marocaines qui se responsabilisent dans l'éducation informelle, la promotion des femmes, l'alphabétisation, l'accueil des handicapés… ou des cas sociaux. C'est une manière de partager sa foi, sans le dire, mais en travaillant ensemble. Ces associations ne sont pas sous la responsabilité directe de l'Église, mais nous apportons ainsi notre pierre à la rencontre. D'une façon plus institutionnelle, la « Caritas » où travaillent ensemble chrétiens et musulmans, accompagne nombre de ces associations. Elle a créé une structure propre pour l'accompagnement des migrants subsahariens qui ne savent plus comment « continuer leur route ». Là encore, la « Caritas » ne veut pas rester renfermée sur elle-même ; elle travaille en réseau avec des associations marocaines.

L'éducation, une situation originale

Notre communauté ecclésiale vit aussi une réalité originale au niveau de l'éducation. Il y a une vingtaine d'années – au départ des congrégations de religieux et religieuses – au lieu de fermer les écoles, l'Église a su passer à la marocanisation. Ainsi, aujourd'hui, avons-nous 14 000 élèves répartis sur 15 établissements scolaires, pratiquement tous musulmans ainsi que la majorité du corps enseignant et de la direction. Et nos écoles continuent à s'appeler « École Notre Dame » ou « École Charles de Foucauld »... Un prêtre est chargé à plein temps de la coordination et de la formation permanente dans ces écoles. Une unité se fait autour d'un projet éducatif commun que nous avons élaboré, musulmans et chrétiens ensemble. Aussi bien les enfants que les enseignants sont fiers d'appartenir à « l'Enseignement Catholique au Maroc ». Ce signe de l'éducation est un signe qui marque car nos écoles sont pleines, et en cinq ans nous avons construit trois collèges. Nous faisons tourner nos écoles sur fonds propres : ni l'État, ni les ambassades ne nous aident. Mais c'est un beau lieu de dialogue islamo chrétien, sans chrétiens !

L'internationalité en pastorale

Au cours de ces dernières années, dans le presbyterium et les communautés de religieuses, des jeunes sont arrivés venant d'Afrique subsaharienne, de l'Inde ou de Corée. Aussi nos communautés d'agents pastoraux sont-elles très internationales et ce n'est pas toujours très facile de « faire communauté » avec la diversité des cultures d'origine. Ainsi certains vieux fidèles européens ont eu du mal à accepter dans nos liturgies le dynamisme des chorales africaines ! Les relations entre milieux sociaux aussi divers (étudiants vivant souvent dans la précarité et expatriés ou retraités européens à la vie facile) ne sont pas évidentes ; souvent on se salue en entrant ou sortant des églises mais on en reste là. Cependant, dans les plus petites communautés, des liens d'amitié se tissent et une coresponsabilité se met en place pour la vie communautaire.

Le fait que les étudiants viennent de presque tous les pays d'Afrique subsaharienne, surtout de pays francophones mais aussi lusophones, anglophones et hispanophones, permet aussi que les communautés chrétiennes soient de beaux lieux de découverte mutuelle. Ainsi chaque été, des sessions de formation, dites « Universités d'été » rassemblent à chaque fois une centaine de jeunes appartenant ordinairement à plus de dix nationalités différentes. Une semaine de vie commune permet de nombreux échanges et cette expérience de vie fraternelle est bien un des premiers fruits de ces sessions, alors que cet aspect n'avait jamais été envisagé en tant que tel au point de départ. Notre Église permet ainsi cette vie communautaire où chacun peut s'exprimer avec son passé, sa culture et sa vie ecclésiale. Et l'enrichissement est très grand quand un Malgache partage sa vie chrétienne avec un Angolais, un Sénégalais et un Tchadien. Un certain nombre des ces jeunes sont conscients qu'ils peuvent recevoir dans notre Église la formation dont ils ont besoin pour être les cadres chrétiens dans l'Afrique de demain. Apprendre à lire la Bible alors que la tentation du fondamentalisme est vite présente est nécessaire comme aussi la découverte de la doctrine sociale de l'Église. Mais pour la plupart, il n'y a que la messe du dimanche parce que les études universitaires sont trop prenantes.

Quel témoignage ?

Il est bien difficile de savoir quel est le témoignage que portent nos communautés chrétiennes dans ce pays musulman. Il y a certainement une évolution obligée dans la perception du monde chrétien du fait que le terme « chrétien » était synonyme d'européen. Or les sorties de messes avec la diversité des participants montrent bien que l'Église n'est pas seulement européenne mais vient de tous les continents. Ainsi, beaucoup de Marocains pour qui tous les Africains noirs étaient musulmans découvrent qu'il y a aussi un grand nombre de chrétiens parmi eux. Malgré le racisme et le harcèlement religieux qu'ils subissent (le questionnement n'est jamais loin : « Pourquoi n'êtes-vous pas musulmans ? »), c'est bien leur manière de vivre au milieu de leurs copains marocains musulmans qui peut poser question à certains d'entre eux. En arri-

vant, ils sont souvent un peu désemparés parce que leur expérience de la rencontre interreligieuse dans leurs pays d'origine, en Afrique subsaharienne, est tout autre et très tolérante. Le temps d'adaptation ici est souvent difficile et bloque les efforts d'ouverture et de dialogue.

Au nom du Christ…

Ainsi sont nos communautés chrétiennes, dispersées dans ce pays qui nous accueille comme étrangers : présence discrète dans la vie du pays, présence amicale avec beaucoup de Marocains. Les communautés évoluent et se renouvellent, disons-nous souvent, d'un quart tous les ans. L'Église cependant continue d'être présente et nous sommes heureux de vivre dans ce pays, avec la seule certitude, comme nous disait Jean-Paul II lors de son passage à Casablanca en 1985, que « ce qui reste toujours, c'est le témoignage d'amour que nous aurons donné au nom du Christ ».

André Joguet

Études interculturelles, vol. 4

Le volume 4 de la revue *Études interculturelles* (2011) prolonge la réflexion entamée dans le vol. 3 (cf. *Spiritus*, n°201, 2010, p. 494-495). Les auteurs proposent une approche fondamentale sous l'angle de la diversité culturelle, ce qui doit conduire à une meilleure connaissance, une intégration et une valorisation des minorités dans le monde.

Au Cambodge, témoignage et communauté

François Ponchaud

François Ponchaud est prêtre de la Société des Missions Étrangères de Paris (MEP). Il est connu pour ses ouvrages et publications sur le Cambodge où il a commencé à travailler dès 1965. Après avoir été longtemps Vicaire général du diocèse de Kompong Cham, il réside actuellement à Phnom Pen s'investissant dans nombre d'activités socio-culturelles et spirituelles, en particulier le dialogue interreligieux.

Dans la première partie des Actes des Apôtres, plus souvent que des personnalités, c'est une communauté qui témoigne du Christ Vivant : celle des douze réunis dans la prière, celle des trois mille premiers baptisés, la communauté réunie chez Marie, mère de Marc, celle des « frères » qui suivent « la Voie », etc. Au Cambodge, le terme « Église » est traduit par « Illustre (divine) Communauté », littéralement « ceux-qui-marchent-ensemble ». Ce ne sont pas uniquement des individus, si saints soient ils, qui sont témoins, mais l'Église communauté, en tant que telle, qui témoigne de sa foi.

Khmers et catholiques à la fois, un élan prometteur

De nombreux défis ont du être relevés depuis la renaissance de l'Église du Cambodge, à partir de 1990. Pendant plus d'un siècle et demi, l'Église s'était en effet presque totalement confondue avec la communauté d'immigrés vietnamiens au point que les

Cambodgiens, jusqu'en 1970 (et même après), la désignaient d'un mot vietnamien. Quand on connaît les sentiments pour le moins peu cordiaux que vouent les Khmers aux Vietnamiens, présenter le visage d'un Christ attirant relevait donc de la gageure. Cette hypothèque sociologique héritée de l'histoire a été douloureusement levée en 1970 par l'expulsion de la communauté vietnamienne vers sa patrie d'origine au début de la guerre civile. Pendant les cinq ans qui ont suivi, les quelques milliers de Khmers chrétiens du Cambodge se sont retrouvés, presque avec surprise, être à la fois khmers et catholiques. La communauté chrétienne a alors entrepris un important effort d'acculturation : collaboration étroite avec le gouvernement pour l'aider dans l'aide aux victimes de guerre, début de réflexion sur les rapports entre bouddhisme et christianisme, début de composition d'ouvrages religieux en langue khmère, formation de quelques responsables khmers, etc. Présence humble auprès des plus pauvres, notamment des lépreux.

Déjà en 1967, deux prêtres, dont un Cambodgien, chargés de la paroisse de Battambang, avaient pris l'initiative de fêter la Toussaint le jour où les Khmers célébraient les morts : joie et bonheur des chrétiens qui ne se retrouvaient plus exclus de la société en ce grand jour de fête qu'aucun Khmer digne de ce nom ne peut manquer de célébrer. Par la suite, l'évêque du Cambodge, puis le Vatican, ont pris à leur compte cette heureuse initiative et donné toutes les autorisations nécessaires. Le Nouvel an khmer, les 13-14 avril, a lui aussi le droit d'être fêté solennellement dans l'Église. Certains prêtres ont essayé d'adapter quelques rites traditionnels de la fête, pour permettre de s'insérer davantage dans la joie populaire.

Mais « trois ans, huit mois et vingt jours » de régime khmer rouge, puis 10 ans d'occupation vietnamienne ont stoppé cet élan prometteur, supprimant les élites, rasant les institutions d'Église, ramenant la communauté au « tout petit reste » qui a tenu bon le cap de la foi, d'abord individuellement, puis progressivement en communauté.

Une Église au visage résolument khmer

Avec le retour à la paix, la communauté chrétienne de Phnom Penh eut à cœur de se montrer résolument « khmère ». C'était une question de survie : il lui fallait se démarquer du régime d'occupation vietnamienne, pour ne pas être taxée d'être membre d'une communauté étrangère. Désormais, durant la liturgie dominicale, fidèles et prêtres sont assis sur des nattes, comme à la pagode, un effort a été tenté pour khmériser la décoration : chemins de croix dessinés à la khmère, statue de Marie comme une paysanne khmère ou comme une *apsara*, lectures, liturgie, chants et psalmodies typiquement khmers. Jusqu'à nos jours, les directives épiscopales demandent même aux communautés vietnamiennes, qui forment les deux tiers des membres de l'Église mais beaucoup moins nombreuses qu'auparavant, d'adopter un visage tant soit peu khmer. Difficile conversion ! Ainsi le « regardant » se sent-il un peu moins étranger dans cette religion venue d'ailleurs.

À Svay Rieng, par exemple, dans une province proche du Vietnam, la petite communauté chrétienne formée essentiellement de Vietnamiens et de métis khmero-vietnamiens, devait obtenir une autorisation pour célébrer le culte dominical. Les autorités ne se pressaient pas d'accorder ce papier essentiel, jusqu'au jour où le préposé de l'administration se rend dans le local qui servait de lieu de culte. Quelle est sa surprise de voir le chemin de croix en style khmer affiché le long des murs : « Ah ! vous respectez notre culture ! Alors aucun problème ! » L'autorisation fut accordée sur le champ.

L'acculturation, jusqu'où aller ?

Un peu partout, des églises sont construites en style khmer : plusieurs églises du diocèse de Battambang, quelques-unes dans le diocèse de Phnom Penh, à Takéo notamment, plusieurs dans le diocèse de Kompong Cham. Spécialement celles de Koh Roka et de Chamlak épousent résolument les caractéristiques de l'architecture khmère, avec toits à plusieurs plans (en évitant toutefois les toits à trois plans qui correspondent de trop près à la cosmologie

bouddhique des trois étages du monde). Les toits sont ornés de queues de dragon, motif décoratif signifiant la fécondité, mais qui a perdu son sens religieux. Croix en forme de lotus, placée sur la façade et non sur le toit, ce qui serait signe de domination, pas de crucifié sur cette croix, pour répondre à l'objection de bouddhistes : « Pourquoi honorez-vous un Dieu mort ? ». Effectivement, ces bouddhistes nous renvoient à la vérité de la foi : le Christ est mort sur la croix, certes, « scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs », mais, maintenant, il est vivant ! D'ailleurs, en Occident, la représentation de Jésus en croix date essentiellement des grandes pestes du XIVe siècle. Décoration intérieure et extérieure à la khmère qui fait dire à des villageois : « Jésus est l'un des nôtres ! On se sent bien chez vous, parce que l'on est chez nous ! ». Jusqu'où aller dans cette « acculturation » lancée essentiellement par des prêtres étrangers ? La représentation d'un Christ enseignant assis sur une fleur de lotus, dans la position proche de celle de Bouddha, a posé problème aux autorités vaticanes, mais aussi à certains chrétiens khmers : « Je ne me suis pas faite chrétienne pour continuer à honorer le Bouddha », dit une jeune fille de 22 ans ! Il faut prendre la liberté d'essayer, et ne pas avoir peur a priori des critiques hiérarchiques, pour chercher, en tâtonnant, un style qui convient. Certes, dans la logique de la croix, tous les symboles doivent mourir, pour recevoir une nouvelle vie, les adapter sans discernement peut aboutir à des impasses.

Un effort relativement limité d'insertion d'éléments culturels locaux dans la liturgie a introduit occasionnellement des danses dans les célébrations : les nouveaux baptisés sont parfois accueillis dans l'église par une danse de bienvenue et de bénédiction. La communion est parfois suivies de danses sacrées, etc. La tentation pour certains est de faire de l'archéologie et d'adopter des rites que les bouddhistes souvent ne comprennent plus ou qu'ils abandonnent progressivement. Là encore pas de doctrine a priori, mais liberté pour des initiatives.

Le chemin de l'annonce de la Bonne Nouvelle

Certes, les Khmers ne deviendront pas chrétiens pour autant, mais ils se sentent reconnus dans leur culture, leur vie a de la valeur.

N'est-ce pas le début d'une annonce de la Bonne Nouvelle ? Peu à peu, l'Église fait partie du paysage. Pour la plupart des Khmers de la campagne, il est évident que les chrétiens sont venus détruire la culture khmère et le bouddhisme ! Certains groupes chrétiens anglo-saxons semblent leur donner raison par leur prosélytisme agressif. En fréquentant les moines bouddhistes, qui sont devenus pour un certain nombre des amis, en ne boudant pas les fêtes de la pagode, en essayant de réfléchir sincèrement sur l'apport que le bouddhisme peut apporter dans l'expression de la foi chrétienne, les prêtres étrangers, désamorcent quelques incompréhensions héritées de plusieurs siècles.

Réfléchir aux motivations profondes

Plusieurs fois, lors de « synodes » qui rassemblaient les responsables des diverses communautés, nous avons réfléchi sur les rapports entre foi chrétienne et bouddhisme. Plusieurs posaient des questions très simples mais vitales pour eux : peut-on fréquenter la pagode ? peut-on se prosterner devant les moines comme le font les bouddhistes ? peut-on participer à une cérémonie bouddhiste pour les morts bouddhistes de notre famille ? peut-on brûler des bâtonnets d'encens ? Tout autant de questions qui peuvent paraître anodines, mais qui touchent au fondement de la foi chrétienne et son expression dans une culture globalement marquée par le bouddhisme. C'est la version khmère des problèmes que les chrétiens de Corinthe posaient jadis à Paul, et auxquels il a répondu dans sa première lettre au Corinthiens, du chapitre 8 à 11, en énonçant quelques principes que nous avons longuement méditées : solidité de la foi, amour et respect du faible dans la foi. Plus que de donner des directives précises ou de brandir des interdictions, nous avons poussé chacun à réfléchir sur les motivations profondes de ses propres actes : « Quand je pose tel acte, quand je me prosterne devant le moine, quand je brûle des bâtonnets d'encens, quand je participe à une cérémonie funèbre d'un membre de ma famille bouddhiste, quels sont mes sentiments au plus profond de mon cœur ? Désir de gagner des mérites, selon les principes bouddhiques, ou désir de montrer ma solidarité, d'honorer le Père de tous les hommes, de toutes les cultures et de

toutes religions ? Peu à peu, avec beaucoup de tâtonnements, se forme un esprit de tolérance, basé sur la foi et l'amour. Témoignage d'une communauté en tant que telle.

Parfois nous avons été trop rapides dans notre désir d'adaptation. Par exemple, depuis les années 70, avant la messe, nous avons pris l'habitude de brûler des bâtonnets d'encens devant l'autel ou devant le cierge pascal, comme le font les bouddhistes devant Bouddha. Or, pour un bouddhiste, l'une des premières difficultés qui l'oppose à la religion chrétienne est précisément celle de ces bâtonnets d'encens : « Peut-on brûler des bâtonnets d'encens dans la religion chrétienne ? » Un peu naïvement, en Occidentaux, nous pensions que brûler des bâtonnets d'encens était la manière khmère d'honorer le Bouddha ! Or quand nous prenons le temps d'interroger les chrétiens, même des chrétiens de souche, ils nous disent que c'est pour évoquer les ancêtres et les morts ! C'est un peu comme vouloir demander à des Français d'honorer le Christ avec des chrysanthèmes, fleurs de la Toussaint ! Nous avons donc à christianiser cette pratique khmère par une explication adaptée.

L'attention aux plus pauvres, expression de la foi

Les non-chrétiens des premiers siècles disaient des chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ». Sans gommer les difficultés internes des communautés chrétiennes toutes neuves du Cambodge, on peut cependant faire cette même constatation que Tertullien en son temps. Il est tentant, pour des chrétiens vivant assez souvent au seuil de pauvreté, de considérer les biens de l'Église, surtout l'argent des prêtres étrangers, comme leurs biens propres et de vouloir se les attribuer de préférence aux pauvres ! La tentation était particulièrement forte au début des années 1990, quand le Cambodge émergeait du désastre khmer rouge. Dès cette époque, les communautés étaient organisées autour de trois comités : comité de célébration de la foi, comité de transmission de la foi, et un comité improprement appelé « comité d'entraide ». Ce dernier était chargé de motiver la communauté pour prendre soin des plus pauvres. Non seulement des plus pauvres de la communauté chrétienne, mais surtout de la communauté humaine qui l'en-

toure. Par exemple à Phnom Penh, le responsable de la paroisse affectait 80% des recettes de la paroisse aux non-chrétiens, et 20% aux chrétiens, très minoritaires dans la communauté nationale (0,01%). Signe difficile à faire admettre par les chrétiens, mais expression d'une foi concrète. De même, durant cette époque difficile économiquement, aucun poste de catéchiste n'était rémunéré : les chrétiens transmettaient leur foi parce qu'ils en avaient la volonté, ou bien elle ne se transmettrait pas. Ainsi la communauté était-elle renvoyée à ses propres responsabilités. Les temps ont changé, la situation économique s'est largement améliorée, et cette décision devrait être aménagée, mais l'esprit doit être sauvegardé : c'est la communauté qui transmet la foi, non des individus.

Pratiquer une aide en principe désintéressée

Chaque communauté chrétienne anime donc un comité chargé de l'entraide des plus pauvres qui peuvent recevoir des soins médicaux, aide à l'enseignement des enfants, divers travaux de développement. Cette aide est en principe désintéressée : nous aidons les pauvres parce qu'ils sont fils et filles de Dieu, non pour les attirer à l'Église. Tous les pasteurs ne partagent peut-être pas forcément ce point de vue, et voudraient bien accorder une aide « rentable » pour le nombre des baptêmes ! C'est un fait que la plupart des gens des campagnes sont devenus chrétiens parce qu'ils ont été aidés par l'Église. On peut citer d'innombrables témoignages en ce sens : « J'étais malade, la communauté chrétienne m'a aidé. Ensuite, pour remercier les chrétiens, je suis allé assister à leurs cérémonies. J'ai trouvé que ce qu'ils vivaient était intéressant, j'ai demandé à connaître cette religion, et suis devenu chrétien » ; « Autrefois, je pensais obtenir quelque chose de l'Église, maintenant, au contraire, c'est moi qui aide les plus pauvres ». « Au début, je voulais que mon fils puisse continuer ses études. Alors j'allais à l'Église. Maintenant, après quatre ans, je me suis aperçu que l'Église aidait tout le monde, pas seulement ceux qui étaient chrétiens ou qui voulaient le devenir. Et puis, surtout, j'ai compris que l'Église nous donnait un message : votre vie a de la valeur. Elle voulait que nous soyons des hommes debout, et non des mendiants », dit un responsable actuel d'une petite communauté.

Un long temps de purification des motifs est donc nécessaire, par un cheminement patient avec le « regardant ». Malgré toutes les précautions, certains en sont restés à leur idée première, et quittent l'Église quand ils s'aperçoivent qu'ils ne seront pas privilégiés dans les aides apportées.

Le Cambodge doit être le second pays par rapport au nombre d'ONG y travaillant. Parmi ces ONG bon nombre sont chrétiennes, dont une quinzaine d'ONG internationales catholiques. Doit-on cacher sa foi dans sa poche quand on aide, ou peut-on l'exprimer ouvertement ? Vaste débat. Dans une mentalité de peuple rendu à la mendicité par tant d'années de troubles, la tentation est grande d'utiliser notre puissance financière pour attirer à nous et à l'Église. C'est ce que font généralement les ONG d'Outre-Atlantique, avec des résultats numériques qui se veulent impressionnants. Mais est-ce l'esprit de Jésus qui renvoie tout homme, toute femme à sa liberté ? Les ONG anglo-saxonnes, malgré leur prosélytisme agressif, ont eu pour effet de donner droit de cité au christianisme que désormais on ne peut plus ignorer. Cependant, ces pratiques peu respectueuses de la personne et de la culture khmère engendrent de nombreux réflexes de rejet par le peuple khmer, et spécialement des bouddhistes convaincus, se sentant mis en danger par cette agression culturelle et religieuse. Seule la charité désintéressée est le signe de l'amour concret du Père pour ses filles et ses fils de toutes races et de toute religion.

Les écoles maternelles séduisent beaucoup de parents et de gens de l'administration locale : les enfants sont polis, apprennent à saluer, à remercier, ils pratiquent une hygiène élémentaire, et sont souvent l'occasion d'éduquer leurs parents. Ainsi, dans les villages pauvres, les écoles maternelles dont les monitrices sont le plus souvent des non-chrétiennes et la totalité des enfants des non-chrétiens, contribuent au rayonnement social de l'Église. Les enfants ont conscience que leur vie a de la valeur, et sont témoins de cette conviction auprès de leurs parents. Par les enfants une éducation à l'hygiène personnelle et publique est entreprise auprès des mamans qui n'ont jamais reçu d'éducation d'aucune sorte.

Une vie communautaire qui interroge

Le mode d'organisation et de relations internes à la communauté interroge. Comme on l'a dit plus haut, chaque communauté est en principe – du moins pour les plus importantes – organisée autour de trois comités. Chaque comité jouit d'une assez grande liberté pour organiser son action, et le prêtre se veut être le fédérateur plus que le chef qui dirige tout. Un chef de village disait un jour au prêtre chargé de la paroisse de Koh Roka admirer cette organisation, où les chefs ne sont pas tout-puissants, comme dans l'administration cambodgienne. Ce nouveau mode de vie des chrétiens l'intéressait. Devant l'honnêteté des comités d'entraide ou des responsables de projets de développement au service des plus pauvres, qui osent parfois refuser des aides concrètes aux chefs de villages tout-puissants (installation de WC, installation de biogaz, etc.), peu à peu la petite corruption au niveau local recule : « L'administration ne nous demande plus rien car, disent les fonctionnaires, vous nous avez beaucoup aidés ». Goutte d'eau dans un océan ou microbe de l'amour qui envahira un jour le corps tout entier ? Peut-être.

Catholicité au service des plus démunis

Le rayonnement de la communauté catholique dépasse largement le nombre de ses membres khmères qui s'élève seulement à une dizaine de milliers. Si la présence de nombreux prêtres, religieux et religieuses, agents pastoraux venant de l'étranger peut masquer le témoignage de l'Église cambodgienne, la faisant trop souvent percevoir comme une ONG venue de l'étranger et chargée de distribuer des aides, pour les chrétiens, cette présence est vécue comme une expérience concrète de la catholicité de l'Église : « Nous sommes entrés dans une grande famille, nous avons des frères et des sœurs du monde entier », disaient plusieurs nouveaux chrétiens lors d'une réunion d'évaluation après plusieurs années qui ont suivi leur entrée dans l'Église. À l'extérieur des communautés, le témoignage de ces ONG donne un visage humanitaire de l'Église, avec tous les risques de confusion que cela comporte. L'Église n'est pas qu'une ONG, mais propose une vision

de la personne humaine : tout homme, toute femme, tout enfant, est visage de Dieu et sa vie a de la valeur. Le diocèse de Battambang s'est transformé, apparemment, en une vaste ONG au service des plus pauvres, spécialement des handicapés. On peut s'interroger sur ce visage d'une Église dispensatrice de biens matériels, mais Bouddha et Jésus n'ont-ils pas commencé à libérer l'être humain de sa souffrance physique et sociale ? On ne peut être que séduit par le climat de fraternité et d'amour qui règne dans ce diocèse. C'est sans doute une forme qu'a prise la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ venu montrer l'amour inimaginable du Père.

Proposer son apport à la culture de la paix

L'administration semble intéressée par le côté caritatif et intellectuel de l'Église. Plusieurs fois par an sont organisées des réunions entre les représentants des différentes religions présentes au Cambodge : bouddhisme, christianisme avec sa composante protestante, islam, bahaï, etc. On y réfléchit sur l'apport de chacun à la culture de paix. En 2009, le thème de la rencontre portait sur l'apport des différentes religions dans la construction d'une société de justice. Les bouddhistes ont insisté sur la miséricorde-compassion qui devrait imprégner les rapports humains, les évangéliques de tous bords y sont allés de leurs versets bibliques, le prêtre catholique, cambodgien, est venu avec un extrait de la doctrine sociale de l'Église du XIX^{e} siècle à Vatican II. Il comparait la situation socio-économique de la fin du XIX^{e} siècle européen à celle du Cambodge actuel : des capitalistes construisaient alors des usines dans les villes, les paysans quittaient leurs campagnes pour venir y travailler. Ils étaient exploités comme le sont les ouvriers et ouvrières cambodgiens de nos jours, faute de législation adaptée régulant les appétits des puissants. Après bien des tâtonnements, l'Église a progressivement créé une doctrine sociale adaptée à la situation évolutive du monde ouvrier, jusqu'à Vatican II et la récente encyclique *Caritas in veritate* de Benoît XVI. Beaucoup de fonctionnaires ont été séduits par cet exposé de quelques pages : l'Église en tant que telle avait un corpus de doctrine sociale qu'elle

ne cherchait pas à imposer, mais à proposer au monde et aux hommes de bonne volonté.

Envoi

C'est plus profondément que les communautés chrétiennes se doivent de porter témoignage, dans la réflexion et la formulation de leur foi selon les schèmes bouddhistes. Dans les campagnes cambodgiennes, un peu moins dans les villes, il faut du courage, parfois même de l'héroïsme, pour devenir chrétien. Comme Abraham, les catéchumènes doivent quitter « la maison de leur père », leur famille pour entrer dans une autre communauté, et ce parfois au sens littéral du terme. Ils sont victimes de quolibets pour avoir « trahi la religion de leurs ancêtres », avoir « adopté une religion étrangère », etc. Un gros effort reste à faire pour permettre de combler l'énorme fossé qui sépare la culture khmère et la culture judéo-chrétienne ! C'est en formant les catéchumènes qu'apparaît avec acuité combien l'expression de la foi chrétienne est redevable de la culture méditerranéenne où elle s'est développée presque exclusivement durant seize siècles ! Un retour profond aux Écritures, relues en communauté, une connaissance approfondie de l'histoire de l'Église qui a su s'adapter aux différentes cultures qu'elle a rencontrées sur son chemin, peuvent permettre des initiatives théologiques, menées avec la liberté des enfants de Dieu, conduits par son Esprit. Courage et détermination, humilité et fidélité (à Qui ou à quoi ?) permettra d'œuvrer à ce vaste chantier, encore trop peu initié.

François Ponchaud

Communautés en mission amérindienne

Annick Bach

Annick Bach est religieuse, membre de la Congrégation de la Divine Providence de St Jean de Bassel. Missionnaire en Équateur depuis 29 ans, en pastorale dans le monde indien. Elle a fait ses études de théologie et d'ethnologie à Strasbourg. A. Bach est la déléguée des missionnaires français en Équateur pour le Pôle Amérique latine de la Mission universelle de l'Église de France.

Désirs de faire le bien à pleines mains, de semer la Parole,
par tous les chemins, par toutes les distances, par tous les coins ;
par les terres prégnantes de promesses et par les terres arides,
par les mers, les fleuves, les déserts, les vallées, les montagnes…
Dans les cordillères peuplées de l'Amérique…

Seigneur, pourquoi as-tu allumé en moi cette flamme ?
Désires-tu, veux-tu qu'elle me consume en silence
comme ton humble lampe ?
Veux-tu que je m'en aille où que je reste,
que j'élève ma voix ou que je ne dise rien ?...
Seigneur tes désirs me brûlent ; ils brûlent mes entrailles.

Cet extrait du poème « Ansias » de Mgr Leonidas Proaño, (1910-1988), évêque de Riobamba en Équateur, nous situe au cœur de la dynamique missionnaire qui anime, depuis Vatican II et Medellin, le cheminement des communautés chrétiennes latino-américaines. Les paroles de feu de Mgr Gonzalo López Marañon font écho à ces désirs ardents en faisant la relecture de Lc 24, 13-19, alors qu'il vient de laisser son vicariat de

Sucumbíos dans la tempête soulevée par les Hérauts de l'Évangile qui lui ont succédé. Il souligne le point de départ : « L'Évangile, c'est cela : un chemin et cheminer toujours… il n'y a pas de mission valable si nous ne nous mettons pas en route et si Jésus lui-même ne marche pas avec nous […]. Qu'adviendra-t-il si l'Église ne réalise pas sa mission, en route ? Jésus a dit : "Allez, (c'est-à-dire marchez,) et faites des disciples de toutes les nations". Cette injonction suscite une Église en route et missionnaire »[1].

L'Église équatorienne a eu le bonheur de connaître ces deux prophètes. Ils ont marché et marcheront toujours avec le peuple pauvre et les peuples indigènes. Ils ont su écouter l'autre qui parle ou faire silence quand il ne parlait pas. Ils ont su découvrir son univers, son temps, son histoire, son langage, sa culture et sa foi. Tels des phares dans les intempéries, les situations déroutantes, ils sont les témoins qui nous remettent en mémoire : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant quand il nous parlait en chemin ? »

Avec eux et en écoutant des voix multiples s'élever en Amérique latine, nous, communauté de la Divine Providence, nous avons rejoint, il y a 30 ans, les sentiers de la mission de l'Église en Équateur. Nous nous sommes engagées en suivant l'itinéraire évangélique de l'envoi et de la communauté vécus comme incarnation et libération. Itinéraire fondé dans la relation trinitaire, dévoilée en Christ par son enracinement existentiel et son amour jusqu'à l'extrême. Le *Document d'Aparecida* (DA), en continuité avec les autres documents des Conférences épiscopales latino-américaines et des Caribes, nous invite à poursuivre sans crainte le chemin tracé ou effacé, comme des pèlerins en quête d'identité et en recherche de liberté.

L'envoi : des chemins pour tous, faits ensemble

Jésus, l'envoyé du Père, « nous introduit dans le mystère de la vie trinitaire par l'Esprit. Tout passe par le Christ qui se fait chemin, vérité et vie » (*Conférence de Saint-Domingue* – SD, 121). Jésus envoie ses disciples par toute la terre, à tous les peuples : « Comme le

[1] Gonzalo López Marañon, *Experiencia Misionera en el Continente Americano,* Quito, Conferencia en la Universidad Andina Simón Bolívar, 2011, p. 1.

Père m'a envoyé moi aussi je vous envoie » (Jn 20, 21). Ces paroles fondent la nature missionnaire de l'Église. Tout chrétien baptisé au nom du Père, du Fils et du St Esprit est un envoyé qui reçoit l'ordre de la mission avec le trésor de l'Évangile, au service du Royaume. C'est la raison d'être de l'Église, c'est le fondement de son identité comme l'a rappelé Vatican II : « L'Église, peuple de Dieu en marche est missionnaire par sa nature » (AG, 2). Elle-même « naît de la rencontre transformatrice avec le Ressuscité qui incite les disciples (hommes et femmes) à transmettre le vécu, et renaît à chaque fois qu'elle réussit à partager la joie expérimentée et le rêve entrevu en cherchant de nouveaux espaces qui leur exigent de réinventer leur vie »[2].

En Amérique latine, le chemin parcouru, jalonné par des prises de conscience successives, a suscité l'élan de communautés religieuses et de laïcs vers les appauvris, vers les peuples indigènes et afro-américains à partir d'une perspective théologique et pastorale, développée par les Conférences épiscopales et les Congrès missionnaires. Les peuples en marche, déplacés par les guerres civiles, les désastres économiques et écologiques, les problèmes et l'exclusion causée par la globalisation (cf. DA, 128), constituent la grande majorité du continent et de nouveaux visages de pauvres émergent sans cesse (cf. DA, 402). Ce sont ces peuples concrets, marginalisés ou exclus par la logique du système néolibéral qui sont signes du Royaume. Ils appellent encore et toujours à une option préférentielle et constituent un moment propice pour le continent (cf. DA, 91). Ils sont les protagonistes de leur destin et de leur histoire. En tant que communautés chrétiennes, « ceux du chemin », disciples et missionnaires, tracent de nouveaux sentiers à partir de la réalité qui défie et menace leur vie et la vie du cosmos (cf. DA, 90-91). Nous marchons avec eux.

Je crois en Dieu communautaire

En Équateur, Mgr Proaño a ouvert des pistes. Ses écrits et les montages audiovisuels réalisés restent des témoignages boulever-

[2] Lucas Cerviño, *Otra mission es possible,* Bolivia, Itinerarios, 2010, p. 60.

sants de la réalité vécue. Arrivé au soir de sa vie, il s'interroge et répond : « Qui a donné sens à ma vie ? La communauté chrétienne. Je crois en Dieu communautaire et aux pauvres et opprimés… Je me suis fait disciple des pauvres, de cette grande université du peuple... L'amour et le respect des Indiens font partie de ma propre existence, pour cela je n'ai jamais voulu être un traitre des pauvres »[3]. Sous son impulsion sont nées l'Équipe Missionnaire Itinérante du diocèse de Riobamba que nous avons intégrée en arrivant dans le diocèse de Riobamba, et l'organisation des Missionnaires Kichwa. La dynamique missionnaire, au centre de la pastorale du diocèse, s'est étendue aux peuples indigènes du pays à travers l'organisation des Serviteurs de l'Église Catholique des Nationalités Indigènes de l'Équateur (SICNIE) qui anime la pastorale des communautés. Ouvert au risque et à l'aventure, le pasteur a osé confier l'évangélisation aux pauvres, hommes et femmes de la base, baptisés qui ont lu et relu ou écouté leur histoire dans la Bible. Même analphabètes, ceux-ci sont devenus catéchistes dans leurs communautés qui les ont choisis pour leur sagesse et leur spiritualité. Cet envoi est pour tous source de joie qui fait découvrir avec un regard neuf leur vie et les investit de force pour réfléchir, intégrer le nouveau, partager la Bonne Nouvelle avec les autres et lutter pour défendre leurs droits. L'envoi fait de chacun « un apôtre qui acquiert de plus en plus un sens d'Église où tous sont solidaires »[4].

Un chemin qui appelle

À Sucumbíos, vicariat apostolique de la région amazonienne du pays, les missionnaires ont opté pour l'Église des pauvres à partir des Communautés Ecclésiales de Base (CEB). Mgr Gonzalo López Marañon dit d'eux : « Des années et des années, ils ont fait des chemins leur habitat naturel, ayant compris que la meilleure référence n'est pas le temple, mais la communauté, et que celle-ci est à chercher où qu'elle se trouve et par n'importe quels chemins. Ce n'est que de cette manière que se fait l'Église, "Communauté de

[3] Leonidas Proaño, *El Evangelio libera al Oprimido y al Opresor,* Riobamba, Fondo Documental Diocesano, 2010, p. 78.

[4] *Ibidem*, p. 108.

communautés", avec des matériaux variés et appropriés pour lui communiquer un cœur nouveau et un esprit nouveau ». L'engagement assumé par tous a produit du fruit « de telle façon que dans la forêt vierge du nord-est de l'Équateur, il n'y a pas de recoin caché où on ne voit implantée une communauté… et il n'y a pas de doute, la simple communauté des gens simples est un grand bien pour tous et a un pouvoir de guérison infaillible »[5]. La Fédération des Femmes de Sucumbíos, qui compte 1 500 membres, a exprimé ses sentiments de reconnaissance envers Mgr Gonzalo lors de son départ du vicariat, en concluant sa belle prière-hommage par ces mots :

> Ce chemin s'est fait en marchant et il est aussi dans notre mémoire. Ce chemin ne manquera jamais de lumière, parce qu'il est fait d'espérance qui est une flamme difficile à éteindre. Ce chemin, la forêt vierge ne le dévorera pas parce que ce peuple ne cessera de le parcourir, parce que nous nous engageons à l'entretenir… Ce chemin est un espace pour la rencontre, nous te reconnaissons à chaque pas… Ce chemin reste, même si toi et nous, nous partons… Ce chemin est un appel et celui qui le suit assez, arrivera toujours quelque part… Gonzalo, merci pour ce chemin… Il est en notre mémoire, il est en notre cœur.

Comme missionnaires français, lors de notre rencontre annuelle de Pâques, nous avons eu le bonheur de rencontrer Mgr Gonzalo, d'être accueillis à la frontière par des responsables de communautés, de vivre des moments inoubliables avec ces hommes et ces femmes, ces jeunes engagés dans la pastorale éducative et de partager le pain autour de la table dans la joie et la simplicité. Nous vivons en communion profonde avec cette Église.

Compagnons en mission

L'envoi à la communauté : village andin, rives du fleuve, campagne, quartiers urbains, familles ou personnes qui se rassemblent, est déterminé par la distance à franchir, par l'accueil réciproque des personnes et la bonne nouvelle à partager dans un contexte toujours marqué par « le péché qui est ce qui a donné la mort au

[5] G. L. Marañon, *o.c.*, p. 7.

Fils de Dieu et péché est ce qui continue à donner la mort aux fils de Dieu » (Mgr Romero). L'envoi d'une communauté à une autre communauté fait la richesse des *mingas* de missions qui sont réalisées par et dans ces communautés. Elles ont décuplé leur force de résistance séculaire et suscité l'action pour transformer les structures qui maintiennent l'injustice, en optant pour le faible et l'insignifiance du Royaume. « Nous sommes comme l'herbe des hauteurs qui est arrachée et qui repousse, et de cette herbe nous couvrirons le monde »[6]. Cette espérance de Dolores Cacuango anime bien des compagnons en mission dans l'éducation.

L'incarnation : des sentiers à refaire sans cesse

Le mystère du Verbe incarné qui a planté sa tente parmi nous pour devenir le *Dieu-avec-nous* établit « une analogie qui n'est pas sans valeur », entre l'incarnation de Jésus et la présence des chrétiens dans la communauté humaine (cf. LG, 8). Le chemin d'incarnation a commencé avec les chemins de l'histoire. Jésus réalise l'incarnation en son humble et dure existence d'artisan galiléen et de prophète itinérant. Il affronte l'adversité et la haine du pouvoir religieux, en raison de son option radicale pour les démunis et les opprimés dont il partage la vie et à qui il découvre les secrets du Royaume. Il assume pleinement sa culture, mais il passe aussi hors frontières, rencontre d'autres peuples et se laisse interpeler par eux. Son histoire, marquée par la persécution dès sa naissance, culminera par sa mort en croix, en raison de son choix inconditionnel pour ceux qui n'ont où reposer leur tête. Sa Résurrection et l'événement de Pentecôte ouvrent un horizon insoupçonné et surprenant, horizon ouvert par les femmes, horizon vers lequel s'avancent les disciples et ceux qui gardent une saveur du nomadisme.

Le chemin d'incarnation de Jésus, expérimenté par les sentiers de convivialité, de relations mutuelles dans l'accueil ou le refus du dialogue, est lu et relu dans les communautés chrétiennes pour illuminer la réalité ténébreuse et chaotique, pour voir les signes

[6] Ariruma Kowii, *El Sueño de Dolores Cacuango,* Quito, Ministerio de Educación, 2007, p. 15.

des temps, discerner des traces ou des issues dans la présence ou l'absence des signes du Royaume. C'est le chemin à suivre malgré la peur, car les désirs qui ont motivé l'envoi se heurtent à la violence que souffre le Règne de Dieu. « Oser s'approcher en toute confiance par le chemin de la foi au Christ » (Ep 2, 12) requiert l'acceptation du conflit et du risque, en fidélité à la ligne du Serviteur du Seigneur, pour croire au Dieu de la vie qui écoute la clameur de son peuple, suscite les premiers pas vers l'exode, révèle ses voies et fait route avec son peuple.

Être des hôtes-missionnaires

C'est pour toute communauté un chemin de Damas où « les visages souffrants des pauvres sont des visages souffrants du Christ » (DA, 402). Les pauvres s'y reconnaissent. Peu à peu, le regard change, les yeux s'ouvrent à la lumière de l'incarnation solidaire de Dieu avec son peuple. Dans cette ligne, les disciples privilégient l'amitié et la solidarité : « C'est seulement la fréquentation des pauvres qui fait que nous devenions leurs amis, qui nous permet d'apprécier profondément leurs valeurs d'aujourd'hui, leurs légitimes désirs et leur manière propre de vivre la foi » (DA, 398). L'engagement dans le respect de ceux qui nous ouvrent leur porte, et en participant au travail pastoral comme hôtes-missionnaires, naît et s'affermit dans l'épreuve.

Engendrer la vie, accompagner les autres, éviter tout maternalisme, communiquer avec le souci de l'unité, annoncer et dénoncer, tout cela signifie donner sa vie pour ses frères et sœurs. Les communautés célèbrent leurs martyrs et nomment leurs défenseurs. La présence de Mgr Proaño marque toutes les réunions et assemblées chrétiennes indigènes ; il y a toujours quelqu'un qui fait mémoire de lui, et dans la spiritualité indienne appeler une personne ou une chose par son nom, c'est la rendre présente.

Sans oublier l'opprobre et la violence

La mémoire collective des peuples amérindiens ne peut oublier que l'Église « fut dans le passé le plus grand agresseur du monde religieux indigène » (*Dial*, D 2795). Dans les communautés visitées

lors de notre insertion à Palmira (Chimborazo), la parole du dirigeant ou du sage au début d'une célébration n'a jamais manqué de souligner la violence et l'opprobre vécus au temps des *haciendas*. Les plaies provoquées par le pouvoir religieux uni au pouvoir des grands propriétaires ne sont pas cicatrisées. Mais dans la logique du discours où le plus important s'annonce à la fin, il mentionnait le changement qui avait eu lieu avec l'appui du diocèse pour leurs justes revendications.

En s'inspirant de l'attitude et de la pratique évangéliques, les CEB, communautés de disciples missionnaires, pauvres, n'ont pas à changer de statut social ou de mode de vie. Elles font partie des personnes méprisées, sous-estimées, elles transpirent « l'être même de Jésus, le même souffle et style du Verbe de Dieu incarné »[7]. À Sucumbíos, elles assument collectivement les tâches pastorales à travers de nombreux ministères et dans un cheminement par étapes où les responsabilités sont assumées par tout un secteur. Prêtres, diacres permanents et religieuses s'intègrent dans les équipes de responsables et de missionnaires laïcs qui ont un travail professionnel et ont fait le choix de vivre en communauté. Ces équipes apportent leurs services pour la coordination et la formation des CEB. Les orientations et les activités sont décidées par le Conseil de secteur avec les différents ministères ecclésiaux et sociaux. Ces communautés chrétiennes sont l'expression locale de l'Église universelle dans laquelle elles vivent en communion.

Des questions troublantes

Mais la réalité actuelle défie les sentiers arpentés pendant 40 ans. « Est-ce que, par hasard, tu n'as pas entendu parler de l'intolérable globalisation de la misère qui déjà charge sur les épaules des pauvres tant de mort et de crucifixion ? N'aurais-tu pas, par hasard, entendu que l'Église, par ici, s'est coincée et immobilisée, qu'elle marche en arrière, que le monde catholique vit dans l'Église un moment d'involution et même d'hibernation ? »[8] Questions trou-

[7] G. L. Marañon, *o.c.*, p. 2.
[8] *Ibidem*, p. 3.

blantes que les disciples se posent sur le chemin d'Emmaüs aujourd'hui.

Il en va de même pour les théologies indiennes qui ne sont pas invitées à la table ronde officielle. Toutefois, leurs représentants ont conscience qu'elles ne doivent plus rester sous le boisseau. La devise « Jamais plus une Église sans nous ! » unifie la résistance des pauvres et des exclus nous dit Eléazar López, prêtre zapotèque, grand témoin de la vitalité des recherches et des processus de dialogue inter Églises à travers le continent. Comme une lente remontée de la rivière en quête de la source de vie, les théologies indiennes veulent partager leurs richesses, leur sensibilité profonde, leur compassion pour tout ce qui naît et meurt dans la création, expression de Dieu, au service de la vie. Grâce à la longue étape du nomadisme qui a marqué l'existence des peuples indigènes, « la nature apparaît comme la médiation la plus importante de Dieu ; comme le sacrement de sa présence. C'est la Terre Mère, le Feu Nouveau, le Vent d'Ouragan, la Source ou la Cascade, la Montagne qui pourvoit à la vie ou qui protège la communauté… La seule chose dont la pluralité de noms témoigne, c'est la riche gamme de perception que le peuple a eue de Lui à travers la nature ». Les peuples indiens et les communautés chrétiennes qui vivent dans les Andes ou en Amazonie aiment l'harmonie de la création qu'ils reflètent dans leurs relations de réciprocité interpersonnelle et avec tout l'univers. Nous prenons part à leur joie et admirons avec eux les merveilles culturelles.

Évangéliser à partir de la culture

Cet aspect théologique lié à la culture nous fait pressentir les sentiers de recherche vers l'inculturation ou les relations interculturelles. Depuis *Ad gentes*, la prise de conscience de l'Église qui veut assumer l'inculturation de l'Évangile a marqué théoriquement de grands pas. Le fil conducteur du *Document d'Aparecida*, en ce qui concerne les peuples indiens, souligne leur histoire millénaire et leur situation actuelle où leur survivance est menacée. L'Église leur donne tout son appui surtout dans la défense de leurs territoires et de leur identité. L'évangélisation à partir de la culture inclut

la dénonciation, l'annonce et le dialogue. Les peuples indigènes vivent des valeurs qui peuvent être considérées comme le noyau d'un autre monde possible. Mais en pratique, les préjugés demeurent, les changements de mentalité sont lents et de nouveaux questionnements surgissent par les relations pluriculturelles des peuples. Des disciples missionnaires défrichent à nouveau les sentes pour créer des espaces d'expression, de communication et de vie en accord avec les exigences de leurs peuples. Ils osent débattre leurs points de vue et cherchent la décolonisation effective au niveau des institutions politiques et religieuses.

Sous la mouvance de l'Esprit qui souffle où il veut, les peuples indiens réaffirment leur espérance irriguée par le sang de milliers d'indigènes martyrs dans leur marche vers le soleil levant : « Que les arbres donnent du fruit, que les rivières ne se dessèchent pas, que reverdissent les hautes montagnes. Que dans une aube nouvelle, ensemble tous les peuples dansent la danse de la vie en plénitude, que nous mangions et buvions en savourant ensemble ce que Dieu, Mère et Père, nous offre. Jallalla ! Jallalla ! » [9]. Nous entrons avec eux dans la danse et quel délice quand nous partageons tous la *pamba mesa*, la nappe à même le sol avec l'abondance des aliments produits, préparés et partagés par les familles.

Libération-salut : traces perdues, passages à ouvrir

Le don du Royaume suscite la solidarité, la participation et cherche la libération inscrite dans la ligne de l'incarnation. Le chemin d'incarnation de Jésus Christ engendre l'option préférentielle pour les pauvres qui constitue la dimension la plus profonde de la nature missionnaire de l'Église. Au point de départ se situe une réalité qui contredit le Royaume de vie, le projet du Père, la filiation divine de tous les humains et la fraternité universelle. Ce Royaume que Jésus Christ est venu annoncer et accomplir est incompatible avec les situations déshumanisantes (cf. GS, 31-32).

---

[9] *Message final de la 3ème Rencontre œcuménique de Théologie indienne*. Bolivia, 1997.

« Jésus Christ est le Règne de Dieu qui cherche à déployer toute sa force transformatrice dans notre Église et dans nos sociétés…. » (DA, 382). Mgr Proaño en témoigne et l'Église de Riobamba participe chaque jour à cette transformation : « J'ai été témoin, durant plus de 30 ans du pouvoir libérateur de l'Évangile… Effectivement ceux qui étaient aveugles, voient maintenant, ceux qui avaient perdu la parole à cause de l'oppression et restaient muets, parlent maintenant, ceux qui se sentaient estropiés et paralysés parce qu'ils avaient été maltraités pendant des siècles, marchent maintenant et s'organisent pour former un peuple ». En donnant la parole à différents pèlerins et acteurs de la convivialité avec les exclus, les missionnaires kichwa font prendre conscience de cet abîme à combler pour subvertir l'ordre normal, désapprendre ce qui a été imposé et assimilé durant des siècles d'oppression, pour croire au salut face à l'horizon des Béatitudes.

Une vraie capacité à faire du neuf, les CEB

La vraie capacité de faire du neuf surgit dans les CEB, dans les organisations communautaires des appauvris qui luttent pour changer les structures historiques de la violence institutionnalisée. Elle se manifeste dans toutes ces rencontres et lieux où deux ou trois se réunissent au nom du Ressuscité pour rester en sa présence, pour écouter la parole et la mettre en pratique, pour jeûner et appeler à la réconciliation. Bien des témoignages prophétiques de ceux qui ont risqué et donné leur vie sont encore à écrire, mais déjà elle est dans la mémoire du cœur des communautés, des manifestants qui participent aux soulèvements indiens vécus à travers le continent. Ceux qui sont disposés à lutter jusqu'aux dernières conséquences pour défendre leurs terres, refuser l'exploitation minière, revendiquer la vie savent ce à quoi ils s'exposent ; ils connaissent les stratégies de résistance et de luttes; malgré les échecs, ils croient au changement positif ; la patience, forgée au cours des millénaires de marche, les accompagne, se répercutant dans les sons de la *quipa* qui convoque les communautés et que le vent emporte au loin. Les symboles de vie dynamisent les rassemblements, les marches et les événements qui depuis 20 ans marquent l'émergence des peuples indiens sur la scène publique de l'Équateur.

Être missionnaire en tout temps et en tous lieux requiert la docilité à l'Esprit. Car « ne rien présumer et être sûr de rien » (DA, 549) demande d'accepter la déroute, la contestation, l'échec, rebrousser chemin, partir, recommencer ailleurs, donner sa vie. Cela exige de nous un apprentissage communautaire, jamais terminé, pour accueillir la parole, écouter le silence, s'exercer avec humilité à attendre ou relancer le dialogue, reprendre la conversation pour communiquer à partir de notre cœur, de nos désirs profonds. Dans les défis et les situations complexes de la réalité que nous vivons, comment percevoir d'où vient le souffle vivifiant si ce n'est en lisant et en relisant sans cesse l'aventure des premiers disciples qu'un même Esprit a unis, et en déchiffrant les aspirations de libération qu'expriment nos coéquipiers. L'itinéraire marqué par les Églises de Riobamba et de Sucumbíos reflète le tournant décisif de l'Église latino-américaine pauvre, missionnaire et pascale. L'Esprit suscite aujourd'hui comme hier les audaces, les questions, les décisions ; l'engagement vital dans l'insécurité au milieu de ce monde signifie mort et résurrection permanentes… Car celui ou celle qui s'engage à la suite du Christ comprend ses paroles : « Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups » (Lc 10, 3). Avec tous ceux qui risquent la confiance en assumant les différences, les conflits, et aussi les cendres des volcans et les secousses de la terre, l'Esprit nous rappelle sans cesse les paroles de Jésus : « Pourquoi avoir peur ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas la foi ? » (Mc 4, 40).

Regarder les pas s'effacer et cheminer…

Envoyées par la congrégation, le diocèse d'origine, le diocèse d'accueil, comme communauté, nous pouvons témoigner d'une Église missionnaire. Nous avons marché, d'autres ont navigué des heures et des heures à la rencontre des communautés amérindiennes pour partager ensemble la joie de l'accueil, pour prier, célébrer, fêter ensemble ou vivre le quotidien, et inviter à rencontrer d'autres pour la formation, l'organisation, l'assemblée dans un espace élargi. Dans la simplicité et la gratuité nous aimons l'aventure missionnaire, enracinée au cœur des baptisés, qui

n'exclut personne et se réjouit de voir que d'autres emboîtent le pas ou suivent à leur rythme.

Écoutons encore le poète A. Machado : « Voyageur, le chemin, ce sont les traces de tes pas… Voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant... » au gré de la Providence pour nous qui avons choisi de vivre de l'insécurité, en suivant le Christ, Chemin, Vérité et Vie.

Annick Bach

Joseph Comblin (1923-2011)

Joseph Comblin, ami et auteur de *Spiritus*, est décédé le 27 mars dernier près de la ville de Salvador de Bahia. Belge de naissance, il choisit de vivre pauvre et sobrement en Amérique latine. Un des meilleurs représentants de la *théologie de la libération*, il réalisait un partage des savoirs. Joseph Comblin prenait au sérieux le savoir populaire qu'il articulait avec le savoir académique. Il repassait ainsi au peuple un savoir qui l'aidait à avancer tout en accueillant avec gratitude le défi que ce même peuple lui adressait : penser les problèmes actuels tout en restant enraciné dans le processus historique.

Spiritus rend grâce à Dieu pour le don de ce grand théologien qui répondait généreusement à toute invitation de collaboration. Voici les sept articles qu'il a rédigés pour la revue : *Les missions au tournant* (n°44, 1971) ; *Mission et politique* (n°51, 1972) ; *Communautés et ministères* (n°54, 1973) ; *L'Église latino-américaine dans le moment présent* (n°57, 1974) ; *Situations latino-américaines* (n°125, 1991) ; *La religion : un facteur politique important* (n°171, 2003) ; *De la maintenance à la mission. Signification de la Conférence d'Aparecida 2007* (n°191, 2008).

Communautés en mission

Expérience en Haïti

Loudeger Mazile

Le P. Loudeger Mazile, sociologue de formation, est religieux haïtien et membre de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée (OMI). Après avoir été responsable de la formation des candidats au sacerdoce en Haïti, il a été élu membre du Conseil général de son institut au titre de Conseiller général pour l'Amérique latine de 1998 à 2010. Depuis le mois de mai 2011, il est Supérieur Provincial de sa Congrégation en Haïti.

Dans ses efforts pour mettre en application les directives du concile Vatican II en Amérique latine, la Conférence Latino-américaine des Religieux (CLAR) a recommandé à ses membres, dans les années 1970, de quitter les « quartiers bourgeois »[1] pour aller s'installer dans les « quartiers populaires ». Le but de la demande était que l'Évangile s'incarne dans les milieux pauvres en partageant la réalité de la vie quotidienne de ses habitants et en prenant part à leurs luttes quotidiennes pour améliorer leurs conditions de vie. Les religieux du continent voulaient ainsi manifester un signe concret de solidarité avec les pauvres du continent, en s'inspirant de l'option préférentielle pour les pauvres adoptée par la Conférence Latino-Américaine des Évêques (CELAM), au cours de leurs Assemblées Générales à Medellin (Colombie) en 1974 et à Puebla (Mexique) en 1978.

[1] Ce vocabulaire était inspiré de celui de la Théologie de la libération qui, elle-même, utilisait la méthode et les catégories marxistes dans son analyse de la réalité.

Communautés de présence

Cette orientation des religieux d'Amérique latine faisait écho à un nouvel élan de l'Église sur ce continent abreuvé d'injustices et d'inégalités. Elle se plaçait aussi d'une certaine façon dans la ligne d'une orientation à grande échelle prise par des religieux d'autres continents à cette même époque. En effet, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, la conjonction habituelle pratiquée durant des siècles entre « communauté de travail » et « communauté de vie religieuse » s'est peu à peu évanouie à la suite du concile Vatican II, pour laisser la place à des « communautés de présence » dans les quartiers difficiles ou les campagnes désertées par le mouvement d'exode rural vers les grandes villes. Beaucoup de religieux ont alors quitté leurs grandes institutions pour s'enfouir, d'une manière militante, dans la vie professionnelle et rejoindre ainsi plus immédiatement les hommes et les femmes de leur temps[2]. Animée par le désir d'une meilleure « incarnation », cette option fut libératrice et porteuse d'une grande espérance sur le continent latino-américain.

Expérience d'insertion à Blanchard (Haïti)

En réponse à cet appel de la Conférence Régionale des Religieux, et en Haïti, à la demande de la Conférence Haïtienne des Religieux (CHR), les congrégations religieuses ont entrepris un mouvement de retour des hauteurs de la capitale vers les quartiers pauvres et les bidonvilles du bas de la ville ou des zones périphériques. Elles ont décidé d'ouvrir une communauté dans ces quartiers réputés « chauds », généralement une maison de formation à laquelle se joignaient d'autres missionnaires engagés dans des activités pastorales. On parlait à l'époque « d'immersion dans les quartiers populaires ». C'est ainsi que les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée (OMI) ont décidé de faire l'acquisition d'un terrain et de construire une maison dans une localité nommée Blanchard, située en bordure du plus grand bidonville de Port-au-Prince, Cité Soleil, alors en pleine expansion. Dans un premier temps, le noviciat y a été transféré et, trois ans plus tard, le philosophat.

---

[2] Cf. Philippe Lécrivain, *Une manière de vivre, les religieux aujourd'hui*, Bruxelles, Lessius, 2009, p. 172.

Ces deux maisons de formation se sont retrouvées implantées au plein milieu d'un champ de canne à sucre où vivaient, dispersés, des travailleurs saisonniers embauchés une fois l'an pour la coupe de la canne, quelques agriculteurs et des éleveurs. De grands propriétaires terriens venaient de temps en temps dans la zone pour arroser leurs plantations ou inspecter leurs jardins surveillés en permanence par des gérants qui demeuraient sur place.

Inconnue de tous dans ce lieu réputé dangereux à cause de l'absence de toute structure de sécurité, de présence ou de services de l'État, l'équipe de missionnaires oblats, composée de trois formateurs et d'une quinzaine de jeunes en formation (novices et prénovices), a pris la décision de commencer par visiter toutes les familles de Blanchard. Ils ont, par la même occasion, procédé à un recensement des habitants de cette localité. Ils ont ainsi appris que la localité de Blanchard était reliée à d'autres quartiers et qu'il y avait parmi les habitants quelques catholiques qui étaient heureux de leur arrivée dans la zone. Au fil des mois, grâce à ces visites, des liens ont été créés entre les missionnaires et les habitants de Blanchard ainsi que des quartiers environnants. Certains voisins ont commencé à fréquenter la maison des missionnaires et à participer aux eucharisties quotidiennes célébrées dans la maison de formation. À la demande des catholiques, il a été décidé de célébrer une eucharistie dominicale en plein air, sous les manguiers, à laquelle étaient invités les fidèles catholiques et les autres riverains.

Les eucharisties dominicales ont fini par devenir un point de ralliement qui a permis aux missionnaires et aux habitants des différents quartiers de se rencontrer et de se connaître, de parler de leur foi et des problèmes quotidiens auxquels ils devaient faire face. Ainsi ont commencé à naître des groupes suscités par les besoins et défis des différents quartiers : chômage, insécurité, catéchèse, problèmes de santé, conflits terriens, manque d'écoles, de cantine scolaire et d'eau potable. Ces nouveaux besoins et les bons rapports avec les habitants de la zone, tout en suscitant beaucoup d'enthousiasme chez les missionnaires, ont exigé d'eux de nouveaux ajustements : nouvelle distribution des tâches au sein de leur équipe, recherche dans le reste de la province oblate ou dans l'archidiocèse de Port-au-Prince des ressources non disponibles

sur place. Ils ont pu ainsi mettre à contribution les outils d'animation mis en œuvre en Amérique latine dans le cadre des Communautés Ecclésiales de Base (CEB). Et petit à petit, les quartiers sont devenus des communautés chrétiennes vivantes, invitées à se prendre en charge à travers leurs propres leaders, appuyés par les missionnaires et les scolastiques (jeunes en formation première). Ainsi ont été formés, certains sur place et d'autres dans des centres de formation de l'archidiocèse de Port-au-Prince, des catéchistes et des leaders chrétiens qui allaient, à leur tour, prendre en mains la préparation aux sacrements et les autres services sociaux dans leurs quartiers respectifs.

Même si la catéchèse et les réunions s'organisaient sur place dans les quartiers, Blanchard est resté le centre autour duquel tournaient les activités à cause de la présence des missionnaires dans ce lieu, le lieu où se célébrait l'eucharistie dominicale. Ainsi donc se vérifie le slogan théologique « l'eucharistie fait l'Église ». Dans ce cas, non seulement elle a aidé à construire l'Église, mais elle a aussi participé à créer des communautés vivantes qui prennent en mains leur destin. Enfin, une autre étape dans l'implantation de la communauté de formation et de mission à Blanchard allait être franchie avec la construction d'une école primaire, dotée d'une installation pour la cantine, et aussi la construction d'une chapelle pour se protéger de la pluie au moment de la célébration de l'eucharistie. Ces deux projets ont été rendus possibles grâce à l'aide étrangère obtenue par les OMI, et aussi à la main-d'œuvre locale quasi gratuite fournie par les riverains.

Aujourd'hui, près de trente ans après l'implantation de la première maison de formation à Blanchard (septembre 1984), la physionomie de cette localité et des quartiers environnants a beaucoup changé. La population est passée d'environ dix-mille à quelque cinquante mille habitants. Beaucoup de sectes protestantes sont venues s'y installer et les églises se multiplient de jour en jour. Beaucoup d'écoles privées ont été construites et à la petite école primaire construite par les OMI sont venues s'ajouter entretemps une section secondaire et, depuis le tremblement de terre de janvier 2010, une section professionnelle accueillant déjà plus de deux cents jeunes gens après seulement une année d'existence. Il convient donc de faire remarquer que Blanchard et ses environs

sont en train de ployer sous le poids de leur population. Beaucoup de familles sont venues s'y installer après l'inondation de la ville des Gonaïves en 2004 et à la suite du tremblement de terre de 2010 à Port-au-Prince. Ces familles s'y entassent dans des structures conçues pour accueillir cinq fois moins d'habitants il y a une trentaine d'années. La prochaine étape sera donc de moderniser les infrastructures pour faire de Blanchard et de ses environs une commune sur le plan politique et une paroisse sur le plan ecclésial. La demande en a déjà été faite à l'archevêque de Port-au-Prince par les fidèles eux-mêmes.

Partenariat avec le pôle hiérarchique

Petit à petit, au fil des ans, les communautés chrétiennes situées dans les différents quartiers de Blanchard se sont affermies dans la foi. Elles ont crû en nombre aussi par la réception des sacrements et l'arrivée d'autres personnes dans cette localité à cause de la disponibilité de certains services sociaux et de la présence bénéfique des missionnaires. La rumeur de ces nouveaux développements dans les quartiers de Blanchard est parvenue aux oreilles de l'archevêque de Port-au-Prince. En 1988, il a demandé aux OMI d'assumer la charge pastorale d'un vaste territoire de mission incluant cette zone d'implantation. L'offre consistait en l'érection d'une nouvelle paroisse qui serait confiée aux OMI à partir d'une chapelle (Sainte Marie Madeleine), qui faisait partie d'une paroisse voisine, celle de l'Exaltation de la Sainte Croix administrée par les pères salésiens. Cette paroisse devait inclure, en plus des communautés chrétiennes de Blanchard (Duvivier, Fontaine, Sarthe, Truitier, Terre Noire, Merger), celles de la chapelle de Marie Madeleine (Sibert, Lizons, Bon Repos, Carrefour-Marins, Ona-Ville).

Cette proposition de l'archevêque de Port-au-Prince a fait l'objet d'un discernement dans la province OMI en Haïti, et a abouti à l'acceptation de l'offre de fonder la nouvelle paroisse et de fournir le personnel nécessaire. Il a été décidé aussi que la nouvelle paroisse serait desservie par une équipe internationale formée d'oblats haïtiens, canadiens et américains. Les communautés de Blanchard seraient dès lors desservies par les OMI basés à

Blanchard tandis que celles de Marie Madeleine seraient à la charge de ceux qui étaient basés dans cette communauté chrétienne. Mais il était entendu que toute la paroisse constituerait une communauté de communautés chrétiennes, plus ou moins autonomes, desservies par une équipe missionnaire internationale dont l'un d'eux, le curé, ferait le lien avec les autorités ecclésiastiques et le clergé diocésain.

Cette expérience d'insertion missionnaire en milieu pauvre et périphérique a prouvé tout d'abord qu'une communauté de formation pouvait cohabiter avec une communauté de mission. Elle a prouvé aussi que la formation était possible dans le contexte précaire et bruyant d'un bidonville tentaculaire et dangereux. Bien plus, cette expérience a marqué beaucoup de jeunes missionnaires oblats formés dans ce contexte. Ils en sont restés très proches. Et quand il a fallu reloger le théologat oblat, construit sur les hauteurs de Port-au-Prince à cause de la proximité avec le Grand Séminaire et le Centre de formation des religieux (CIFOR), mais détruit par le tremblement de terre de janvier 2010, l'option a été unique et claire : Blanchard. Ce contexte de « communauté de présence » est devenu pour la province oblate d'Haïti un laboratoire actualisé de formation liée à la pratique pastorale et missionnaire dans un quartier pauvre.

De l'insertion à la fondation

Les OMI sont allés s'installer à Blanchard dans le simple but de s'insérer dans un milieu pauvre et d'offrir ainsi aux candidats en formation une expérience « d'immersion » dans ce genre d'environnement. Mais, trente ans après, ils se sont retrouvés à la tête d'un très grand territoire de mission, peuplé de plus de cent mille habitants et composé d'un très grand nombre de communautés chrétiennes. De simple « communauté de présence », ils en sont venus à être une « communauté de mission » ; et de simples animateurs et visiteurs de quartiers voisins, ils sont devenus fondateurs de paroisses. La pratique pastorale leur a enseigné que si la communauté est le lieu où l'on apprend à devenir frères et croyants, le lieu où l'on s'exerce à discerner les missions person-

nelles et communautaires, elle est aussi ce lieu où chacun s'exerce à devenir fondateur avec ses compagnons.

En effet, au fil des ans, les OMI ont aidé les multiples communautés chrétiennes vivant sur le grand territoire de mission qui leur a été confié à se prendre en charge et à devenir autonomes. En collaboration et en partenariat avec l'archevêque et quatre autres congrégations religieuses, ils ont fondé deux paroisses confiées l'une aux montfortains et l'autre aux missionnaires du Sacré-Cœur, ainsi que deux quasi-paroisses desservies par les oblats et les camilliens. Ces derniers y ont installé un grand hôpital qui dessert toute cette zone de mission, en plus du dispensaire desservi par les Sœurs de Saint Vincent de Paul. Il faut enfin rappeler que la chapelle de Blanchard est en voie de devenir à son tour une paroisse. Ainsi donc, des communautés chrétiennes, devenues autonomes, ont été transformées et promues en paroisses par l'archevêque en consultation avec les OMI et les autres congrégations concernées. Les oblats sont ainsi devenus fondateurs de quatre paroisses à partir d'une petite implantation ou une simple insertion missionnaire dans un milieu pauvre, pour répondre à une directive prophétique lancée par la Conférence des religieux de l'Amérique latine.

Toute cette tâche missionnaire n'a été rendue possible que grâce à la communion entre les membres de la petite communauté implantée à Blanchard. Communion et mission renvoient ainsi au mystère de l'Église et de sa vocation dans le monde. En effet, dès le jour de la Pentecôte, l'Église s'est perçue comme un peuple de « frères » dans le partage de la foi et des biens, et comme un peuple de « témoins » envoyés aux hommes pour leur porter l'Évangile. Aujourd'hui encore, les gestes fondateurs à travers lesquels l'Église s'exprime, le baptême et l'eucharistie, renvoient l'un et l'autre à ce double aspect : communion et mission. C'est parce que l'Église est un peuple de frères que la Parole de Dieu prend chair en elle et qu'elle peut être le Corps du Christ pour ce temps. C'est parce qu'elle vit au Nom du Seigneur et guidée par l'Esprit que la Parole, chaque jour, la convoque et la renouvelle pour une mission sur les chemins d'humanité. C'est parce que cette mission s'incarne dans la réalité historique d'un corps vivant de la charité du Christ, qu'elle est sacrement de salut.

Communion et mission constituent le mystère de l'Église ; et chaque fois que l'un des termes est atténué, son visage se détériore et elle n'apparaît plus que comme un refuge communautariste ou comme une instance de domination. « Mémoire évangélique de l'Église », selon l'expression du jésuite Jean-Claude Guy[3], la vie religieuse ne peut que souligner ce double aspect : communion et mission[4].

Ouverture à la catholicité

Je voudrais conclure cet article consacré au thème de « communautés en mission » dans le contexte de l'Amérique latine et des Caraïbes, par une brève réflexion sur la place de la catholicité dans la mission d'une communauté locale. Rappelons, pour commencer, que toute cette « épopée » missionnaire de la petite implantation oblate à Blanchard a pris son origine dans une orientation prophétique donnée par la Conférence des Religieux de l'Amérique latine, relayée par la Conférence Haïtienne des Religieux et mise en application par la province oblate d'Haïti. Cette inspiration de l'Esprit, dans ce cas précis, a aidé à incarner l'Évangile dans le contexte de quartiers périphériques pauvres, transformés par l'écoute de la Parole de Dieu, la réception des sacrements de l'Église et la vie fraternelle entre les membres, en des communautés chrétiennes mûrement constituées.

Ayant constaté cette maturité dans la foi, l'archevêque de Port-au-Prince a confirmé la régularité et l'ecclésialité du travail missionnaire accompli dans les quartiers de Blanchard ; et il a confié un plus grand territoire à la sollicitude pastorale des OMI. Plus tard, travaillant en partenariat avec eux, il a promu deux des communautés chrétiennes au rang de paroisses et deux autres, au rang de quasi-paroisses. Ainsi, par la mise en application de la directive de la CLAR et le contact sur le terrain avec les autres congrégations religieuses, d'une part, et par le contact avec l'archevêque de Port-au-Prince pour confirmer l'ecclésialité de l'œuvre missionnaire accomplie, d'autre part, les OMI présents sur le terrain de la mis-

[3] Cf. Jean-Claude Guy, *La Vie religieuse mémoire évangélique de l'Église*, Paris, le Centurion, 1987.

[4] Cf. Philippe Lécrivain, *o.c.*, p. 74.

sion ont rendu possible le contact des deux pôles de la catholicité dans l'Église locale : l'évêque et les religieux.

En effet, « si dans l'Église locale l'évêque est un pôle de catholicité, on peut tenir aussi, sans atténuer la primauté de celui-ci, que les religieux constituent ensemble un second pôle de catholicité[5] ». Depuis Vatican II, on tient qu'une Église locale est l'Église universelle en ce lieu et c'est avec justesse qu'on déduit de ce principe que l'évêque du lieu est, avec ses frères dans l'épiscopat, en charge de l'Église universelle. Mais il n'en demeure pas moins vrai aussi que les instituts religieux, même s'ils n'ont plus l'exclusivité de la mission comme au temps de la colonisation, en restent l'un des pôles ou lieux privilégiés. Ceci est actuellement confirmé par la pratique qui tend à se répandre, au niveau national ou continental, d'instituer, parallèlement aux Conférences épiscopales, des Conférences de religieux. C'est d'ailleurs de l'une d'entre elles, celle de l'Amérique latine, la CLAR, qu'est venue la directive qui a donné lieu à l'implantation de la communauté oblate à Blanchard.

Faire advenir « l'humanité-que-Dieu-veut »

Concluons avec le jésuite, Philippe Lécrivain, en disant que « la mission ne consiste pas simplement à faire naître l'Église là où elle n'est pas encore. Elle vise aussi, et même surtout, à "achever la Création" en amenant l'humanité à devenir en vérité "l'humanité-que-Dieu-veut". Loin de n'être que géographique, la catholicité implique la saisie, dans le Christ, de tout ce qui constitue la réalité humaine aussi bien dans ses grandeurs que dans la variété infinie de ses détresses et de ses souffrances »[6].

Il n'y a pas de mission sans communion, tout comme il n'y a pas de communion coupée de la catholicité !

Loudeger Mazile

---

5 *Ibidem*, p. 193.
6 *Ibidem*.

Communauté nouvelle en mission

La Communauté du Chemin Neuf

Valérie Goubier

Valérie Goubier est Sœur consacrée de la Communauté du Chemin Neuf depuis une vingtaine d'années. Investie, entre autres activités, dans le suivi des étudiants en théologie de la Communauté, elle réside actuellement à Lyon. Elle participe à des retraites ignatiennes ou les anime de façon régulière.

La Communauté du Chemin neuf est une communauté catholique à vocation œcuménique, née en 1973 à Lyon dans le jaillissement du renouveau charismatique. Une première étape fondatrice est rapidement franchie lorsque les sept célibataires qui la forment sont rejoints par des couples et des familles qui souhaitent eux aussi vivre cette expérience de vie communautaire. Une deuxième étape se présente lorsque des chrétiens appartenant à d'autres Églises que l'Église catholique, luthériens, réformés, évangéliques, anglicans et orthodoxes entrent comme membres à part entière dans la Communauté. Ainsi très vite, la Communauté regroupe des célibataires consacrés et des couples, chrétiens de différentes confessions, ce qui lui donne son visage original.

Quelques repères historiques

Reconnue en 1973 par le cardinal Renard, la Communauté a été érigée en 1984 comme association publique de fidèles par le cardinal Decourtray, archevêque de Lyon qui, le 24 juin 1992, érige en

son sein l'Institut du Chemin Neuf. Ce dernier rassemble les prêtres de la communauté, comme un institut religieux clérical de droit diocésain. Le 14 septembre 2009, il est érigé comme institut religieux de droit pontifical.

En 2011, la Communauté compte environ 2 000 membres, répartis dans 27 pays, dont 550 couples et 280 célibataires consacrés. Elle anime des sessions pour les couples et les familles (sessions Cana), pour les adolescents et les étudiants, et elle est au service de paroisses qui lui sont confiées par les évêques de différents pays. Sa spiritualité se reçoit à la fois du renouveau charismatique et de la spiritualité ignatienne, en particulier les grands exercices de trente jours, qui structurent la vie et la mission des frères et sœurs de la Communauté. Quelles sont dès lors les caractéristiques de sa mission ? Nous allons tenter de les décrire en quatre points : (1) communion et mission, (2) annoncer le kérygme, (3) par l'unité et pour l'unité, (4) la soif de la justice.

Communion et mission

Un retraitant faisait dernièrement remarquer à la Sœur consacrée responsable d'une semaine d'Exercice de huit jours, que c'était la première fois qu'il participait à une retraite qui était non pas prêchée par une seule personne mais portée de façon « collégiale » par différents membres d'une même communauté qui ont chacun apporté leur pierre à l'édifice de la semaine. Certes, il y avait bien un responsable de la semaine, bien défini, mais cet homme avait été touché par la communion fraternelle qui se dégageait de l'équipe au service. Il avait été sensible au fait que les enseignements du matin, tenus à tour de rôle par divers frères et sœurs de la Communauté, n'étaient pas tous faits « selon le même moule » mais se déployaient dans une diversité de styles et de tons dont, par delà les personnalités et charismes de chacun, il goûtait la richesse et l'harmonie. Ce n´est pas un hasard mais bien un choix communautaire que décrit Sœur Jacqueline Coutellier, co-fondatrice de la Communauté du Chemin Neuf : « l'animation des retraites n'est pas assurée par un seul prédicateur mais par une équipe de laïcs, prêtres et célibataires consacrés ; animation com-

munautaire qui se vit à travers les prises de paroles, la vie liturgique (office et eucharistie), l'assemblée de prière du soir et des temps de relecture. La prière communautaire, proposée en fin de journée, est une manière de se disposer ensemble à l'inattendu de l'Esprit »[1].

La vie fraternelle est en effet la base et sans doute la première caractéristique de la mission des frères et sœurs de la Communauté. On peut lire dans les *Constitutions de la Communauté*, dans la partie décrivant ses finalités, le paragraphe suivant : « Notre Communauté n'a donc pas de fin en elle-même ; la joie que nous partageons d'être frères et sœurs en Jésus-Christ n'a d'égal que notre commun désir d'apporter aux hommes la Bonne Nouvelle de la résurrection. Construire la Communauté est déjà pour nous une manière bien concrète d'annoncer le salut en Jésus-Christ. Nous désirons pouvoir dire au nom du Seigneur : "Venez et voyez" (Jn 1, 39). La mission trouve sa source dans la communion. La Communauté s'épanouit dans la mission »[2].

« La mission trouve sa source dans la communion. La Communauté s'épanouit dans la mission ». Outre les diverses retraites et sessions organisées par la Communauté, des lieux où cet « axiome » est particulièrement repérable et visible sont les paroisses où la Communauté est en mission. Depuis une quinzaine d'années en effet, plusieurs évêques, en France comme à l'étranger, ont choisi de confier des paroisses de leurs diocèses à la Communauté du Chemin Neuf. C'est ainsi que la paroisse Saint Denis dans le XVIII^{e} arrondissement de Paris, la paroisse de Mazargue à Marseille, ou bien encore la paroisse de Herz Jesu à Berlin Prenzlauer Berg, pour en citer quelques-unes, ont été confiées à la Communauté. Confiée à la Communauté par le biais de l´association publique de fidèles et/ou l´institut clérical, et non à un prêtre de la Communauté qui s'entourerait de quelques frères et sœurs pour le soutenir dans sa mission ! Sans doute un des prêtres de la Communauté reçoit-il la charge de curé, mais c'est toute une fraternité comprenant prêtres, sœurs consacrées et familles

[1] Jacqueline Coutellier, « La spiritualité ignatienne dans la Communauté du Chemin Neuf », dans *Tychique,* n°151, 2001, p. 43.

[2] *Constitutions de la Communauté du Chemin Neuf*, 4ème rédaction, 2002, p. 18.

qui est missionnée auprès de la paroisse concernée. La première chose alors à faire est de mettre en place la vie communautaire de cette nouvelle fraternité, avec ses temps de rencontre, ses offices… afin que les frères et sœurs puissent se mettre au service en fonction de la spécificité de leur appel qui réside en premier lieu dans la vie et l'engagement commun de couples, de frères et de sœurs consacrés dans le célibat.

À Mazargue, par exemple, deux prêtres, une famille et une sœur consacrée habitent en « fraternité de vie » dans les différents appartements du presbytère (chacun ayant son lieu de vie bien défini mais se retrouvant pour la prière, certains repas et les services communs) et sont principalement au service la paroisse. Par ailleurs, plusieurs familles vivant en « fraternité de quartier » (ayant leur propre appartement mais se retrouvant au moins une fois par semaine pour un repas et un temps de prière communs selon leurs contraintes familiales et professionnelles) se sont regroupées non loin de la paroisse afin de participer à telle ou telle mission spécifique de la paroisse : catéchèse, liturgie, préparation au mariage...

C'est la vie communautaire dans son ensemble qui est à la source et marque de son empreinte la mission auprès de la paroisse : d'une part, c'est parce qu'ils vivent de la même spiritualité et partagent leur quotidien que des laïcs et des clercs peuvent être ensemble en mission et porter ensemble les responsabilités des activités apostoliques, témoignant ainsi par la communion qui les unit ; d'autre part, certains aspects de leur vie communautaire sont proposés à tous les membres de la paroisse : temps de prière commune, groupes de partage, groupes de prière, temps de réconciliation et de fête. Après plusieurs années d'expérience, il apparaît à la relecture qu'un des aspects les plus importants de la mission de la Communauté auprès des paroisses se révèle être la redécouverte de la dimension fraternelle et communautaire au sein des paroisses.

Annoncer le kérygme

Un autre aspect de la façon d'être en mission de la Communauté du Chemin Neuf est l'annonce explicite du kérygme : Jésus le Christ est mort pour mes péchés et ressuscité pour mon salut ! La

Communauté reconnaît l'intitulé de sa vocation dans les paroles de Jésus lisant le rouleau d'Isaïe dans la synagogue de Nazareth : « l'Esprit du Seigneur est sur moi car il m'a consacré par l'onction pour porter la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur » (Lc 4, 18-20). Jésus le Christ mort pour mes péchés et ressuscité pour mon salut : c'est le point central de toutes les sessions et retraites proposées par la Communauté. Et il est enraciné à la fois dans la spiritualité ignatienne pour qui Dieu le Créateur se communique directement à sa créature et dans l'expérience du renouveau charismatique par le biais du baptême dans l'Esprit Saint.

L'expérience du baptême dans l'Esprit saint est en effet fondatrice pour chaque frère et sœur de la communauté comme expérience personnelle de l'amour de Dieu et renouvellement de la grâce baptismale. C'est cette expérience qu'il s'agit d'annoncer et de proposer, explicitement, sans distinction d'âge, de sexe ou d'origine. En effet, comme le disait le Père Martelet SJ., lors d'un colloque organisé conjointement par la Communauté du Chemin Neuf et l'Université catholique de Paris le 23 mai 1994 sur le baptême dans l'Esprit : « Le baptême dans l'Esprit sous quelque forme que ce soit, prière de la communauté, ou irruption de l'Esprit, ou seconde conversion comme on l'a dit beaucoup dans une tradition spirituelle de la Compagnie de Jésus, le baptême dans l'Esprit compris ainsi comme une appropriation nécessaire des mystères du Christ dans la puissance de l'Esprit, n'est pas normatif, il est irremplaçable. Il n'est pas normatif parce qu'on ne peut pas imposer une forme à l'Esprit Saint, mais s'il n'y a pas cette rencontre du Christ selon la puissance de l'Esprit, que le renouveau met en lumière […] il y a […] la tiédeur. La tiédeur chrétienne, c'est de n'avoir pas rencontré le mystère du Christ selon le Saint-Esprit. Et s'il n'y a pas cette rencontre, il n'y a pas de vie chrétienne proprement dite. Il peut y avoir une pratique chrétienne, une sociologie chrétienne, mais il n'y a pas d'expérience chrétienne. […] Je dirais que le baptême dans l'Esprit est du côté de la logique existentielle ou de la dynamique spirituelle de l'initiation chrétienne. Je crois

qu'il faut sortir de (l'idée de) normativité, ce qui serait une domination, et dire irremplaçable ce qui est une nécessité »[3].

C'est ainsi, par exemple, que dans les foyers d'étudiants qu'anime la Communauté, foyers dans lesquels les étudiants s'engagent à suivre la formation chrétienne qui y est proposée, une place centrale du cheminement est occupée par la « retraite Jéricho » : il s'agit d'une retraite de cinq jours, basée sur les Exercices spirituels de saint Ignace, qui allie temps de silence et rencontres fraternelles. C'est avant tout pour la plupart des participants une école de prière fondée sur la Parole de Dieu, selon le cadre de prière que propose St Ignace, mais aussi l'occasion d'entendre les témoignages d'autres jeunes et moins jeunes qui ont fait cette expérience de l'amour de Dieu et osent en rendre compte. Au cœur de la semaine, la soirée de réconciliation – au cours de laquelle sont proposées différentes démarches possibles de réconciliation : sacrement, démarche de pardon auprès d'une personne…, et la proposition du baptême dans l'Esprit Saint – font partie intégrante de la pédagogie d'évangélisation de la Communauté et sont très souvent l'occasion de faire cette expérience personnelle de l'amour de Dieu.

Comme le décrit très justement le Père Olivier Turbat CCN : « Dans la vie spirituelle, tout part d'une rencontre personnelle avec le Christ. Et peu à peu, à mesure que nous nous engageons dans une vie avec le Seigneur, nous comprenons bien que Dieu offre une possibilité magnifique, un sens à la vie. Il nous sauve de toute sorte de mal et de souffrance. Il se révèle comme le Dieu qui nous délivre de nos péchés et de nos enfermements. […] Cependant, il reste une étape à franchir : c'est la découverte que Dieu n'est pas seulement la réponse à nos aspirations, nos désirs ou notre besoin de trouver notre réalisation, mais qu'il se propose d'être le maître de notre vie. […] Notre prédication s'arrête trop souvent à l'annonce d'un Dieu bon qui vient à notre aide et elle court ainsi le risque de réduire Dieu à n'être qu'un moyen au service de notre épanouissement et de notre réussite. Or le baptême dans le Saint-Esprit nous place dans une perspective tout autre qui est celle de

[3] G. Martelet, « Baptême dans l'Esprit et vocation chrétienne. Colloque 23 mai 1994 », dans *Tychique*, n°114, 1995, p. 67-68.

l'offrande de notre vie au Christ et de l'acceptation consciente et joyeuse d'être saisi par lui et de vivre dans son intimité ; intimité qui est alors vécue non seulement comme une consolation, mais aussi comme une participation à l'offrande que le Christ fait de sa propre vie »[4].

Évangéliser par l'Unité et pour l'Unité

« Pour avancer sur la voie de l'évangélisation nos communautés sont de plus en plus confrontées à cette prière de Jésus : "Qu'ils soient un afin que le monde croie…". La recherche de l'unité devient un passage obligé pour l'évangélisation. Le plus grand obstacle à l'évangélisation reste encore la réalité de nos divisions »[5]. Ces paroles du Père Laurent Fabre, fondateur de la Communauté du Chemin Neuf, expriment l'intuition portée par la Communauté dans le travail pour l'unité des chrétiens. Ce travail pour l'unité se décline sous différents aspects.

Travailler avec des chrétiens d'autres confessions

Tout d'abord, le fait de choisir de vivre et de travailler avec des chrétiens d'autres confessions que catholique. Comme il a été dit dans l'introduction, des chrétiens d'autres confessions sont membres à part entière de la Communauté du Chemin Neuf, et ce avec l'accord de leurs Églises respectives lorsqu'ils s'engagent définitivement dans la Communauté. Cela signifie tout un travail de guérison et de réconciliation à l'intérieur de la Communauté entre frères et sœurs de différentes dénominations, un travail de purification du vocabulaire et des manières de faire « spontanées ». Par exemple, lorsque est proposé « un temps d'adoration », il est bien spécifié qu'il s'agit d'un temps d'adoration *eucharistique*, afin qu´il n´y ait pas d´ambigüité, et d'autres lieux en silence sont disponibles pour les frères et sœurs dont la tradition ecclésiale n'intègre pas ce type de prière. Parce que ce choix de la réconciliation et de l'unité se vit d´abord à l'intérieur de la vie communautaire, il peut

[4] Olivier Turbat, « Baptême dans l'Esprit et vie chrétienne », dans *Foi*, hors série n°4, *Vivre de l'Esprit aujourd'hui*, p. 58.

[5] Laurent Fabre, « Chances nouvelles et risques anciens », dans *Tychique*, n°113, *Trésor dans un vase d'argile, les Communautés*, p. 18.

déborder dans la mission. Des couples catholiques peuvent ainsi partir animer une session Cana en Tanzanie, où la majorité des participants seront anglicans, tandis que des frères et sœurs protestants participeront en France à l'animation d'une retraite selon les Exercices, dont la plupart des retraitants appartiennent à l'Église catholique.

Intégrer la diversité de culte des participants

Un deuxième aspect consiste en l'intégration, dans la mesure du possible, de la diversité de culte des personnes présentes à une session. La parole du Pape Jean-Paul II, « tout ce que nous pouvons faire ensemble, faisons-le » indique à la Communauté dans sa vie quotidienne et sa mission la route à suivre. S'il devient aujourd'hui possible de vivre et évangéliser ensemble, chrétiens de différentes confessions, il n'est en revanche pas possible de partager le Repas du Seigneur. Cette division demeure au cœur de la vie et de la mission de la Communauté du Chemin Neuf ; elle est à la fois une souffrance mais aussi un stimulant pour prier et œuvrer à la réconciliation des chrétiens. Depuis quelques années, la Communauté a officiellement choisi, lors d´un de ses Chapitres généraux, d'intégrer dans le déroulement d'une session la célébration d'un temps liturgique non catholique chaque fois que cela est légitime en raison du nombre de chrétiens appartenant à d'autres confessions, et lorsque est présent un ministre du culte concerné. C'est ainsi, que dernièrement en Allemagne, lors d'une retraite en silence qui regroupait une majorité de luthériens, un culte de la Sainte Cène fut célébré par un frère protestant de la Communauté. Ce culte fut d'une grande importance non seulement pour les luthériens qui pouvaient enfin communier comme ils le désiraient, mais aussi pour les catholiques présents, qui, ne pouvant communier, expérimentaient à leur tour, dans leur chair, ce que signifie la souffrance de la séparation !

Proposer des cycles de formation

Un troisième aspect du travail pour l´unité concerne la formation. Dès son origine, la Communauté du Chemin Neuf a développé une mission de formation des laïcs en proposant des cycles de

formation en week-end et sessions, ou à plein temps (de trois à neuf mois), ayant pour axes : la formation biblique et théologique, la vie fraternelle et l'œcuménisme. Les intervenants sont issus de différentes Églises, ce qui permet aux participants d'approfondir leur propre tradition ecclésiale, mais aussi de découvrir les traditions sœurs. Un temps fort en France est la tenue annuelle de la session œcuménique de l'Abbaye d'Hautecombe en Savoie. Des théologiens catholiques et protestants, engagés dans le dialogue œcuménique, y interviennent et débattent sur un thème actuel de l'œcuménisme : les ministères, l'Eucharistie, l'Église une, sainte, catholique, apostolique…

Cet aspect de formation et de travail pour l'unité est aussi assuré depuis l'an 2000 par la Fraternité Œcuménique Internationale. Créée par la Communauté du Chemin Neuf, cette Fraternité a pour but de promouvoir l'unité des chrétiens et la paix dans le monde par le biais de *Net for God*, un réseau de prière, de formation et d'évangélisation s'appuyant sur l'intuition du « monastère invisible » du Père Couturier : « Si chaque jeudi soir, commémoration hebdomadaire du grand jeudi, une multitude toujours plus grande de chrétiens de toutes confessions formait comme un immense réseau enserrant la terre, comme un vaste monastère invisible où tous seraient absorbés dans la prière du Christ pour l'Unité, ne serait-ce pas l'aube de l'Unité chrétienne qui se lèverait sur le monde ? N'est ce pas cette attitude d'émulation spirituelle sincère, profonde, ardente, que le Père attend pour réaliser l'unité visible ? »[6]

Ce réseau diffuse chaque mois dans soixante-dix pays et plus de six cent « points net » une vidéo d'une demi-heure traduite en vingt-trois langues et abordant des thèmes aussi variés que la question des relations avec l'islam, la présentation d'un témoin (Etty Hillesum, Dietrich Bonhoeffer, Jean Vanier…), ou celle d'une expérience d'Église. Suite à la vidéo, un temps de partage en petits groupes est proposé, ainsi qu'un temps de prière qui peuvent être le point de départ de démarches ultérieures de réconciliation,

[6] P. Couturier, *Écrits pour le monastère invisible*, 1944.

d'engagement comme au Burundi par exemple, où Hutu et Tutsi se retrouvent dans les mêmes points net.

Passion de la justice

Un dernier aspect de la mission de la Communauté du Chemin Neuf qui mérite d'être mentionné est celui de l'engagement pour la justice et l'option préférentielle des plus pauvres. Cet aspect est très variable suivant les pays, mais quelques axes peuvent être néanmoins soulignés.

Tout d'abord, la majorité des frères et sœurs de la Communauté, en particulier les couples, exercent une activité professionnelle, et c'est la vie professionnelle elle-même qui est le lieu privilégié de la mission et du combat pour la justice. Selon les circonstances, des groupes de réflexion regroupant telle ou telle profession (les soignants par exemple) ont pu exister. Toutefois, depuis quelques années, s'appuyant sur sa tradition ignatienne, la Communauté a mis au point une mission auprès du monde professionnel par le biais de retraites en silence et de l'accompagnement spirituel ayant pour objet la relecture de la vie professionnelle et l'acquisition d'outils de discernement et de décision.

D'autre part, les frères et sœurs de la Communauté sont engagés sur un chemin de partage des richesses et de simplification de vie qui se traduit concrètement par le fait qu'il n'y a pas de tarif fixe mais une fourchette de prix voire un appel aux dons et au partage dans les sessions organisées, afin que chacun, quels que soient ses revenus, puisse participer. C'est ainsi que lors des sessions Cana (pour les couples), le responsable financier de la session propose aux participants de verser anonymement dans une cruche ce qui leur semble juste pour leur participations aux frais de la session, après leur avoir indiqué le montant total des frais à couvrir. Et il informe régulièrement le pourcentage atteint !

Enfin dans certains lieux, la Communauté est investie dans des projets humanitaires, tel que la réinsertion des enfants des rues de Kinshasa. Elle a tout d'abord mis en place un centre d'accueil de

jour, puis un centre de formation pour les garçons (électricité, menuiserie, informatique), puis pour les filles (couture). Elle a ensuite pris en charge une école primaire en lien avec la paroisse qui lui a été confiée par l'évêque, ou bien la gestion d'un foyer de jeunes travailleuses comme à Abidjan, Côte d'Ivoire, ou de jeunes travailleurs à Puteaux, France.

Conclusion

En conclusion, la façon d'être en mission des frères et sœurs de la Communauté du Chemin Neuf correspond très étroitement à leur vocation à la vie communautaire et elle est indissociable de leur spiritualité de l'unité enracinée à la fois dans le renouveau charismatique et la tradition ignatienne. Pour eux, il s'agit avant toute chose de « rendre compte de l'espérance qui est en eux » et de partager la grâce du Christ qu'ils ont découverte et qui est leur joie. Comme il est écrit dans les *Constitutions* : « souviens-toi que tu dois passer de la "Communauté pour moi" à "moi pour la Communauté". Cette dernière, en effet, n'est pas seulement le lieu fraternel de ta libération, guérison et formation, mais bien davantage le lieu où tu choisis de te mettre au service des autres, un point de départ plus qu'un point d'arrivée : il est impossible de s'installer dans la vie communautaire puisque nous suivons Jésus qui "n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude" (Mt 20, 28) »[7].

Valérie Goubier

[7] *Constitutions de la Communauté du Chemin Neuf*, 4ème rédaction, 2002, p. 47.

L'exhortation apostolique Verbum Domini

Quelques annotations en provenance d'Amérique latine

Helmut Renard

***Originaire de Belgique, de la communauté de langue allemande, Helmut Renard est membre de la Congrégation missionnaire du Verbe Divin (SVD). Depuis 1970, il a exercé diverses responsabilités en Équateur, tant en pastorale que dans l'enseignement universitaire. H. Renard est actuellement le directeur de l'édition hispano-américaine de la revue* Spiritus.**

« Jésus de Nazareth est, pour ainsi dire,
l'exégète de Dieu que "personne n'a jamais vu" »[1].

Le 6 octobre 2006, le Pape Benoît XVI a convoqué la XII[e] Assemblée générale ordinaire du Synode des Évêques, ayant pour thème « La Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église ». Ce synode s'est tenu du 5 au 26 octobre 2008, au Vatican. À son terme, le 24 octobre 2008, les évêques participants ont présenté leur *Message final*, dans un langage très pratique et pédagogique, tout en laissant entendre que leur travail synodal était une sorte de recommandation en vue d'une réflexion plus systématique de la part du Pape Benoît XVI. Dans ce message final, les Pères synodaux se sont référés à la Parole de Dieu, en parlant, de façon très catéchétique, de la Voix de la Parole, de son Visage, de la Maison et des Chemins de la Parole, utilisant des images faciles à comprendre.

---

[1] *Verbum Domini*, 90. Version française dans *La Documentation catholique*, n°2460, 2011, p. 52-110. Le lecteur trouvera les références à ce document dans le texte : (VD, 90).

Presque deux ans plus tard, le 30 septembre 2010, a été publiée l'exhortation apostolique du pape Benoît XVI, *Verbum Domini*. Après la constitution dogmatique *Dei Verbum* du concile Vatican II (1965) et le document de la Commission Biblique, *L'interprétation de la Bible dans l'Église* (1993), l'exhortation apostolique *Verbum Domini* représente la prise de position la plus récente du magistère de l'Église catholique en relation avec la Parole de Dieu. En outre, Benoît XVI fait de multiples références à ces documents significatifs de la réflexion nouvelle dans l'interprétation des Saintes Écritures. Il est chaque fois dit plus clairement que la Parole de Dieu doit être le centre et la référence de toute l'Église, de sa présence et de ses activités pastorales. La réflexion théologique, la catéchèse, la doctrine, le droit canonique doivent avoir, à tout moment, comme référence, la Parole de Dieu et spécialement Jésus qui en est la manifestation plénière et existentielle.

Contenu et méthode, une première impression

Le document papal comporte trois parties : la première, la plus doctrinale et théologique, donne comme fondement le Dieu qui parle (*Verbum Dei*) ; la seconde concerne la Parole de Dieu dans l'Église (*Verbum in ecclesia*) ; et la troisième présente la mission de l'Église d'annoncer la Parole de Dieu au monde (*Verbum pro mundo*). Qui s'attendrait à des déclarations nouvelles sera certainement un peu déçu. Le langage lui-même est un peu froid et bien moins dynamique que le *Message final* du Synode sur la Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église. D'ailleurs, tout le monde sait bien que lorsqu'on veut tout dire, il est fort probable qu'on aboutisse à un résultat peu stimulant et peu opérationnel. De notre point de vue latino-américain, le point de départ ne nous semble pas être le plus adéquat. Depuis l'époque postconciliaire, nous lisons et réfléchissons la Parole de Dieu un peu partout sur notre continent. Le point de départ a toujours été un regard de foi sur notre réalité ambiguë et contradictoire ; ensuite la Parole de Dieu nous accompagne et nous illumine afin de voir cette réalité avec les yeux de Dieu, ce que nous résumons dans la question : Quelle est la volonté de Dieu dans ces situations vécues ? Nous allons ainsi à la découverte progressive du message de Dieu, toujours en relation avec la construction du Royaume et l'engagement que nous demande cette Parole de Dieu, afin de maintenir l'espoir

qu'« un autre monde est possible ». Mais nous ne nous en tenons pas là. Il faut encore célébrer la Parole de Dieu en vivant la fraternité, l'égalité, la solidarité, la dignité, la diversité et le respect de la nature. Ainsi, suivant le chemin que nous empruntons en Amérique latine, lire la Bible doit nous amener à un changement personnel et nécessairement à une transformation de la société… Nous allons maintenant considérer de plus près chaque section de *Verbum Domini*.

Le Dieu qui parle, qui se manifeste en Jésus-Christ, le Verbe Incarné

Il s'agit d'une vision très doctrinale et dogmatique, surtout la première partie qui ressemble à un traité du « Logos ». Le style relève nettement de la théologie dogmatique, spéculative et d'une approche traditionnelle et conservatrice. Le texte peut apparaître complet, il se situe pourtant dans le prolongement de ce que l'on connaît traditionnellement comme « Traité du Logos ». Il s'appuie essentiellement sur la vision du quatrième évangile connu pour sa haute christologie.

Il s'agit d'une approche « verticale » : on part d'une vérité *spéculative* et non de l'expérience humaine et historique du mystère profond de Dieu. Il n'y a pratiquement jamais de référence, pire encore, d'explicitation de la mission concrète de Jésus de Nazareth, comme si cela n'avait guère d'importance. Pas non plus de réflexion profonde sur l'incarnation historique et culturelle du « Verbe ». De plus, utilisant une méthode très déductive, le document développe une théologie tout à fait traditionnelle, thomiste et spéculative, partant nettement des dogmes. Aucune mention n'est faite des grands enjeux d'aujourd'hui que la Parole devrait éclairer.

Il faut admettre cependant que ce qui renvoie à « l'herméneutique de la Sainte Écriture dans l'Église » reconnaît la nécessité des sciences pour parvenir à une interprétation correcte. Mais le document met surtout la lecture spirituelle au premier plan ; lecture qui se fonde sur la foi puisque la lettre, prise en elle-même, tue. Le texte affirme qu'il ne faut pas s'arrêter à une interprétation individuelle, mais la communauté ecclésiale n'y apparaît pas comme référence et place d'une interprétation correcte. Un critère fonda-

mental demeure : lire et interpréter l'Écriture « à la lumière du même Esprit que celui qui la fit rédiger » (VD, 29)[2]. De plus « c'est l'Esprit qui anime la vie de l'Église et qui la rend capable d'interpréter authentiquement les Écritures » (VD, 29). Il est souligné qu'il vaut aussi la peine de faire rappel de saint Jérôme : « La Bible a été écrite par le Peuple de Dieu et pour le Peuple de Dieu, sous l'inspiration de l'Esprit Saint ». Et d'ajouter encore ces paroles du même saint qui fut aussi un « grand savant pour qui "l'ignorance des Écritures est l'ignorance du Christ" » (VD 30).

Dans l'herméneutique biblique, il n'est pas seulement question de lire et d'interpréter la Bible à partir de son contexte et de l'intention des auteurs, il s'agit aussi de poser des questions au texte à partir de nos réalités pressantes et changeantes du quotidien, et bien souvent peu humaines. La Bible est certes Parole de Dieu, mais toujours en tant que Bonne Nouvelle et parole d'espérance. Et cela se fait simplement en regardant la vie et les attitudes de Jésus, manifestation vive de la Parole de Dieu.

Reprenant la pensée de la Constitution dogmatique *Dei Verbum* et du document susmentionné de la Commission Biblique Pontificale, Benoît XVI souligne que « l'étude de la Sainte Écriture doit être comme l'âme de la théologie sacrée » (VD, 31). Bien qu'actuellement il s'agisse d'un fait acquis, nous savons que traditionnellement la théologie se référait peu aux Écritures, bien plus, elle se fondait sur une spéculation très philosophique issue du monde grec. L'Église catholique n'a pas été pionnière dans l'utilisation des sciences bibliques modernes. Ce furent les Églises protestantes qui eurent le primat en ce domaine et ce n'est pratiquement qu'à partir du concile Vatican II que l'on intègre l'exégèse moderne et la recherche biblique dans l'interprétation des Écritures. Il est important toutefois de compléter cette étude biblique, plus académique, par une bonne *lectio divina*. S'il reste certainement important de connaître le passé du texte biblique, son contexte, son genre littéraire et son message originel, il est toujours urgent de nous approcher du texte biblique avec les yeux de la foi. « Là où l'exégèse n'est pas théologie, l'Écriture ne peut être l'âme de la théologie, et vice-versa, quand la théologie n'est pas essentiellement interprétation de l'Écriture dans Église, cette théologie n'a plus de fonde-

[2] Citant la Constitution *Dei Verbum* de Vatican II, n°12.

ment » (VD, 35). L'exhortation souligne qu'il faut aller au-delà de la lecture littérale, ou comme nous disons, au pied de la lettre, pour atteindre une vraie lecture spirituelle du texte. Pourtant, il est notable qu'en pratique, non seulement parmi les mouvements évangéliques ou pentecôtistes, mais également dans certains groupes catholiques d'apostolat et chez beaucoup de curés, domine une lecture assez fondamentaliste de la Bible. C'est pourquoi, il est bien clair qu'une connaissance théorique du document post-synodal que nous analysons ici ne suffira pas s'il manque un profond renouveau. Nos évêques d'Amérique latine et des Caraïbes parlent d'un profond ébranlement interne de l'Église, de ses pasteurs comme de tout le Peuple de Dieu.

Un autre point intéressant est la référence que fait Benoît XVI à la relation entre Bible et œcuménisme : « Tout cela nous renforce dans la conviction qu'écouter et méditer ensemble les Écritures nous fait vivre une communion réelle même si elle n'est pas encore pleine » (VD, 46). Le texte se réfère aussi aux paroles du concile Vatican II : « Les paroles divines sont, dans le dialogue œcuménique lui-même, des instruments insignes entre les mains puissantes de Dieu pour obtenir cette unité que le Sauveur offre à tous les hommes » (UR, 21). Évoluant nous-mêmes depuis tant d'années dans des cercles de prière et d'étude entre Église catholique et autres Églises chrétiennes, nous nous demandons : Quand oserons-nous des démarches plus audacieuses ? Parlant actuellement d'œcuménisme, il faut nécessairement élargir l'horizon au-delà du christianisme ; la préoccupation qui pousse à rechercher le dialogue avec toutes les religions s'affirme en effet de jour en jour. De nos jours, le problème de l'humanité n'est pas une définition de Dieu mais bien la vie de la planète menacée par l'être humain lui-même. L'*oikouménè* invite à coexister de façon respectueuse et solidaire avec tous les êtres humains, leur environnement immédiat et planétaire.

La Parole dans l'Église, sa valeur sacramentelle

Dès le début de la seconde partie, une idée très juste est énoncée : « L'Église ne vit pas d'elle-même mais de l'Évangile, et de cet Évangile, elle tire toujours à nouveau une orientation pour son chemin » (VD, 51). Il est de la plus haute importance de souligner la centralité de la Parole de Dieu et d'une manière spéciale de

l'Évangile de Jésus-Christ pour la vie de l'Église. Si cela se comprend très bien pour l'Église prise dans son ensemble, les attitudes ne sont pourtant pas toujours très évangéliques entre les serviteurs de l'Église. Dans ce sens, on trouve encore beaucoup de contradictions entre les expressions des documents ecclésiaux et les comportements en situations concrètes.

Dans cette section le texte met l'accent sur l'importance de la Parole de Dieu dans la liturgie et, de manière spéciale, dans les sacrements. Benoît XVI insiste beaucoup sur la sacramentalité de la Parole, et il reprend une affirmation de saint Jérôme : « Nous lisons les Saintes Écritures. Je pense que l'Évangile est le Corps du Christ ; je pense que les Saintes Écritures sont son enseignement… » (VD, 56)[3]. À propos du choix des lectures de la Parole de Dieu dans la liturgie, il faudrait sérieusement envisager une profonde révision, surtout pour les dimanches et les jours de fêtes. On n'insistera jamais assez sur le fait que l'homélie soit réellement une actualisation du message de la Parole et non pas un lieu d'observations moralistes ou d'informations paroissiales. Le Christ et son Évangile doivent être le centre de toute homélie. C'est pourquoi le prédicateur « doit "être le premier à être interpellé par la Parole de Dieu qu'il annonce"[4], car, comme le dit saint Augustin, "qui prêche extérieurement la Parole de Dieu et ne l'écoute pas intérieurement ne peut pas porter du fruit" » (VD, 59).

Très bienvenue aussi est l'insistance du Pape qui situe le lieu fondamental de la Parole de Dieu dans l'ensemble de la vie ecclésiale, soulignant tout spécialement la place de l'animation biblique de la pastorale. En Amérique latine existent encore de jolies expériences où l'on peut voir comment les petites communautés de croyants s'approprient la Parole. Il manque cependant une bonne formation afin d'éviter de tomber dans une lecture fondamentaliste et, parfois, un peu naïve. À partir du concile Vatican II, la catéchèse a pris en ses diverses étapes un caractère très biblique, mais pas toujours orienté vers un engagement pour une transformation personnelle et communautaire.

Bienvenu enfin l'appel demandant que dans les différentes étapes de leur formation, les ministres ordonnés deviennent réellement

---

[3] Citant St Jérôme, *In Psalmum*, 147: *CCL* 78, 337-338.

[4] *Proposition* 15.

auditeurs de la Parole de Dieu. « Le prêtre est avant tout Ministre de la Parole de Dieu… Il doit être le premier à cultiver une grande familiarité personnelle avec la Parole de Dieu. Il ne lui suffit pas d'en connaître l'aspect linguistique ou exégétique, ce qui est cependant nécessaire. Il lui faut accueillir la Parole avec un cœur docile et priant, pour qu'elle pénètre à fond dans ses pensées et ses sentiments et engendre en lui un esprit nouveau, "la pensée du Christ" ». Et le texte poursuit un peu plus loin : « C'est seulement "en demeurant" dans la Parole que le prêtre deviendra parfait disciple du Seigneur, qu'il connaîtra la vérité et sera vraiment libre » (VD, 80)[5]. Ces réflexions doivent être appliquées à tous les ministres ordonnés et candidats aux ordres sacrés. Le Pape a également une parole particulière pour la vie consacrée qui naît de l'écoute de la Parole de Dieu et accueille l'Évangile comme sa norme de vie (cf. VD, 83). Il y mentionne en particulier la pratique de la *lectio divina*, apport spécifique à l'Église de la part de la tradition monastique et pour laquelle il faut la remercier.

Quelques rares réflexions portent sur la contribution spéciale des femmes à la lecture de la Parole de Dieu. Beaucoup de documents ecclésiaux reconnaissent le rôle indispensable et fondamental des femmes dans et pour la vie de l'Église, ainsi par exemple les femmes éducatrices de la foi et celles spécialisées en études bibliques. Mais l'importance que Jésus a donnée aux femmes qui l'ont suivi dans l'annonce de la Bonne Nouvelle est très éloignée de la réalité actuelle à cause du poids d'un passé et d'un présent machistes dans les structures ecclésiales.

En conclusion, on peut dire que dans cette deuxième partie le document chemine sur des sentiers connus et peu novateurs. Il serait parfois bon de se demander quelle est la finalité de la Parole en relation avec l'Église ? Ne devrait-elle pas être plus orientée vers la mission de Jésus, c'est-à-dire la construction du Royaume de Dieu ? Pratiquer une lecture et une réflexion critiques aiderait certainement l'Église à répondre à sa mission authentique !

---

[5] Citant l'exhortation apostolique post-synodale *Pastores dabo vobis*, 26.

Parole pour le monde, engagement dans la construction du Royaume de Dieu

Faisant preuve d'une certaine ouverture aux signes des temps présents, la troisième partie est certainement la plus intéressante. La communauté ecclésiale n'est pas seulement destinataire de la Parole de Dieu, sa mission est de l'annoncer au monde d'aujourd'hui. Il faut cependant prêter attention au fait que si la seconde partie porte sur la Parole *dans* l'Église, le titre de la troisième partie annonce qu'il s'agit de la Parole de Dieu *au* monde. Théologiquement et bibliquement parlant, il aurait été aussi opportun sinon plus d'utiliser « dans » plutôt que « au » monde. Certes, ce sont là des détails, mais qui, induisant une perspective fondamentale, ont des implications importantes.

Il vaut la peine de souligner la pensée du Pape désignant Jésus de Nazareth comme le narrateur, l'exégète de Dieu (VD, 90). St Irénée de Lyon l'avait déjà dit : « le Fils est le Révélateur du Père ». Nous sommes les destinataires de sa Parole mais aussi ses annonciateurs. Par la prédication et le témoignage, nous participons à la vie du Fils et à sa mission qu'est le Règne de Dieu. Notre monde a besoin d'une plus grande lumière et espérance… « La grande espérance qui est "Dieu qui possède un visage humain et qui nous aima jusqu'à la fin (Jn 13, 1)" » (VD, 91).

Il est nécessaire d'insister sur notre responsabilité missionnaire et de renforcer la conscience missionnaire de l'ensemble du peuple de Dieu. Les premières communautés chrétiennes nous donnent un témoignage de discernement en la matière. La mission de l'Église n'est pas de se regarder elle-même mais de rendre présent le Règne de Dieu dans le monde. Et ce Règne, c'est Jésus, sa vie, ses actions prophétiques, son amour et le don de lui-même sans réserve et avec passion. Suivre Jésus signifie annoncer sa Parole par le vécu de la vie, c'est-à-dire témoigner de l'Évangile par notre vie quotidienne, en toutes les situations, afin qu'elle soit réellement une « Bonne Nouvelle ». Cela exige de lutter pour un monde plus juste et plus digne. Comme jamais auparavant dans l'histoire de l'humanité, nous avons à notre portée les moyens et les ressources pour que tous les êtres humains aient accès au « bien-être ». Mais, croissent aussi le refus de l'autre, l'indifférence face aux problèmes structurels de la violence et de l'inégalité, le manque de conscience

et d'intérêt pour la protection de notre environnement naturel, le fossé entre les politiciens et les citoyens. Il y a là une tâche immense pour faire face aux défis et provocations de notre société mondialisée et postmoderne. Il ne s'agit pas de reconquérir le monde et de rêver d'un autre modèle de « chrétienté » comme on y aspire encore dans certains cercles ecclésiaux. La Parole de Dieu doit devenir une authentique « Bonne Nouvelle » pour l'homme et la femme d'aujourd'hui. Faisant écho à ce que pensent nombre de croyants avertis aujourd'hui, nous nous trouvons réellement à un changement d'époque. De nouveaux paradigmes surgissent et les méthodes comme les réponses habituelles ne sont plus d'aucune utilité.

Plus loin, le Pape souligne l'importance des femmes et leur générosité dans l'évangélisation avec une mention spéciale pour Marie-Madeleine (VD, 94). Beaucoup de documents ecclésiaux mettent en évidence le rôle des femmes dans la tâche évangélisatrice de l'Église. Personnellement, je crois qu'il est temps de faire un pas de plus et ne pas en rester seulement à des paroles de reconnaissance ! .Si le Fils de Dieu a pris chair d'une femme, cela signifie que la femme est plus à même de donner vie au Verbe de Dieu et de l'annoncer dans le monde !

Une Église missionnaire est un signe de vie, caractéristique essentielle de la tâche confiée par Jésus à celles et ceux qui le suivent ; et cela, même si, prenant en compte les défis de la mondialisation, la *missio ad gentes* (VD, 95) se change en *missio inter gentes*. D'où l'urgence pour une nouvelle évangélisation (VD, 96). En Amérique latine, nous avons insisté sur une nouvelle évangélisation depuis la Conférence latino-américaine des évêques à Saint Domingue (1992), et la Conférence d'Aparecida (2007) a souligné l'urgence d'une mission continentale. Tout cela est bien beau, mais on ne sait trop comment se mettre réellement en phase avec les besoins réels et les inquiétudes des hommes d'aujourd'hui. Or ces derniers n'ont pas besoin de doctrines mais bien d'expériences personnelles et communautaires de la miséricorde et de la compassion de Dieu. Et c'est pour cette raison qu'il est nécessaire de revoir continuellement la cohérence entre notre parole et notre vie, c'est-à-dire ce en quoi consiste vraiment notre témoignage. De toute évidence, vivre la Parole exige de nous un engagement accru en faveur d'un « autre monde possible », un

monde fait d'égalité, de justice, de dignité et de respect de la personne humaine, de paix et de solidarité (cf. VD, 99-103), ce qui a été source de conflits à maintes reprises tant à l'intérieur de l'Église qu'avec les pouvoirs politiques en place. C'est une cause pour laquelle l'Église compte beaucoup de martyrs dans ses rangs.

Une préoccupation justifiée concerne la manière d'atteindre la jeunesse d'aujourd'hui (VD, 104) sur les problèmes de la drogue, de l'alcool, de la prostitution, des gangs et du déracinement familial. À la vue des journées mondiales de la jeunesse, on pourrait penser qu'il s'agit là de la bonne manière pour prendre au sérieux les jeunes d'aujourd'hui. Mais dans le Tiers monde, les jeunes font partie intégrante de cette majorité de pauvres et d'exclus de nos sociétés. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un engagement bien plus audacieux et moins romantique.

Ce qui est dit sur les migrants mérite une attention spéciale. Ils ont « le droit d'entendre le kérygme » (VD, 105). Mais, prêtant attention à la praxis de Jésus en son temps, il faut se poser la question : les migrants sont-ils les destinataires du message évangélique ou ne sont-ils pas tout autant ceux qui nous évangélisent ? Question importante précisément dans nos sociétés où le nombre des migrants est en constante augmentation et où, pour différentes raisons, la xénophobie croît dangereusement. À travers le migrant et sa situation d'exclusion nous est renvoyée la question de l'authenticité de notre foi en Jésus et sa Parole. De même, devons-nous nous poser la question de notre attitude envers les personnes souffrantes aux multiples visages. Elles ont besoin de notre solidarité, mais leurs conditions de vie nous interpellent-elles ? Rencontrons-nous en ces personnes le visage souffrant de Jésus Christ aujourd'hui ?

La mondialisation nous rapproche chaque jour davantage mais suscite en même temps toutes sortes d'attitudes et de réactions de défense. L'époque où le christianisme était au centre de l'activité humaine appartient au passé. Nous sommes sans arrêt en contact avec des cultures diverses et, de plus en plus, avec des sous-cultures. Les sciences humaines comme l'anthropologie, la psychologie et la philosophie nous aident à mieux nous connaître et à comprendre aussi la vie des peuples immergés dans des contextes bibliques. Le pouvoir de l'image et du monde virtuel

progresse chaque jour davantage. Les moyens de communication, et plus particulièrement la Toile (VD, 113), forment et déforment l'opinion publique et la conscience humaine. C'est un monde nouveau, véritable défi pour communiquer la Parole.

Signe tout à fait spécial des temps actuels, la nécessité d'un dialogue ouvert et respectueux entre toutes les religions est très fortement ressentie : un dialogue où personne ne prétend imposer ses vérités aux autres ; un dialogue où tous se préoccupent du bien commun des êtres humains et savent le traduire dans des actions communes, au lieu de discuter sur des doctrines. Tout type de fondamentalisme empêche de croître en harmonie et solidarité, mais génère bien plutôt haines et violences. Au-delà de tout type de différence, il y aura toujours la liberté de conscience et la liberté de tout être humain. C'est ce qui favorisera la paix et l'entente entre les peuples (VD, 120).

Pour conclure

Il faut reconnaître que l'exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini* est un document simple, sincère, assez direct et nourri de bonnes intentions pour établir un lien entre la Parole de Dieu et le monde moderne, surtout dans le domaine social. Mais il faut dire aussi qu'on n'y trouve presque rien de nouveau. Peut-être parce qu'il s'agit d'un document officiel, l'approche des thèmes d'actualité surprend quelque peu. Mais malgré cela, on y retrouve encore très largement cette orientation qui consiste à aborder l'expression de la foi chrétienne d'une façon toute intériorisée et intra ecclésiale. Demeurent donc les problèmes pour réellement assumer les conséquences d'une Parole de Dieu *dans* le monde et *dans* l'histoire, et pas seulement *pour* eux. Afin d'être *pour* eux, la Parole de Dieu doit être *dans* le monde et l'histoire, et de la même manière doit-elle être à la fois *dans* et *pour* l'Église. Peut-être le document le suppose-t-il, mais il ne le dit pas explicitement.

Helmut Renard

Les Asiatiques parmi nous

Défis et opportunités pour la mission inter gentes
Séminaire résidentiel du Sedos
Ariccia, 17-21 mai 2011

Bernard Keradec

Le séminaire résidentiel du *Sedos* a réuni 126 participants à Ariccia (Italie) du 17 au 21 mai 2011. Ce fut un temps de rencontres et d'échanges très riches sur le thème *Les Asiatiques parmi nous* et dont le sous-thème ouvrait la voie à une réflexion de fond sur la mission vue en termes de réciprocité, d'échanges et d'accueil mutuel[1]. Un tel effort de conceptualisation et de mise en œuvre concrète entre tout à fait dans la tâche du *Sedos* comme le rappelait sa présidente, Sr Maria Pilar Benavente Serrano SMNDA, dans son allocution d'ouverture. Comme à son habitude, le séminaire a suivi une dynamique interactive, alternant interventions, échanges et témoignages ainsi que des travaux de groupes. L'axe méthodologique « voir-juger-agir » a certainement permis aux participants de se laisser toucher par les interpellations lancées et de repartir du séminaire « provoqués et élargis » dans leur vision de la mission.

Six intervenants dont quatre d'Asie ont pris la parole : James H. Kroeger MM, Pio Estepa SVD, Peter C. Phan, Cristina M. Liamzon Vaulenzuela, Lea Ackermann SMNDA et Bonnie Mendes. Si les trois premiers ont développé une réflexion de type théologique sur la mission, les trois autres ont plutôt présenté des réalisations

[1] On en trouve les Actes dans *Sedos Bulletin*, 43(2011)5/6, p. 94-171. Pour plus d'informations sur le *Sedos* et l'objectif des séminaires résidentiels, lire E. Manhaeghe, « Chantier », dans *Spiritus*, n°190, 2008, p. 5.

de terrain et livré leur témoignage. L'ensemble, de grande qualité, a marqué les participants qui n'ont pas manqué de souligner la remarquable organisation de ce séminaire par Sr Lucie Nzenzili Mboma FMM, et l'ensemble du comité exécutif du *Sedos.*

Vue d'ensemble de la mission en Asie

James H. Kroeger MM, professeur à la Loyola School of Theology de Manille (Philippines), a dressé une vue d'ensemble de l'Église en Asie dans une intervention intitulée *La riche diversité de l'Asie : un chemin pour la mission*. Après un long rappel du contexte asiatique, J. H. Kroeger s'est attaché à présenter l'Église en Asie comme communauté d'Églises locales très vivantes, répondant à l'appel du triple dialogue émis dès 1974 par la FABC (Confédération des Conférences épiscopales d'Asie) : dialogue avec les pauvres, les cultures et les religions. Pour J. H. Kroeger, c'est sous l'influence de la FABC que ces Églises se sont profondément renouvelées entre 1970 et 2000. Elles sont devenues des communautés de foi profonde, des Églises locales authentiquement missionnaires loin de l'esprit de clocher ou du nationalisme fermé. La mission y est vue comme « l'échange de présents entre des Églises locales sœurs », et le service de la « présence asiatique » à travers le monde doit tenir compte d'une telle évolution.

Ne représentant que 2,9% de la population d'Asie, on pourrait imaginer une Église en proie au découragement et même à la paralysie. Pourtant, il n'en est rien. Fortes dans leur conviction, ces Églises ont la volonté de diriger concrètement leur mission d'amour et de service vers cinq catégories de personnes et réalités : 1. les jeunes (40% de la population ont moins de 15 ans en Asie !) ; 2. les femmes (« pour qu'elles exercent leurs droits à la responsabilité et à la mutualité dans l'Église et la société ») ; 3. la famille (agent efficace d'évangélisation et rempart contre les pressions anti vie) ; 4. les peuples indigènes (menacés dans leur existence même à cause d'intérêts économiques) ; 5. les migrants et les réfugiés (tant ceux qui migrent en Asie que vers l'extérieur). C'est là un chemin de mission qui pourrait aussi s'avérer bénéfique pour d'autres Églises, dans d'autres régions du monde… Quelque peu flatteur, ce tableau présente bien la voie de l'Asie en ce troisième millénaire dont Jean-Paul II disait souvent qu'il serait « le millénaire de l'Asie ».

Un regard sociologique au service de la mission

Complétant l'approche de James H. Kroeger, Pio Estepa SVD a offert un regard plus sociologique sur *Le paysage missionnaire asiatique du XXI^e siècle*, y soulignant trois grandes tendances actuelles : migration, urbanisation et médiatisation. P. Estepa, docteur en sociologie, missiologie et communications sociales, a su faire profiter les participants de ses compétences, les amenant à discerner les défis en lien avec chacune de ces trois mégatendances présentes en Asie.

Pour les scientifiques, la première mégatendance du monde asiatique est sa diaspora à travers le monde entier. Cette migration tous azimuts peut être libre et légale (travailleurs non qualifiés ou professionnels diplômés en contrat) ou forcée et illégale (main-d'œuvre bon marché et prostitution, exilés et déplacés politiques). De là deux défis : d'abord, s'ouvrir à cette diaspora asiatique et mieux la connaître ; ensuite, découvrir la quête religieuse de ces personnes et la présence éventuelle d'ouvriers apostoliques parmi elles.

Actuellement, 40% de la population asiatique vit en ville et ils seront 50% en 2030. C'est la deuxième mégatendance : l'urbanisation avec ses mégapoles marquées par le multiculturalisme constituant déjà une nouvelle sphère missionnaire. Si les conditions de vie s'y améliorent, le coût écologique à supporter est énorme. Là aussi deux défis à affronter : en premier lieu, le dialogue interculturel ou comment gérer la coexistence pacifique dans les grandes villes ; en deuxième lieu, le désastre écologique, humain et matériel, qui doit devenir le terrain d'une mission commune, interreligieuse.

L'hypermédiatisation enfin qui contribue à répandre une éthique postmoderne, totalement orientée vers le présent, le « temps réel », le « tout, tout de suite ». Là encore deux défis de taille. D'une part, l'Église doit tenir compte du nouvel aréopage constitué par la *e-GenerAsian* (génération du numérique) qui, au-delà des fondamentalismes et de la non-appartenance religieuse, choisit souvent d'être « interreligieusement religieuse », optant pour un croire aux appartenances multiples… Et d'autre part, passer à un autre langage de transmission de la foi car la *e-GenerAsian* n'a cure de la démythologisation à la Bultmann.

En conclusion, et pour orienter les travaux en groupes, Pio Estepa en a appelé à se poser une double question : Qu'est-ce qui est constant dans la mission de l'Église et qu'est-ce qui tient du variable ? À la première correspondraient les réalités de *koinonia*, *diakonia* et *kérygma* tandis qu'autour de la seconde s'articulerait la recherche de ce qui est pertinent pour le partage de l'Évangile avec les populations d'Asie aujourd'hui. Ne devons-nous pas aider à créer des ponts et assurer des liens au sein de cette population ? Être nous-mêmes des ponts, des médiateurs intergénérationnels ?

Le Règne de Dieu comme but et destin commun

Dans son intervention, *Théologies contemporaines et pratiques missionnaires en Asie*, le Professeur Peter C. Phan, de la Georgetown University (Washington, USA), a développé une nouvelle compréhension de la mission : une mission à penser et à mener comme « une collaboration entre chrétiens et non-chrétiens qui œuvrent ensemble pour une cause commune ». Il a ainsi invité les participants à véritablement prendre acte de la « révolution copernicienne » apportée par Vatican II concernant la compréhension de la mission. Il s'agit de passer de la mission *ad gentes* à une *missio inter gentes Asiae* qui doit aussi être une *missio cum gentibus Asiae* car elle ne peut se réaliser qu'avec les non-chrétiens.

Suivant les trois étapes de la méthode « voir-juger-agir », Peter C. Phan a commencé par questionner le regard porté sur les peuples d'Asie en attirant l'attention sur trois caractéristiques : 1. ce ne sont pas des « peuples vivant dans les ténèbres spirituelles et le péché, et qui ne peuvent être sauvés si ce n'est au prix d'une conversion au christianisme » ; 2. leur environnement politique est complexe ; 3. les chrétiens n'y sont qu'une minorité au sein de religions bien établies.

L'étape du « juger » a été consacrée à l'étude des concepts de mission *inter gentes* et *cum gentibus*, et leurs implications missiologiques. Le critère choisi par Peter. C. Phan est la pratique de Jésus lui-même. Dès lors, la mission *inter gentes* se caractérise par une évangélisation mutuelle où se dévoilent et se célèbrent la bonté et la sainteté des personnes. Le missionnaire devient alors un invité

offrant la foi chrétienne comme un signe de gratitude, un don pouvant être accueilli ou refusé… Appelée à devenir *cum gentibus*, cette mission n'a pas pour but l'intégration des *gentes* dans l'Église telle qu'elle existe aujourd'hui (trop petite, trop provinciale, romaine, occidentale), mais bien plutôt l'avènement du Royaume de Dieu. Or, sans la « collaboration des *gentes*, les chrétiens en Asie ne pourront jamais travailler efficacement pour le Royaume de Dieu fait de paix, de justice et réconciliation. Ils ne peuvent tout simplement pas "se la jouer solitaire" ». Il faut lire dans cette perspective l'épisode fort éclairant de l'exorciste qui ne faisait pas partie des disciples de Jésus (Mc 9, 38-40).

Finalement la troisième partie, celle de « l'agir », a exploré les pratiques missionnaires à la lumière de la mission *inter gentes* et *cum gentibus*. Essentiellement, dans la perspective de la mission comme action, il s'agit de faire des choses « au nom de Jésus ». Il faut travailler sans arrière-pensée de pré-évangélisation avec tous les partenaires de la société civile. La spécificité de la mission chrétienne par rapport aux ONG par exemple se situera dans le fait qu'elle est vécue « au nom de Jésus », c'est-à-dire avec les moyens – l'effacement et la vulnérabilité – et le but – le Royaume de Dieu – qui furent les siens.

Des réalisations communes déjà existantes

L'exposé de Peter C. Phan a évidemment donné lieu à des réponses et échanges animés. Les réponses, par ex. celles de Pauline Gresham et Georgeanne M. Donovan, toutes deux Soeurs Maristes Missionnaires, ainsi que les travaux de groupes ont permis de nuancer une conceptualisation peut-être trop tranchée sans toutefois en édulcorer la force de l'interpellation. Par ailleurs, les interventions en forme de témoignages de Cristina M. Liamzon Vaulenzuela, Lea Ackermann SMNDA et Bonnie Mendes ont aussi prouvé à leur manière que la mission *inter gentes* et *cum gentibus* se pratique déjà sur le terrain dans différents contextes.

Cristina M. Liamzon, originaire des Philippines, a passé plus de 20 ans en Italie, travaillant à divers niveaux auprès des migrants philippins, à Rome tout particulièrement. Son intervention, *Accompagner et cheminer avec les migrants philippins en Italie*, a montré

l'efficacité du partenariat entre une instance ecclésiale – l'aumônerie catholique pour les Philippins – et une ONG, l'OFSPS (*Overseas Filipinos Society for the Promotion of Economic Security*). De même pour Sr Lea Ackermann, la fondatrice de SOLWODI (*Solidarity for Women in Distress*), bien connue par son action pour les femmes en détresse et contre tout trafic d'êtres humains en général. Sa compréhension de la tâche missionnaire rejoignait sur plusieurs points l'exposé théorique de Peter C. Phan, la nuance en moins cependant. Retenons enfin de la présentation de Bonnie Mendes, prêtre du diocèse de Faisalabad (Pakistan), les multiples exemples de mission *cum gentibus* principalement dans le domaine du développement. Et Bonnie Mendes de mettre en garde contre des conversions de surface tout en gardant les vieilles habitudes : quel que soit le modèle de mission adopté, nous avons à nous ouvrir réellement aux autres si nous voulons répandre l'amour du prochain comme l'a demandé Benoît XVI dans sa première encyclique.

Une tâche à reprendre sans cesse

Les travaux en groupes ont révélé combien les participants avaient été interpellés par le contenu des interventions et des échanges, sans oublier les célébrations liturgiques durant ces journées de séminaire. Pour certains la découverte d'une mission qui ne consiste pas à imposer « notre » vérité ; pour d'autres, un appel à « apprendre de l'autre » et collaborer avec lui pour qu'advienne le Royaume ; pour d'autres encore la volonté de rendre nos institutions plus hospitalières, de créer des ponts entre les migrants et les citoyens ; pour d'autres enfin promouvoir un travail en réseaux entre instituts contre le trafic des êtres humains… Pour beaucoup certainement, apprendre à regarder celui qui est proche, comme en écho à cette phrase d'Elie Wiesel citée par Lea Ackermann dans sa présentation : « Regarder au loin est le péché actuel parce qu'il déclare l'autre comme inexistant ». L'avenir nous dira quelles retombées ces journées auront eues dans la vie des participants et leurs instituts.

Bernard Keradec

Religieux et politique en RDC

Colloque à l'Université catholique de Leuven, 19-21 mai 2011

Ignace Ndongala Maduku

Prêtre originaire de la République Démocratique du Congo, l'auteur exerce un ministère pastoral dans le diocèse de Namur (Belgique) tout en enseignant à l'Institut International* Lumen Vitae *de Bruxelles.

La Faculté de droit de l'Université catholique de Leuven (Belgique) a abrité du 19 au 21 mai dernier un colloque sur l'interférence du religieux et du politique en République Démocratique du Congo (RDC). Organisé par *Omnes gentes*[1], avec la collaboration du Centre des théologies de la libération de l'Université catholique de Leuven, ce colloque célébrait les 50 ans de l'indépendance du Congo. Il avait pour thème : « La mission de l'Église dans l'espace public en République Démocratique du Congo ». Le colloque a réuni des théologiens et chercheurs congolais et belges, auxquels se sont ajoutés deux experts canadiens.

Le colloque impliquait à la fois la relecture de la situation actuelle du Congo et l'analyse des fluctuations ainsi que des modulations des accès du religieux à l'espace public dans un pays en voie de démocratisation mais aussi en proie à la guerre. La rémanence de la violence (assassinats, atteintes à la liberté, intimidations), le rejet

[1] Fondée en 2003, cette plate-forme promeut le partenariat entre *Missio*-Belgique, le Centre international *Lumen Vitae*, les Facultés de Théologie de la Katholieke Universiteit Leuven et l'Université Catholique de Louvain.

des élections justes et libres (manipulation des élections par la fraude), la transgression de l'autorité de la loi (pas de séparation des pouvoirs, changement unilatéral de la Constitution) et l'enlisement du pays dans une économie rentière, la néo-patrimonialisation poussée (contrats léonins) et la politique du ventre ont été perçus comme autant de défis qui en disent long sur la résilience de la démocratie et le contournement du consensus démocratique au Congo. Les fondements structurels de la troisième République (fondements socio-économiques, culturels, stratégiques et institutionnels) ont été scrutés comme responsables de la rémanence de la crise multidimensionnelle, généralisée et sociétale dont souffre le Congo.

En marge du colloque, le cardinal L. Monsengwo, archevêque de Kinshasa (RDC) avait été invité à prononcer une conférence sur le thème *Espace public et mission prophétique de l'Église*. Avec un optimisme teinté d'espérance chrétienne, le cardinal congolais a illustré comment les chrétiens déploient aujourd'hui l'efficacité temporelle de la foi par des pratiques solidaires ouvertes à la promotion de la justice sociale. Il s'est réjoui de l'exercice de la fonction tribunitienne par l'Église. Cette dernière, par la voix de ses évêques, est présente dans l'arène politique où elle livre les principes directeurs du comportement pratique en conformité avec l'Évangile et la doctrine sociale de l'Église. Elle exerce, pourrait-on dire, une suppléance active dans l'espace public grâce à son réseau d'institutions médiatiques (radio, TV), potestatives (œuvres scolaires, sanitaires et sociales). Doit-elle pour autant reconduire sa suppléance *sine die* ? Les avis sont partagés sur cette question, certains estimant la suppléance incontournable pour la survie de la population, d'autres la rejetant comme un succédané qui dédouane l'État de ses responsabilités.

Certains conférenciers n'ont pas manqué de rappeler que l'Église est un segment de la société congolaise en crise. Comme telle, elle gît dans la vomissure d'une déliquescence morale qui déteint sur sa mission prophétique. Dès lors, comment ne pas arguer en faveur de la remise en question de l'insertion de l'Église dans la société congolaise en crise ? S'est alors posée, outre la question des styles d'autorité et d'obéissance que l'Église consacre, celle des

conditions de vie du personnel ecclésiastique. On le sait, ces styles et conditions s'enveloppent du manteau de la fraternité. L'attention a été dès lors attirée sur l'effectuation concrète de cette fraternité *ad intra*, au sein de l'Église.

Tout en reconnaissant la potentialité politique de l'Église catholique congolaise, d'aucuns parmi les conférenciers ont déploré la disjonction entre d'une part, les judicieuses analyses sociales et pertinentes réflexions éthiques et, d'autre part, des perspectives d'actions concrètes susceptibles de faire advenir au sein de l'Église un corps social alternatif. S'agissant des Communautés Ecclésiales Vivantes de Base par exemple, leur contexte d'émergence et leur caractère ecclésiocentrique ont été stigmatisés à la base du peu d'engagement politique des chrétiens et de leur déficit d'analyse ecclésio-sociale. Cela reconnu, les conférenciers ont évoqué l'intérêt et la nécessité d'un espace public d'où émerge le débat et se construise un consensus. L'Église qui catalyse aujourd'hui les aspirations de la population participe à l'émergence de cet espace public. Ce dernier, a-t-on souligné, ne devrait pas souffrir d'une « ecclésialisation » et rester séculier.

On regrettera le peu d'écho fait à ce colloque, et on pourra aussi déplorer la participation relative des Congolais à ce colloque. On peut cependant présumer qu'au regard de la qualité des conférences, de la richesse des échanges et de la profondeur des travaux en ateliers (première journée surtout), le colloque a atteint ses objectifs : offrir un cadre d'intelligence de la situation actuelle du Congo et dégager les grandes lignes de la mission spécifique de l'Église catholique dans le contexte de la démocratisation du Congo. Gageons que, bien comprise, et surtout vécue par les chrétiens, cette mission concoure à l'avènement d'un Congo plus beau qu'avant[2]. Tel est en tout cas notre espérance !

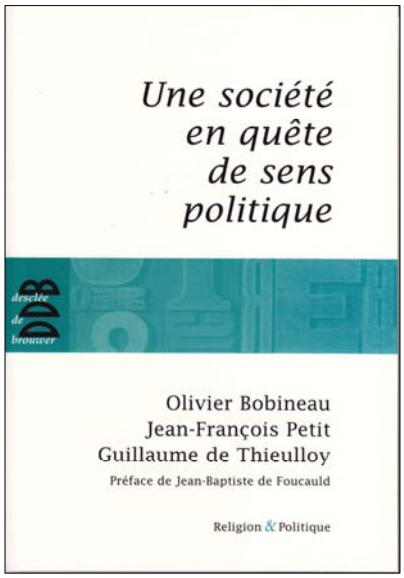
Ignace Ndongala Maduku

[2] Tel est aussi l'engagement que prennent les Congolais lorsqu'ils chantent leur hymne national : « Nous bâtirons un pays plus beau qu'avant dans la paix ».

Recensions

Olivier Bobineau, Jean-François Petit, Guillaume de Thieulloy (dir.), ***Une société en quête de sens politique***. Collection « Religion & Politique ». Paris, Desclée de Brouwer, 2009, 192 p., 19 €.

Issu en partie d'un colloque tenu au Sénat en fin 2007 sur le thème *Personne, bien commun et sens*, l'ouvrage réunit neuf contributions sur un débat de société fondamental : notre vivre-ensemble et ses conditions, un vivre-ensemble d'acteurs dialoguant, innovant et créant ensemble dans la liberté… Les larges perspectives esquissées par ces auteurs venant de divers champs de compétences et expériences (économie, finance, haut-fonctionnariat, philosophie, politique, théologie) s'inspirent largement de penseurs modernes comme H. Arendt, J. Habermas, E. Mounier. Elles font cependant tout autant appel aux philosophes de Stagire, à Aristote, à Thomas d'Aquin, à Jacques Maritain et à ce que Guillaume de Thieulloy appelle l'« école personnaliste thomiste » (p. 105) tout comme à l'enseignement de l'Église catholique en matière sociale. Le propos est ambitieux : il s'agit en effet de dégager « une pensée pour une action ». Dans une société apparaissant chaotique à bien des égards, « le vrai problème ne serait-il pas celui de la gouvernance, à commencer par la prise de décision des élites ? » (p. 159). Il est donc urgent de redonner du sens au politique, le revaloriser, et restaurer ainsi la confiance sans laquelle il ne peut exister de communication, d'échanges entre citoyens. Tout en reconnaissant « qu'il n'y a pas de solution toute faite » (p. 23), la proposition s'inscrit dans la tradition aristotélicienne concevant le politique comme une « mise en commun des actes et des paroles ». Il y a là un modèle de société fondé sur la relation mutuelle dans l'agir politique : un agir de liberté et d'innovation (H. Arendt), un agir communicationnel (J. Habermas) où les citoyens cherchent à « s'entendre avec l'autre, de façon à interpréter ensemble la situation et à s'accorder mutuellement sur la conduite à tenir » (p. 168). Mais une conduite à tenir en référence et en vue de quoi ? Le bien



commun ? L'intérêt général ? L'intérêt politique ? La satisfaction d'individus, membres d'une société de plus en plus « fondée ontologiquement sur le marché » (p. 70) ? Autant de concepts atteints d'une telle polysémie qu'il était essentiel de les définir dans leurs rapports aux individus et à la société. Ce à quoi, dans une première partie, s'emploient deux philosophes, Jean-François Petit et Roman Sharkey.

Une deuxième partie, moins originale, est consacrée aux approches théologiques. Le lecteur y retrouvera un rappel des grands principes de l'enseignement catholique concernant le bien commun et la destination universelle des biens dans le sillage du concile Vatican II. La troisième partie offre quelques applications plus concrètes dans le domaine de l'économie, de la finance et de la gouvernance. Plus facile de lecture, cette dernière partie mériterait d'être plus développée tant sont riches les pistes évoquées. E. Lasida plaide pour une économie solidaire où « c'est l'institution et la régulation du social qui devient l'objet premier de l'économie » et non plus les biens à produire et à consommer à profusion (p. 127). B. Badré donne son avis de praticien en matière d'économie et développement où il lui semble qu'on a jusqu'ici choisi la croissance plutôt que le développement, la stratégie cancéreuse plutôt que celle de l'embryon (cf. p. 135) ! Non moins intéressant enfin l'apport d'une expérience africaine de gouvernance par J. Paré, celle du Burkina Faso, où « a été mis en place un mécanisme de gouvernance qui concilie les valeurs traditionnelles et modernes dans lesquelles se reconnaît l'ensemble des Burkinabé » (p. 151).

L'ensemble de l'ouvrage est introduit par une copieuse contribution de Jean-Baptiste Foucauld sur le thème *La politique peut-elle apporter du sens ?* Bien plus qu'une introduction, il s'agit d'un discours programme proposant de nombreuses pistes pour « favoriser une convergence » en vue de renouer les liens entre sens et politique (cf. p. 23-24). La conclusion est rédigée par Olivier Bobineau, directeur de la collection « Religion et politique » qu'inaugure le présent ouvrage. On souhaite que les prochains volumes soient d'aussi bonne qualité que celui-ci.

Bernard Keradec

Dominique Barthélemy, ***Le pauvre choisi comme Seigneur***. La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres. Édition préparée par A. Schenker et L. Brusotto. Préface du Cardinal Carlo Maria Martini. Collection « Épiphanie ». Paris, le Cerf, 2009, 232 p., 20 €.

Ce livre est une publication posthume d'un remarquable critique textuel, le P. Dominique Barthélemy, dominicain et professeur d'Ancien Testament à la Faculté de Théologie de l'Université de Fribourg. Bibliste renommé, l'auteur faisait donc partie de ce groupe de professionnels facilement accusés dans certains milieux ecclésiastiques d'exclure a priori

toute perspective de foi. Ici et là, il est même devenu de bon ton de commencer un exposé spirituel en annonçant qu'on lira la Bible, non comme les exégètes mais dans une perspective de foi ! Eh bien, voici un bibliste qui, comme la plupart de ses collègues, ne s'est pas seulement dévoué corps et âme à la recherche scientifique technique, mais qui a mis également sa grande érudition au service de ses frères et sœurs qui, à l'instar du Christ, s'identifient littéralement aux pauvres. Ce livre de théologie biblique montre que les accusations susmentionnées en disent plus sur ceux qui les prononcent que sur ceux qu'elles visent.

L'ouvrage n'a pas été rédigé par le P. Barthélemy lui-même, mais il reproduit une sélection de l'enseignement qu'il a donné aux Petites Sœurs de Jésus d'environ 1980 à 1995. Les destinataires directs étaient les Sœurs chargées de transmettre la parole biblique dans la fraternité et dans leurs différents lieux d'insertion. Dispersées dans le monde entier, les Sœurs vivent parmi les déshérités du monde : les nomades dans le désert, les Pygmées en Afrique, les Gitans en Europe, les habitants des barques en Extrême-Orient, les malades, les toxicomanes, les prisonniers, etc. Les sessions de formation étaient des moments forts de partage entre les Sœurs et le P. Barthélemy. Par ailleurs, celui-ci n'écrivait jamais ses cours. Disposant du don de la parole jaillissante, il répondait sans cesse à la circonstance et à l'auditoire. Le texte a été composé à partir de transcriptions de cassettes enregistrées par quelques Petites Sœurs et Laura Brusotto ; le P. Adrien Schenker, confrère de l'auteur, en a assuré la rédaction finale. Le lecteur averti remarquera que le texte est en réalité le résultat de l'interaction entre les Petites Sœurs de Jésus et le P. Barthélemy. Le titre, *Le pauvre choisi comme Seigneur*, ne laisse pas de doute…

Les divers enseignements ont été groupés dans quatre grandes parties. Ceux de la première partie, *Le choix du Très-Haut*, sont centrés sur la compréhension biblique de la pauvreté définie comme manque d'estime. « Qu'est alors la pauvreté réellement ? Elle se situe du côté du manque. L'homme a des besoins fondamentaux. Le premier besoin de l'homme n'est pas d'être aimé, mais d'être estimé, c'est-à-dire d'exister comme valable pour quelqu'un. Cela passe avant tout autre besoin. […] On souhaite exister pour ceux dont on partage les valeurs » (p. 32-33). D'où le choix évident du Très-Haut… Les enseignements de la deuxième partie portent sur *Les chemins des hommes.* L'auteur y situe le pauvre dans le contexte social, surtout vis-à-vis du riche, ce qui conduit à une interpellation personnelle adressée à chacun de ses lecteurs : « Si j'entretiens le pauvre en le nourrissant, mais si je ne lui apporte pas la certitude d'une

estime, il demeurera pauvre dans la réalité objective. Mais si je le laisse mourir de faim, cela peut être en grande partie parce qu'il n'existe pas pour moi. À partir du moment qu'il existe vraiment pour moi, je ne pourrai pas le laisser mourir de faim. Donc la vraie question à se poser est de savoir si le pauvre existe ou n'existe pas pour moi. J'arrive alors à la racine des choses, et le reste viendra comme une conséquence » (p. 80).

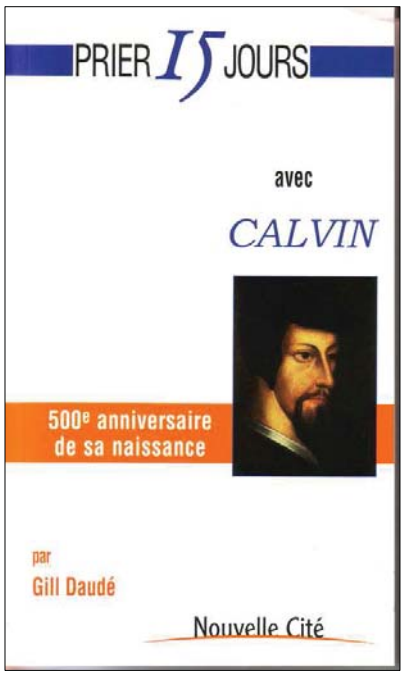
Dans la troisième partie, *L'œuvre de la création*, l'auteur situe la question de la pauvreté dans un contexte mondial et souligne à la fois l'importance et la relativité de toute démarche personnelle. « Jésus n'a pas fait sortir tous les malades et tous les pauvres de leur situation, mais il a apporté les signes pour faire comprendre que son intervention était libératrice. On ne peut penser que les chrétiens puissent faire beaucoup plus que Jésus lui-même. À chaque fois, les signes posés doivent avoir un sens, et un sens dans la marginalisation d'aujourd'hui qui est ressentie comme telle. C'est important, car cela permet de croire que le Créateur tout-puissant est Père, et que le dessein qu'il réalise à travers l'histoire et à travers la destinée de l'individu est paternel, bon, vraiment créateur, et non pas destructeur » (p. 110). Vers la fin de la quatrième partie, *Les circonstances de la rencontre*, l'auteur offre une perspective quelque peu surprenante sur la rencontre la plus redoutée mais aussi la plus importante de l'homme avec Dieu, son Créateur. « Le triomphe de la mort est l'idée de la vision béatifique qui a réussi à dissocier l'unité humaine. Au contraire, la Résurrection et la descente sur terre de la Jérusalem céleste garantissent l'accomplissement de l'homme, au sens où il est corps et âme, tel qu'il se connaît, tel qu'il est, tel qu'il se désire, tel qu'il souhaite son accomplissement. Car il n'est pas exact de dire que la mort est un échec. [...] En réalité, tout ce que l'homme a pu désirer auparavant se trouve avoir une valeur de pressentiment quasi sacramentel à l'égard de ce qui lui sera donné, et qu'il découvrira en plus. À travers tout ce qu'il a pu désirer, espérer, imaginer comme plénitude. L'homme le trouvera. Tout cela sera intégré et non pas remplacé » (p. 202).

Eric Manhaeghe

Gill Daudé, ***Prier 15 jours avec Calvin***. Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2009, 120 p., 12,50 €.

Paru pour le 500e anniversaire de la naissance de Calvin, ce petit ouvrage aide à découvrir sous un jour nouveau la personne et l'itinéraire spirituel de celui qui lança la seconde vague de la Réforme. On a souvent comparé au Luther passionné un Calvin austère et méthodique. De même fut-il souvent reproché à Calvin son « froid rationalisme », le dépeignant jusqu'à la caricature comme un personnage insensible et sévère à l'extrême. Guidé avec sûreté et enthousiasme par Gill Daudé, le lecteur

découvrira Calvin humble et conscient au plus haut point que « nous ne sommes rien à nos cœurs, mais [que] nous sommes beaucoup au cœur de Dieu » (p. 44). Calvin immensément reconnaissant pour Jésus-Christ « vrai soleil de mon âme » (p. 116).



Comme il est d'usage dans la collection, l'ouvrage débute par une biographie tandis que le corps de l'ouvrage se compose de quinze courts chapitres, un par jour, chacun d'entre eux débutant par un extrait des écrits de Calvin servant d'introduction au thème exploré. Parmi tant d'autres instants de l'expérience de prière aux côtés de cet homme au « cœur bouillant dans la prière », je retiendrai celui de la sixième journée où Calvin « se réfugie chez Paul aux Romains (3,20) sur le seuil du mystère de la « si grande sagesse » divine (cf. p. 55-56). Gageons que le lecteur se prendra à aimer Calvin, comme Gill Daudé le confie en guise d'introduction de son livre.

Bernard Keradec

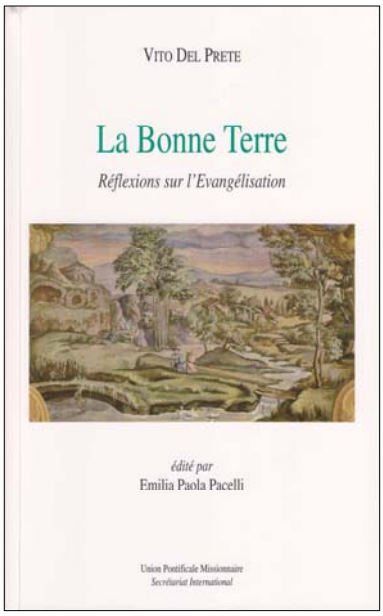
Vito Del Prete, ***La Bonne Terre***. Réflexions sur l'évangélisation. Édité par Emilia Paola Pacelli. Rome, Union Pontificale Missionnaire, 358 p.

Comment évangéliser au XXIe siècle ? Selon quelles perspectives ? La conviction de Vito Del Prete, prêtre de l'Institut Pontifical des Missions Étrangères (PIME) et secrétaire général de l'Union Pontificale Missionnaire (UPM), est bien que l'heure est à la remobilisation et à la mise en synergie des forces missionnaires en vue de l'annonce du Royaume dans tous les aréopages modernes car le monde ne peut pas se sauver lui-même, par ses seules forces et ses seules lumières.

L'ouvrage rassemble une trentaine d'articles de Vito Del Prete parus dans *Omnis Terra* et la collection des *Cours d'Études pour la Mission,* édités par l'UPM, ces cinq dernières années. Ils sont organisés autour de diverses thématiques missiologiques : les fondements théologiques, la dimension eschatologique, la spiritualité, l'évangélisation et le développement humain, l'inculturation, les nouveaux aréopages, le martyre, le ministère, la coopération, le charisme et les activités de l'UPM. Cette instance a pour vocation la formation du personnel des Œuvres Pontificales Missionnaires (OPM), par le biais de revues, de sessions, de cours, par une « compréhension approfondie du mystère chrétien et de la mission de

l'Église, qui doit communiquer la validité permanente du message évangélique, mais qui doit aussi être attentive à l'insérer dans les situations concrètes des hommes, des peuples et des Églises locales » (p. 354). Le défi est d'autant plus grand que le christianisme et la mission ont volontiers été déconsidérés ces dernières décennies, y compris par certains missionnaires eux-mêmes.

La ligne de fond de l'auteur est de faire sortir des stériles oppositions missiologiques du siècle passé, qui en viennent à discréditer l'annonce de l'Évangile au profit du développement, de l'inculturation ou du dialogue interreligieux. Le témoignage des chrétiens ne sera crédible que s'il ne repose pas d'abord sur la force de l'argent ou des institutions mais sur celle du Christ, venu nous rejoindre dans la pauvreté et la vérité de l'amour. L'auteur en appelle ainsi à une conversion des évangélisateurs (p. 197 et 288) : de la mentalité d'une mission accomplie, eurocentrique, à une dynamique du petit troupeau, ferment du Royaume de Dieu ; d'un salut conçu exclusivement dans un sens spiritualiste à un salut intégral ; de la situation de « missions » à celle de mission ou d'Église ; des structures à la mission dans la puissance de l'Esprit ; d'un paradigme institutionnalisé de la mission à la *poiesis* et à la créativité ; d'une mission désincarnée à une mission en contexte.



La dimension œcuménique de la mission est cependant notablement absente de ce recueil (une seule mention des Églises-sœurs, p. 348) qui vise pourtant à prendre en compte l'ensemble des défis qui se posent actuellement à la mission et à la missiologie. Il demeure que les questions soulevées sont importantes et à prendre en compte pour réévaluer nos divers engagements missionnaires à la lumière de la mission du Christ qui nous les confie.

Marie-Hélène Robert

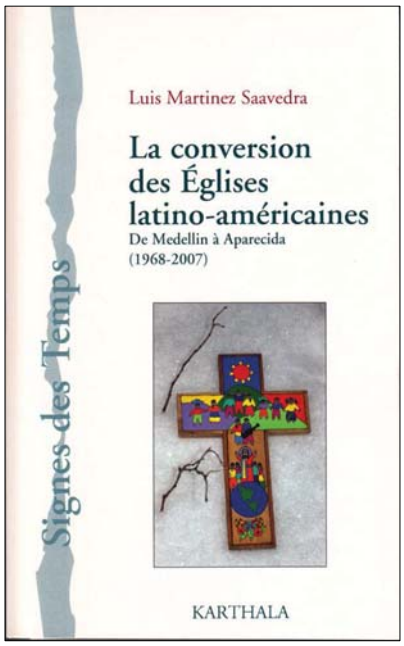
Luis Martinez Saavedra, ***La conversion des Églises latino-américaines***. De Medellin à Aparecida (1968-2007). Collection « Signes des Temps ». Paris, Karthala, 2011, 274 p.

C'est un apport très bienvenu de la tradition ecclésiale latino-américaine qui est offert ici à la théologie et à la pastorale des autres Églises, et peut-être en particulier de l'Église en Occident. L'auteur est chilien, marié, père de famille, théologien. Il a enseigné à l'Université de Temuco

au Chili. Actuellement coordinateur du catéchuménat et de la pastorale biblique dans le diocèse de Luxembourg, il est aussi professeur à l'Institut international *Lumen Vitae* de Bruxelles.

L'Église en Amérique du Sud a opéré après le concile Vatican II des choix lucides et prophétiques qui peuvent sans doute éclairer le chemin d'autres Églises en quête de fidélité évangélique. L'auteur s'attache à décrire ce parcours de cinquante années qui va de Medellin (1968) et Puebla (1979) jusqu'à Aparecida (2007). Il termine l'exploration bien documentée et agréable à lire de ce long chemin en présentant les grands axes qui en ont structuré la pensée et l'action. On note l'importance de l'histoire comme lieu théologique pour une Église qui « lit les signes des temps », l'option pour les pauvres, les communautés ecclésiales de base, la lecture communautaire contextualisée de la Bible, et un grand souci de favoriser une vie chrétienne inculturée dans le continent. En lisant ces pages, on ne peut que regretter de voir que cette expérience d'Église soit objet de méfiance chez ceux qui collent au modèle pré-vatican de chrétienté, lequel s'obstine à ne pas vouloir mourir. Ceux qui rêvent d'un nouveau visage de l'Église devront tenir compte de cette tradition qui est née comme un fruit savoureux du concile en Amérique latine.

La deuxième partie du livre offre un aperçu de la théologie qui sous-tend le parcours étudié et les principaux enjeux ecclésiaux qui s'y manifestent. L'auteur emploie un langage cher aux Pères de l'Église : la philanthropie divine. Le Dieu auquel nous croyons aime l'humanité, il se soucie d'elle et agit en vue de son accomplissement. De la création à la consommation, l'histoire est traversée par l'amour inconditionnel de Dieu pour ces êtres vivants qu'il veut à son image et à sa ressemblance, aspirant à ce qu'ils participent à sa vie trinitaire. Valoriser la foi en la philanthropie de Dieu conduit à interpeller l'Église. L'auteur illustre quelques domaines particuliers de cette interpellation, comme le rôle des pauvres, la sauvegarde de la création et la nécessité de vivre un vrai dialogue avec le monde.



Le livre s'achève dans une 'fraternelle provocation' à l'adresse des chrétiens en quête d'une nouvelle manière d'être Église. Mais tous croiront-ils qu'il y a en Amérique latine un phare qui pourrait éclairer la route de l'Église en d'autres continents, comme le pense l'auteur ? Il est facile de lui objecter l'extrême diversité des réalités socioculturelles dans lesquelles vivent les Églises. On répond cependant que les différences et parfois les divergences auxquelles nous sommes confrontés font partie de la catholicité de l'Église. C'est dans la diversité de nos expériences religieuses que

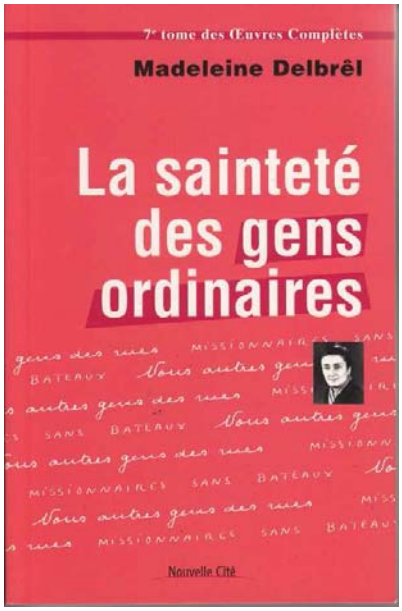
nous sommes mis au défi de construire notre communion. Il y a certainement intérêt à écouter cette autre expérience de vie en Église basée sur une idée de Dieu qui est précisément celle que Jésus-Christ révèle.

On peut regretter que la découverte, même tardive, faite par la théologie de la libération de l'oppression qui pèse sur les femmes, soit si peu prise en compte. Parmi les pauvres et les opprimés, les femmes ont malheureusement une place de choix. Sans doute Aparecida n'a-t-il rien dit qui soit vraiment libérateur au sujet de la place qu'elles ont dans la société et dans l'Église. On aurait aimé que l'auteur précise un peu la nécessaire conversion de l'Église à ce propos.

Pierre Lefebvre

Madeleine Delbrêl, ***La sainteté des gens ordinaires***. Œuvres complètes, tome VII. Textes missionnaires, volume 1. Collection, « Spiritualité ». Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2009, 222 p., 18 €.

Commencée en 2004, la publication des Œuvres complètes de Madeleine Delbrêl en arrive ici aux « Textes missionnaires » qui couvriront quatre tomes : *La sainteté des gens ordinaires* (tome VII), *Athéismes & évangélisation* (tome VIII), *L'Église et les attitudes du chrétien* (tome IX), *Les modes d'évangélisation* (tome X). Outre l'utilisation de l'ensemble des sources actuellement disponibles, les responsables de l'édition ont eu le souci de rendre plus aisée la lecture des écrits de M. Delbrêl en offrant non seulement des repères chronologiques mais aussi thématiques. Chaque texte est précédé d'une brève introduction qui replace l'écrit dans son contexte, avertit du travail d'édition éventuellement accompli et attire l'attention du lecteur sur les points saillants du texte lui-même. Une brève chronologie de la vie de M. Delbrêl et un index des noms propres sont à disposition du lecteur en début et fin de volume. On ne peut que féliciter le comité d'édition et ses responsables de la tâche accomplie au service de la connaissance de la personnalité d'une des figures spirituelles majeures du XX^{e} siècle, de sa vie, sa pensée et sa spiritualité.



Réunis sous le titre *La sainteté des gens ordinaires*, ce tome VII rassemble onze textes écrits entre 1938 et 1950, et dont certains sont considérés comme « classiques » presque fondateurs, oserait-on dire. On y retrouvera des convictions profondes de M. Delbrêl animant la « Charité de Jésus », ce groupe de laïcs de la banlieue parisienne voulant « vivre

l'Évangile sans restriction… leur apostolat est celui de la vie. Leur formule n'est pas : travailler pour le Christ, mais revivre le Christ au milieu d'un monde déchristianisé. Dans ce but, ce groupement vise à faire des "agis", non des "actifs" (n.d.l.r.) » (p. 21). Expression qui se retrouvera par ex. dans *Pays païens et charité* pour caractériser le témoin, le martyr *:* « Dieu ne donne pas le salut d'autrui à des actifs, mais à des agis… qui sur les doigts du Saint-Esprit sont un gant de peau bien souple » (p. 50). Vivre continuellement en présence de Dieu qui agit. Pour M. Delbrêl, « le travail évangélique c'est un mouvement constant à la rencontre des hommes pour "dilater parmi eux" la semence du Règne de Dieu » (p. 197). Et pour cela, l'ouvrier apostolique doit se laisser transformer de l'intérieur par la Parole et consentir au long labeur de l'Esprit le configurant à l'Eucharistie, l'identifiant au Christ livré pour tous. Il faut se laisser enseigner par « "l'Éternel missionnaire" qu'est le Saint-Esprit (qui) chemine au milieu de nous » (p. 57).

Il est banal de rappeler que bien des intuitions et expressions de M. Delbrêl devançaient ce qui sera affirmé lors du concile Vatican II, et qu'elles restent, pour bon nombre, tout à fait actuelles. Nous ne serons jamais quittes par exemple de nous rappeler ce qu'elle écrit en 1950 dans *Église et mission* : « parce que nous rêvons d'un Christ Église triomphant aux yeux des hommes nous ne savons pas toujours nous souvenir que le mystère du Christ est le mystère de l'Église et que jusqu'à la fin des temps il sera le Sauveur humilié, camouflé sous des hommes, des hommes limités et pécheurs, et que c'est en eux qu'il nous faudra le reconnaître » (p. 185).

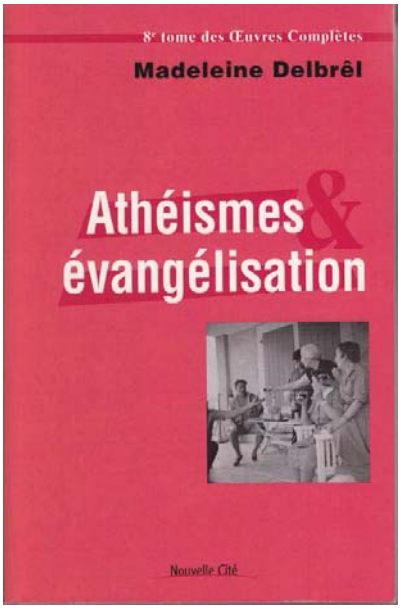
Bernard Keradec

Madeleine Delbrêl, ***Athéismes & évangélisation***. Œuvres complètes, tome VIII. Textes missionnaires, volume 2. Collection, « Spiritualité ». Bruyères-le-Châtel, Nouvelle Cité, 2010, 284 p., 19 €.

Deuxième volume des textes missionnaires de Madeleine Delbrêl, l'ouvrage se présente en deux parties, *Les lieux de l'évangélisation* et *l'évangélisation*. Dans l'introduction les éditeurs avertissent qu'ils ont ajouté pour les tomes VIII, IX et X un classement thématique à la progression chronologique, ce qui contribue de fait à offrir un riche ensemble de la pensée de M. Delbrêl sur l'évangélisation à son époque. Outre un court passage du livre *Ville marxiste, terre de mission* paru en 1957 (p. 94), le lecteur disposera ici de seize textes écrits entre 1951 et 1963. Au début et au terme de l'ensemble se retrouve – inclusion providentielle – cette exhortation de l'auteur à éviter les panneaux, les slogans « dans lesquels nous pouvons tomber quand nous croyons aux idées générales oubliant que chaque homme est un homme […] sans penser à ce que chacun a comme

expérience de vie, et comme sensibilité » (p. 21 et 264-265). Si la période des grandes idéologies semble défunte, la tentation est toujours là des généralisations simplistes. C'est donc un rappel salutaire.

La 1ère partie, forte d'une dizaine de textes, est divisée en deux chapitres : *Misère matérielle et misère spirituelle* (6 textes écrits entre 1951-1952) et *Athéismes contemporains* (4 textes écrits entre 1961-1963). Portant bien sûr la marque de l'époque, ces écrits reflètent bien l'acuité du regard de M. Delbrêl et de ses analyses de société. « Il faut voir clair pour agir, écrit-elle, [car…] quelle que soit notre place, nous faisons partie d'un mécanisme où tout se tient et notre façon de vivre dit oui ou dit non à l'état actuel des choses » (p. 67). La misère matérielle n'est pas tout ; il y a aussi la misère spirituelle qu'elle s'attache à définir comme une « intelligence devenue exclusivement utilitaire, et utilitaire seulement pour une définition limitée du bonheur », c'est-à-dire « être le plus heureux possible, pendant le plus d'années possible… » (p. 90. 78). Dans les textes du deuxième chapitre traitant des athéismes contemporains pointent des thèmes qui reviendront souvent sous la plume de M. Delbrêl : réduction de la foi en Dieu au bon sens ; confusion entre foi et mentalité chrétienne, vertus chrétiennes et simple honnêteté, charité et bonnes mœurs… bref, cette altération de la foi qui a fait des chrétiens des gens habitués à l'Évangile devenu pour eux une « vieille nouvelle », des gens qui ont « naturalisé » la croyance en Dieu alors qu'elle est don à recevoir sans cesse. Or, nous ne pourrons pas évangéliser si nous ne prenons pas conscience que nous sommes nous-mêmes des évangélisés (cf. p. 126-127).



La seconde partie est constituée de six textes écrits entre 1955 et 1962. On y trouvera des expressions fortes sur la foi et l'évangélisation qu'annonçait déjà la partie précédente : « La Foi, la vraie, est tout entière faite pour nous conduire dès le temps […] vers la vie éternelle dans la vie éternelle » (p. 204). Lorsqu'elle parle de la « Foi, la vraie », M. Delbrêl pense à cette « science de notre ignorance fondamentale » (p. 212), à « l'engagement de la vie éternelle dans le temps, sa germination et sa croissance en nous » (p. 225). Cette foi, elle est cadeau de Dieu ; c'est d'elle que le croyant parle et annonce la Bonne Nouvelle. Et c'est parce qu'ils n'étaient pas croyants de cette trempe et que leur prière était « lésée de ses fondements d'adoration » (p. 122) que tant de chrétiens n'ont pas tenu dans la confrontation avec les athées. Ils se sont écroulés, disloqués, noyés tels des « Malpassets spirituels » (p. 223) ! Nombreux sont les aspects de l'évangélisation qui sont explorés ou simplement évoqués dans ces textes, et qui restent d'une brûlante actualité. Citons simplement celui du lan-

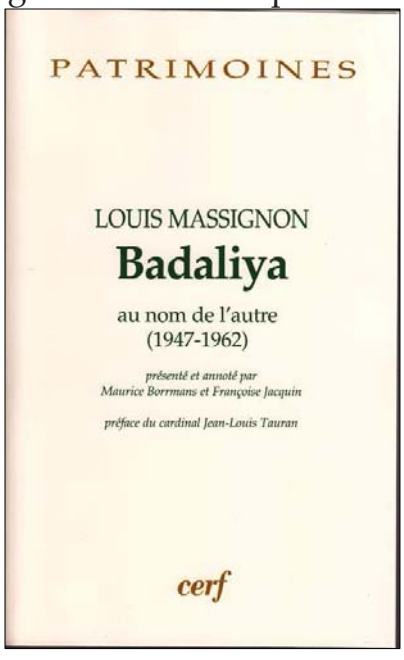
gage : il y a à revoir nos mots hors de la vie des gens, hors de la vie tout court car ne sont-ils pas le signe que « nous ne traitons pas les réalités surnaturelles comme vivantes » ? Il faut « annoncer l'Évangile dans le langage de l'Évangile, dans le langage de Jésus-Christ… [un langage] tout entier accompagné par les [gestes] de la bonté, de la bonté de Jésus-Christ » (p. 217-218).

Ces textes du tome VIII sont denses et d'une très grande richesse d'analyse, de réflexion engagée, de foi témoignée. Pour Madeleine Delbrêl, « l'évangélisation n'est pas un divertissement, elle est le fruit d'une Vie… pour évangéliser, il faut tout ce qu'on est. Comme il faut tout l'arbre pour faire une fleur » (p. 230). Textes à relire et à méditer en ces temps de nouvelle évangélisation.

Bernard Keradec

Maurice Borrmans et Françoise Jacquin (dir.), ***Louis Massignon : Badaliya, au nom de l'autre (1947-1962)***. Préface du cardinal Jean-Louis Tauran. Collection « Patrimoines islam ». Paris, le Cerf, 2010, 398 p., 39 €.

Un orientaliste de renom est touché par la grâce à 25 ans en Irak. Le Christ le rejoint, se présente à lui comme l'étranger, et cette rencontre détermine l'existence entière de Louis Massignon. Persuadé que cette « visitation de l'Étranger » est le fruit d'un « échange » mystique dont il ignore l'auteur, il se sent appelé à offrir sa propre vie à son tour. Avec Mary Kahil, une chrétienne fervente née au Caire, il s'offre en *échange* (c'est le sens du mot *badaliya* en arabe) du salut d'un de leurs amis qui est devenu musulman.



La *badaliya* est pour Massignon une attitude spirituelle de compassion et de substitution, qu'il élargit à l'ensemble du monde musulman, aux juifs et aux personnes atteintes de troubles sexuels, en faisant siennes les trois prières d'Abraham, pour Ismaël, Isaac et Sodome. Sa démarche ayant été approuvée par l'Église, il l'organise avec Mary Kahil en association de prière et ils fondent en 1947 la première *Badaliya* en Égypte ; elle regroupe des chrétiens qui s'engagent à vivre « dans la prière, la charité, la sanctification personnelle en vue du témoignage » ; l'association est structurée en petits groupes et acquiert rapidement une dimension internationale. Une lettre annuelle (à partir de janvier

1947) et des convocations mensuelles (à partir de décembre 1954) sont publiées jusqu'en 1962 pour soutenir les groupes.

La majeure partie de l'ouvrage est constituée de ces textes, après une première partie introductive retraçant la genèse de la *Badaliya*, et avant une troisième partie consacrée à la *Badaliya* après la mort de Massignon. Saluons le précieux travail d'édition accompli par M. Borrmans et Fr. Jacquin.

Les lettres et les convocations permettent d'entrer plus profondément dans l'esprit de la *Badaliya* et de leur co-fondateur : la spiritualité de Massignon, fortement mariale, s'appuie sur l'expérience de Charles de Foucauld, de François d'Assise (Lettre IV) et de Gandhi. L'idée n'est pas tant de convertir autrui que de prier pour son salut (Lettre IV). Les textes regroupés permettent également de suivre au fil des ans l'évolution des relations entre chrétiens et musulmans dans les pays fortement marqués par la présence musulmane mais aussi partout dans le monde où une *Badaliya* existe. Le souci constant de Massignon, tel qu'il apparaît à travers ces lettres, est celui de la justice, dans des contextes difficiles. Ainsi, la Lettre II évoque les chrétiens d'Orient, délaissés par leurs frères d'Occident, et qui ne peuvent plus vivre leur vocation de témoins de l'amour du Christ auprès des musulmans. La Lettre III alerte sur la condition des chrétiens et des musulmans en Terre Sainte. La Lettre V, de décembre 1951, évoque la situation difficile des réfugiés, « nos hôtes divins » pourtant, et notamment à Paris. La Lettre XIV ressaisit le parcours des années antérieures brossé par les lettres, et cueille les fruits des actions menées grâce aux armes de la prière, du pèlerinage et du jeûne.

Ce livre recueille un patrimoine d'une grande richesse, qui mérite d'être connu et relayé. À chacun d'entendre l'appel à faire de sa vie une offrande, pour ceux en particulier que l'on serait facilement tenté de considérer comme des ennemis.

Marie-Hélène Robert

Achevé d'imprimer par Corlet, S.A. – 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'imprimeur : – dépôt légal : 2011 – imprimé en France
Commission Paritaire des Papiers de Presse. Certificat n° 1015 G 83668

SPIRITUS est une revue d'expériences et de recherches missionnaires. Elle se construit à partir des événements de la vie des communautés humaines et chrétiennes des divers continents. Elle rassemble, partage, et approfondit les questions suscitées par l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui.

Revue trimestrielle fondée en 1959 par les Pères Spiritains
et gérée en commun par
12 Instituts Missionnaires

- Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)
- Société des Missions Africaines
- Missions étrangères de Paris
- Scheutistes
- Spiritains
- Société du Verbe Divin
- Missionnaires de N.D. d'Afrique (Sœurs Blanches)
- Franciscaines Missionnaires de Marie
- Notre Dame des Apôtres
- St Joseph de Cluny
- Spiritaines
- Oblats de Marie Immaculée

Spiritus est un instrument de libre recherche au service de la Mission. Les positions prises par les différents auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Directeur de la publication : Eric Manhaeghe
Directeur Adjoint : Bernard Keradec
Administrateur : Jean du Pouget
Secrétaire : Marie-Victoire Cailliot

Comité de rédaction : Jean-Yves Chevalier, pb ; Yvon Crusson, sma ; Monique Duguey, fmm ; K. Ngoy Kafubwanga, cssp ; Marthe Laisne, cssp ; Jean-François Meuriot, mep ; Marie Murat, sjc ; Marie Hélène Robert, nda ; Christian Tauchner, svd ; Marie-Renée Wyseur, smnda.

Conseil de rédaction : François Bousquet ; Ivone Gebara ; Dennis Gira ; Evelyn Monteiro ; Paulin Poucouta ; Helmut Renard ; Christian Salenson et les membres du Comité de rédaction.

Coordination du dossier: Paulin Poucouta et Bernard Keradec.
Périodicité : mars, juin, septembre, décembre.

Cum permissu superiorum/Reproduction interdite sans autorisation.

Prochain dossier :
Catholicité et identité

TARIF DES ABONNEMENTS

Tout abonnement qui ne sera pas renouvelé fin septembre de l'année en cours sera automatiquement suspendu. Tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur doivent indiquer impérativement le **numéro d'abonné** (de 1000 à 4500 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf; «Référence» sur les factures.

Tarifs

Zone 1 : *Europe - USA - Canada - Japon*
Corée - Hong Kong - Singapour - Taïwan
Thaïlande - Australie - RSA... **38 € - US$ 54 - Ca N$ 52**

Zone 2 : *Tous les autres pays* **28 € - US$ 40- Ca N$ 38**
L'affranchissement par avion est compris.
Périodicité : mars, juin, septembre, décembre.

C.C.P. : Revue Spiritus 16.507.10 F Paris
Évitez les chèques bancaires étrangers et faites usage d'un virement international :
IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053.
BIC : PSSTFRPPPAR
Au nom de : Association de la revue Spiritus.

Les abonnés d'Italie, de Belgique et d'Amérique peuvent régler le montant de leur abonnement en envoyant l'argent à l'une des adresses suivantes :

Amérique	Spes 9110 avenue Papineau Montréal QC H2M 2C8, Canada
Belgique	Pierre Lefebvre Rue Berckmans 33 - 1060 Bruxelles
Italie	Congregazione dello Spirito Santo-Spiritus Clivo di Cinna, 195 00136 Roma, Italie

VENTE AU NUMÉRO : 11 € LE CAHIER

Rédaction et administration de la revue
12, rue du P. Mazurié – 94669 Chevilly Larue cedex
Tél. : 01 46 86 70 30
e-mail de la rédaction : spiritus.redaction@wanadoo.fr
e-mail service abonnements : spiritus2@wanadoo.fr
site : www.spiritus.fr

N° de commission paritaire : 1015 G 83668